


BIBLIOTECA NAZ.E
142
B
18
NAPOLI

HISTOIRE,
NOUVELLE ET IMPARTIALE D'ANGLETERRE.

TOME SIXIEME.

HISTOIRE
NOUVELLE ET IMPARTIALE
D'ANGLETERRE,

DEPUIS l'invasion de JULES-CESAR, jusqu'aux préliminaires de la Paix de 1763.

Traduite de l'Anglois de J. BARROW.

TOME SIXIEME.

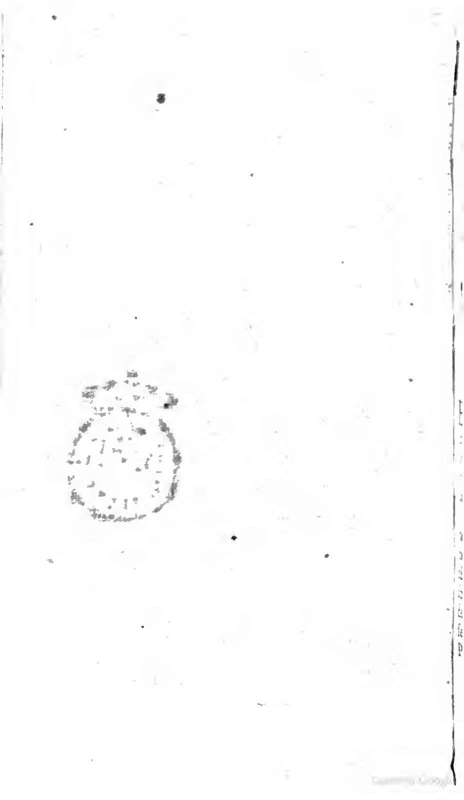


A PARIS,

Chez J. P. COSTARD, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la premiere porte-cochere au-dessus du College.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





HISTOIRE D'ANGLETERRE.

HENRI V.

Surnommé DE MONMOUTH.

HENRI de Montmouth avoit environ vingt-cinq ans, quand il ſuccéda à la couronne d'Angleterre. Ce Prince avoit été élevé dans l'Univerſité d'Oxford. L'éducation vraiment royale qu'il y reçut, détruiſit dans ſon cœur les vices de la nature, qui auroient pu étouffer le germe heureux, qu'elle y développa, & qui produiſit des fruits abondans de vertus, riche ornement de la majeſté royale, dont ce Prince ſe revêtit en montant ſur le trône. Parvenu au premier rang, il parut un 1413.

autre homme. Il congédia ses favoris;
1413. mais il retint ses anciens associés, & les mit en état de vivre decemment. Une pareille conduite fit concevoir un heureux présage de l'administration de Henri. Il commença par accorder un pardon général, & prit le Ciel à témoin, qu'il aimeroit mieux perdre la vie, que de faire servir sa puissance au malheur de sa patrie. Il fut couronné le 9 Avril, par l'Archevêque de Cantorbery. Bientôt par son attention à rétablir l'ordre & la justice dans ses Cours, & à déplacer plusieurs Juges qui avoient abusé de la confiance du feu Roi son père, dans les places qu'ils avoient occupées sous son règne, il confirma son peuple dans la bonne opinion qu'il avoit de lui. Il méprisa cette politique mal entendue & toujours bornée, de se faire un parti qui serve d'appui à un gouvernement arbitraire. Il parut vivement affecté des malheurs de Richard. Le corps de ce Prince étoit resté à Langley, il l'en fit retirer, pour le porter à l'Abbaye de Westminster. La Reine Anne de Luxembourg l'y déposa en grande cérémonie, & Henri y assista en personne. Ensuite il fonda, en expiation des

usurpations de son père, trois Monastères, auprès de Sheen en Surey, 1413.
où l'on ne cessa de prier pour l'ame de Richard. Il fit sortir Edmont, Comte de la Marche, de la prison où il avoit été détenu sous le règne précédent, & le traita avec tant de douceur, qu'il gagna le cœur de ce jeune Seigneur, qui le servit avec la plus grande fidélité. Henri montra aussi une noble pitié pour la famille de Piercy, qui avoit été persécutée. Il engagea le fils & l'héritier d'Hotspur à revenir d'Ecosse, afin de le rétablir dans les dignités & les biens de ses ancêtres.

Henri paroissoit placé sur le trône sous les plus favorables auspices. Ses sujets le regardoient avec amour & avec respect, & la Noblesse lui étoit dévouée; cependant il ne put gagner tous les cœurs; la jalousie & la haine conspirèrent contre lui. Un nommé Wightlock tenta de susciter une révolte, en faisant afficher dans toutes les places publiques des papiers, qui asûroient que Richard vivoit encore. On se saisit de ce séditieux, & on l'enferma dans la Tour, d'où il vint à bout de se sauver, par le moyen d'Edmond, Duc d'York, qu'on crut

avoir projetté cette conſpiration ; on
1413. ôta à ce Seigneur la charge dont il étoit revêtu, & un des gardes, convaincu d'avoir favoriſé l'évaſion du priſonnier, fut mis à mort comme un traître.

Henri fixa particuliérement ſon attention ſur la France, qui devoit être le théâtre de ſa gloire future. Une grande partie des troupes Angloiſes qu'on avoit employées en Guyenne, pendant la vie de ſon père, y étoient encore. Elles y avoient exercé toutes ſortes de ravages ; elles avoient battu un corps de quatre mille hommes, & fait priſonnier le Maréchal d'Héli, qui les commandoit ; mais le Duc de Clarence étant revenu en Angleterre avec ſes troupes, il y eut une tréve qui, ſuivant l'uſage, fut fort mal gardée. Car à peine le feu Roi fut-il mort, que la garniſon de Calais, s'imaginant qu'une tréve finiſſoit avec la vie des parties contractantes, fit une irruption ſur Boulogne. Le miniſtère François renforça auſſi-tôt les garniſons d'Ardres, de Gravelines & d'autres places voiſines, pour contenir la garniſon de Calais. Les hoſtilités recommencèrent en même-tems par mer. Une eſcadre Françoiſe s'empara de

trois vaiſſeaux Anglois, qui avoient ordre de ſurprendre ceux qui étoient 1413.
dans le port de Dieppe. Le Chef Anglois fut tué. Cependant Henri n'abandonna pas ſon deſſein, il envoya une eſcadre plus forte; mais les François avoient ſi bien renforcé la place, que les Anglois, après avoir débarqué, l'attaquèrent ſans ſuccès, malgré leurs efforts, & furent obligés de ſe retirer avec beaucoup de perte. Il tombèrent, pour ſe venger, ſur le plat pays, qu'ils mirent à feu & à ſang.

Les affaires étoient en cette ſituation, lorſque l'on aſſembla un nouveau Parlement le quinze Mai. L'Archevêque de Winchester, oncle du Roi, ouvrit la ſeſſion par un diſcours, dans lequel il aſsûra l'aſſemblée du zèle de Henri à ſoutenir les intérêts de l'Egliſe & de l'Etat. Les Communes préſentèrent alors une adreſſe, par laquelle elles demandoient l'exécution des loix & la réparation des torts faits à la nation. Elles ſupplièrent auſſi le Roi de pourvoir à la défenſe de l'Irlande, des Galles & des frontières d'Ecoſſe, de Calais & de la Guyenne. Elles paſsèrent enſuite des ſubſides pour quatre ans ſur la laine & le cuir,

1413. le tonnage & le pondage pour un an, & un quinziéme & demi ſur tous les biens. Elles ſe plaignirent hautement des échanges pécuniaires & exorbitantes du Clergé ; & le Roi leur promit d'interpoſer ſon autorité, & de prendre, avec ſes Evêques, les meſures néceſſaires pour réformer ces abus.

Cependant le Clergé lui-même étoit aſſemblé pour conférer ſur les moyens les plus capables d'arrêter le ſchiſme que la doctrine de Wickliff occaſionnoit. On convint enfin qu'il n'y en avoit point d'autre, pour extirper l'héréſie des Lollards, que de faire des exemples des principaux partiſans de cette ſecte ; que Sir Jean Oldcaſtle, Baron de Cobham, en étoit le plus zélé protecteur, & qu'il falloit commencer par lui faire ſon procès. Sir Jean étoit un des plus braves & des meilleurs Officiers de l'Angleterre. Il avoit ſervi avec la plus grande diſtinction dans les dernières guerres en France, & l'opinion qu'on avoit de ſa valeur, jointe à ſon mérite perſonnel, lui avoient concilié l'eſtime & l'amour du peuple. Henri lui-même avoit la plus haute conſidération pour ce militaire ; de façon que l'Archevê-

que ne voulut pas entamer ses poursuites, sans la permission du Roi. Il ne put même l'obtenir qu'après que Henri, ayant fait venir Oldcastle en particulier, l'eut trouvé inébranlable dans ses principes. Henri étoit sincèrement attaché à sa religion. Il fut si offensé de l'inflexibilité de ce Lollard, qu'il lui retira sa protection, & l'abandonna à la rigueur des Jugemens ecclésiastiques. Oldcastle adoré par le peuple qui étoit de sa croyance, trouva en lui une foule d'enthousiastes & de fanatiques qui crièrent à l'oppression contre le Roi, & portèrent leur frénésie jusqu'à déclarer qu'ils se vengeroient de lui & du Gouvernement. On informa Henri de ces clameurs & de ces menaces. On les lui exagéra même; de façon qu'il en conçut une haine plus forte pour les principes des Lollards, & les regarda comme des ennemis dangereux à l'Eglise & à l'Etat. Le Lord Cobham fut convaincu & condamné par l'Archevêque, & en conséquence livré au bras séculier; mais il trouva moyen de s'échapper de la Tour où on l'avoit enfermé, & on crut généralement qu'il avoit intention de se mettre à la tête des Lollards.

1413.

La condamnation d'un aussi grand
1413. homme qu'étoit Sir Jean, fit assez connoître au bas peuple, à quoi il devoit lui-même s'attendre en pareil cas. Cependant se voyant nombreux, & informé du mécontentement général de la nation envers le Clergé, il devint hardi & insolent. Les plus déterminés, tels que Sir Noger Acton, Jean Brown, Sir Jean Beaverly, Prédicant, un nommé Marle, riche Brasseur, & le Prècepteur de Sir Alban, échauffèrent les mutins, en leur faisant entendre que leur union étroite & leur fermeté intimideroient le Gouvernement, & arrêteroient leurs poursuites, & que s'ils s'assembloient au lieu ordinaire de leur rendez-vous, Sir Jean Oldcastle ne manqueroit pas de se mettre à leur tête. Le seul nom de leur héros favori les détermina, & les champs de St. Gilles, qui jusqu'alors avoient été le lieu de leurs dévotions, furent ceux qu'ils choisirent pour en faire le théâtre de leur rebellion. Ils en firent même si peu de mistère, que Henri fut pleinement informé de leurs desseins, & de la nuit qu'ils avoient prise pour se rassembler, qui devoit être celle du sept Janvier.

Henri fit marcher en petits déta- 1414.
ıemens, un corps de troupes consi-
:rable vers Westminster, où elles eu-
nt ordre de se trouver la nuit du
ndez-vous des Lollards. Le jour qui
précédoit immédiatement étant
rivé, le Roi ordonna au Major de
rmer les portes de la ville & de pla-
r des gardes à toutes les avenues,
ur empêcher que personne ne sor-
:. Il détacha ensuite quelques partis
ur s'assûrer de la campagne; il mar-
a lui même, enseignes déployées,
ıx plaines de St. Gilles Elles étoient
ors couvertes de bruyères & de ge-
its; il y trouva un nombre infini de
ollards cachés & armés. Il en fit pas-
r plusieurs au fil de l'épée, & le reste
t fait prisonnier. Acton Brown &
éverley furent du nombre, & ensuite
is à mort, comme traîtres & hé-
tiques, ainsi que trente-six de leurs
lhérens. Les troupes qui rodoient
ns la campagne, en tuérent beau-
up qui n'avoient pu encore rejoindre
urs frères; d'autres furent exécutés
ı différens lieux du Royaume, &
obham, qui cependant ne parut pas,
ıt proscrit.

Tandis que le Ministère Anglois

étoit occupé de ces objets, la Cour
1414. de France, pour détourner Henri de s'allier avec le Duc de Bourgone, proposa de lui donner Catherine, fille de Charles. Cette offre paroissoit être du goût de la nation Angloise; mais Henri insista sur ce qu'on lui restituât tout ce qui avoit été pris aux Anglois depuis le traité de Bretigny. Et comme les Ambassadeurs n'étoient pas munis de pouvoirs suffisans pour cet objet, leurs négociations se réduisirent à prolonger la tréve. Aussi tôt qu'ils furent retournés en France, Henri y envoya cinq Plénipotentiaires, pour continuer les conférences sur le mariage & sur la restitution. Charles nomma des Commissaires de son côté, dont le Duc de Berry, son oncle, étoit chef. Les Ambassadeurs Anglois demandèrent d'abord tout le Royaume de France pour leur Maître, comme héritier d'Edouard III; mais ensuite ils renoncèrent à cette demande, sauf cependant les droits de leur Souverain, & se réduisirent à exiger que la Normandie, l'Anjou, le Maine, les Souverainetés de Flandre & de Bretagne, tout ce que la France possédoit en Guyenne, tout ce qui avoit été cédé à Edouard

III., par le traité Bretigny, & enfin tout le pays qui étoit sous la domination Françoise, entre la Somme & Gravelines, fût cédé au Roi d'Angleterre, pour le tenir comme Lord Paramont, sans hommage ni dépendance. Avant de répondre à ces demandes, le Duc de Berry pressa les Envoyés de commencer par le mariage, comme le moyen le plus capable d'établir entre les deux nations une paix solide & constante. Mais ils s'y refusèrent, prétendant que cette alliance n'étoit qu'un accessoire, & non l'objet principal de leur négociation. Après bien des débats & plusieurs conférences, ils s'en tinrent enfin aux trois articles suivans, auxquels ils demandèrent qu'on répondît d'une manière non équivoque avant d'aller plus loin; sçavoir: la restitution de tout ce qui avoit été cédé à l'Angleterre par le traité de Bretigny, la moitié de la Provence, avec les pays de Beaufort & Nogent, & enfin six cens mille écus, qui étoient encore dûs sur la rançon du Roi Jean. A l'égard du mariage, ils déclarèrent affirmativement que leur maître n'épouseroit jamais la Princesse Catherine, avant qu'une paix ferme & durable n'eût 1414.

1414. réuni les deux Couronnes, & ils firent entendre que dans ce cas, Henri s'attendoit à une dot de deux millions au moins. Ces demandes, sur les lesquelles cependant ils se rabattirent, encore parurent trop exorbitantes, & les conférences furent sans effet.

Cependant Charles crut alors devoir déclarer la guerre au Duc de Bourgogne. Il se mit en campagne & soumit Soissons & Compiègne. Le Duc n'étoit pas en état de résister. Les Flamands avoient refusé de prendre les armes contre le Roi de France; de façon que si Charles ne fût pas retombé dans son premier état de démence, la position du Duc auroit été très-critique : mais la maladie du Roi suspendit les opérations, & le Duc eut le tems de faire passer dans Arras une forte garnison. Quelques tems après, il fit la paix, mais à des conditions désavantageuses, par lesquelles on le força de renoncer à l'alliance du Roi d'Angleterre.

Le trente Avril, le Parlement s'assembla à Leicester : il commença par rendre un Arrêt rigoureux contre les Lollards. Cet Arrêt portoit que, sous peine de perdre la vie & les biens, on

ie pourroit lire l'Ecriture sainte en
Anglois, & qu'il n'y auroit point d'a- 1414.
syle privilégié pour ceux qui en se-
roient convaincus. Cependant, malgré
cette animosité contre les sectateurs de
Wickliff, les amis qu'ils avoient dans
le Parlement tentèrent de porter un
coup mortel aux possessions du Cler-
gé; ils furent jusqu'à présenter & faire
passer un bill au Parlement, par le-
quel on demandoit de joindre à la
Couronne, à perpétuité, les terres de
tous les Prieurés aliénées, même après
que la paix seroit faite avec la France.

L'ardent Arondel, Archevêque de
Cantorbery, étoit mort alors. Il avoit
eu pour successeur l'Evêque de S. Da-
vid, le plus grand homme de son sié-
cle. Habile négociateur, politique,
profond & grand orateur. Il prévit le
coup qui menaçoit le Clergé, & sçut
le parer. Il persuada à ses confrères
d'accorder au Roi des subsides consi-
dérables. Il sçut amener les membres
des Communes à se prêter aux vues
de la Cour, & fut le premier qui fit
voir publiquement la justice & l'avan-
tage de déclarer la guerre à la France,
parti qu'on avoit déja pris tacitement.
Henri fit connoître que telle étoit son

1414. intention ; en conſéquence on lui accorda un ſubſide de deux dixiémes & deux quinziémes ſur tous les biens, ce qui monta à une ſomme prodigieuſe d'argent.

Les négociations continuoient cependant entre les deux Cours ; mais de part & d'autre on ne cherchoit qu'à gagner du tems. Le Dauphin de France qui avoit été informé de la légéreté & des excès dans leſquels Henri avoit donné du vivant de ſon père, le regardoit comme un eſprit borné & un rival peu dangereux, & lorſque les Ambaſſadeurs demandèrent la couronne de France au nom de leur maître, il lui envoya, par dériſion, un tonneau de balles de paumes, comme un préſent qui convenoit mieux à ſes plaiſirs, qu'au ſoutien d'une guerre, du ſort de laquelle ſon royaume dépendroit. Henri piqué de cette raillerie ſanglante, répondit que lorſque ces balles ſeroient jointes à des raquettes, il joueroit un jeu qui pourroit ébranler les murailles du Louvre. Cependant le Dauphin ne tarda pas à changer d'opinion ſur le compte de Henri, ſur tout quand il vit avec quelle adreſſe & avec quelle prudence il conduiſoit ſes négociations,

& la vigueur, la capacité & la constance qu'il mettoit dans la suite de ses projets. Allarmé des résolutions du Parlement de Leicester & des préparatifs que Henri faisoit pour la guerre; de l'avis du Conseil, il envoya le Secrétaire Col, avec de nouvelles offres, qu'il regardoit comme une pleine satisfaction, & qu'il espéroit devoir être acceptées; mais il fut trompé dans son attente. Henri se voyant soutenu par son Parlement, avoit plutôt augmenté que diminué de ses prétentions. Cependant il continua d'amuser le ministère François, en feignant de désirer que la négociation terminât tous les différens, & paroissant avoir fort à cœur le traité de mariage proposé. Il prolongea ainsi le tems qu'il avoit fixé pour la conclusion de cette affaire. 1414.

Au commencement de l'année Henri consentit que la trève avec la France fût continuée jusqu'au premier de Mai, & ensuite jusqu'au quinze Juillet. Pendant cet intervalle il avoit formé son armée, & fait équiper une flotte nombreuse, pour la transporter au continent. Il se pourvut d'une forte artillerie, & désigna Southampton pour le lieu du rendez-vous. 1415.

1415. Le jeune Comte de Northumberland, fils d'Hotſpur Piercy, fut réhabilité dans ſes honneurs & dans ſes biens, & l'on publia une déclaration en faveur des Lollards, pour les mettre à l'abri des vexations & des perſécutions arbitraires. Ces précautions étoient bien dignes d'un Monarque auſſi grand que ſage ; en affermiſſant ſon autorité, elles aſsûroient la paix du Gouvernement pendant ſon abſence.

Enfin la trève expira, & les hoſtilités commencèrent en Picardie, entre les troupes Françoiſes & la garniſon de Calais, commandée par le Comte de Warwick. L'armée & la flotte Angloiſe ſe raſſemblèrent à Southampton; le Roi lui-même s'y rendit, dans l'intention de s'embarquer, lorſqu'il fut informé d'une conſpiration tramée en Northumberland contre ſa perſonne par Richard, Comte de Cambridge, & frère du Duc d'York, Henri Lord Scrope, de Masham, Tréſorier d'Angleterre, & Sir Th. Grey, de Heton; mais le complot fut découvert avant ſon exécution; les conjurés furent ſaiſis, & ſubirent la peine dûe à leurs crimes.

Cet événement fit cependant différer le départ du Roi jusqu'au quinze Août. 1415.
Il mit à la voile avec une flotte de cinq cens voiles, chargée de six mille lances, vint-quatre mille archers, & environ vingt mille hommes d'infanterie ordinaire. Après un passage aisé, il vint mouiller à l'embouchure de la Seine en Normandie, à près de trois lieues d'Harfleur. Il en entreprit le siége & ne trouva point d'obstacle pour le former. Le Connétable Albret étoit cependant à la tête d'une forte armée, campée à Rouen, & avoit ordre d'épier les mouvemens des Anglois. Harfleur, bien fortifié & muni d'une garnison nombreuse, fit une belle défense, sous le commandement de M. l'Estouteville, qui étoit secondé par les meilleurs Officiers François. Mais Henri conduisit l'attaque avec tant de vigueur, & sçut tirer tant d'avantage du service de son artillerie, que bientôt la bréche fut considérable. Les assiégés ne pouvant plus défendre la place, capitulèrent, & promirent de se rendre, s'ils n'étoient pas secourus, pour le Samedi d'après le jour de saint Michel. Un corps de troupes, conduit par le Maréchal de l'Isle-Adam, ten-

ta de secourir la ville, mais elles furent repoussées & battues : ainsi le terme prescrit par la capitulation expira, & toute la garnison se rendit prisonnière de guerre. Henri prit possession d'Harfleur, & le peupla d'une colonie Angloise.

1415.

La prise de cette place, une des plus fortes alors de la France, effraya d'abord la nation, & l'anima à la vengeance. On donna aussi-tôt ordre à toute la Noblesse de venir, avec toutes les forces qu'elle pourroit rassembler, au secours de la Couronne, sous peine de trahison. Le Dauphin lui-même se mit en campagne, mais le Connétable fut toujours continué Général de l'armée. Le Duc de Bretagne, qui commandoit un corps de douze mille hommes de troupes choisies, vint se joindre à lui, & le Duc de Lorraine lui amena cinquante mille hommes. Enfin toute la France étoit sous les armes; on ne regardoit plus Henri comme réclamant une portion de terre qu'on lui disputoit, mais comme prétendant à la Couronne par droit de conquête : droit qui faisoit tout craindre pour la vie, la fortune & la liberté des François. Il n'est pas étonnant que la nation

cru devoir faire un effort général,
ur chasser un ennemi qui étoit déja 1415.
ns son sein, & que ses premiers suc-
; rendoit plus redoutable. Charles
: plus embarrassé du choix que de la
rée des troupes qui lui venoient en
ıle de toutes parts. En conséquence
refusa le secours de six mille Pari-
ns, qui s'offrirent pour faire l'avant-
rde de l'armée.

Les affaires de Henri étoient dans une
sition bien différente. La conquête
Harfleur étoit à la vérité solide & glo-
ıuse, mais elle lui avoit coûté cher.
n approchoit de la mi-Octobre,
les troupes Angloises avoient beau-
up souffert pendant le siége. Les dé-
chemens des garnisons Françoises
isines n'avoient rien négligé pour
ıpêcher le fourage. Les nouveaux
ns, le changement d'air & de nour-
ıure, la fatigue, & les mauvais tems
commodèrent ses troupes; la dyssen-
rie fit périr un grand nombre de sol-
ıts, & mit la plûpart hors d'état de
rvir. Quelques Officiers même, con-
illèrent à Henri de retourner en An-
eterre; mais jaloux d'égaler les ex-
oits de ses ancêtres, qui avoient vain-
ı dans les plaines de Crécy & de Poi-

1415. tiers, il se détermina à continuer sa marche par terre vers Calais, & à traverser la Somme où Edouard III, son grand-père l'avoit passée.

En conséquence, il établit le Comte de Dorset, son oncle, Gouverneur d'Harfleur, & Sir Jean Fastolfe pour son Lieutenant, Commandant d'une garnison d'environ trois mille hommes. Ensuite il s'avança vers la Somme, suivi d'une armée de vingt mille hommes, mais dont la plus grande partie étoit affoiblie par la maladie. Cependant lorsqu'il fut arrivé au fort de Blanquetaque, il trouva le passage impraticable : on avoit enfoncé de longs pieux dans la rivière, & de l'autre côté un corps nombreux de troupes étoit placé pour le défendre. Ce contretems l'affligea, & tout autre Général à sa place auroit retourné à Harfleur. Mais Henri étoit un de ces héros que les difficultés animent plutôt que de décourager. Il résolut de monter la rivière, jusqu'à ce qu'il trouvât un endroit propre à la passer; ce fut à travers mille dangers qu'il exécuta ce dessein. Tous les ponts étoient brisés, tous les passages gardés, & lui-même étoit si harcelé par l'ennemi, qu'il ne

pouvoit pas hazarder le plus petit détachement, ſans l'expoſer à être taillé 1415.
en piéces. Cependant les vivres & les proviſions ordinaires manquoient à ſes troupes; ce qui ajoûtoit encore à leurs maux, & la fatigue qu'elles éprouvoient étoit capable de les conduire au deſeſpoir; mais elles étoient ſoutenues & animées par la préſence & l'exemple d'un Roi qu'elles chériſſoient, qui partageoit leurs dangers & paroiſſoit n'être occupé que des moyens de les ſoulager. Peut-être cependant n'auroit-il pu les leur faire ſupporter encore longtems, mais un événement qui parut d'abord devoir lui être funeſte, changea la face de ſes affaires, & leur donna un tour fovorable. Le Connétable de France aſſembla un Conſeil de guerre: il y fut unanimement décidé qu'on laiſſeroit paſſer la Somme à Henri, pour lui livrer bataille entre Calais & cette rivière. En conſéquence on laiſſa les paſſages libres, & les détachemens s'aſſemblèrent dans le Comté de S.-Pol, avec deſſein d'attaquer le Roi d'Angleterre, quand il auroit traverſé la rivière, & de lui couper la retraite.

Henri la traverſa en effet entre St.

Quentin & Péronne, & avança vers
1415. Blagney; il apperçut alors toute l'armée Françoise qui marchoit vers Rousseauville & Azincourt, & qui venoit se placer sur la route qu'il devoit tenir pour se rendre à Calais. Il entrevit tant de difficultés dans cette entreprise, qu'il commença à se repentir d'avoir été si loin, & il se trouvoit au milieu d'un pays ennemi, dans la plus rigoureuse saison de l'année, à la tête d'une poignée de soldats, épuisés par la maladie, par la fatigue, & manquant de tout, tandis qu'une armée de cent mille hommes l'empêchoit d'arriver à la seule place dont il pouvoit attendre du secours. Dans cet état critique, il prit le parti d'envoyer offrir au Connétable de rendre Harfleur, de réparer le dommage qu'il avoit fait dans sa marche, & même de donner des sûretés de ne jamais faire aucune invasion en France, si on vouloit le laisser continuer sa marche, jusqu'à Calais, sans l'inquiéter par aucunes hostilités. Pareille offre fut faite par le Prince noir, lorsqu'il se trouva environné à Poitiers, & il reçut la même réponse que l'on fit à Henri. Le Général François exigea que l'armée se rendît à discrétion.

On envoya en même-tems trois hé-
raults au Roi d'Angleterre, pour le 1416.
défier au combat, en lui laissant le choix du tems & du lieu. Il répliqua qu'affoibli & fatigué comme il étoit, il ne chercheroit point à en venir à une action; mais qu'ayant intention de continuer sa route vers Calais, ils pouvoient l'attaquer quand & où ils jugeroient à propos. Les troupes Françoises se placèrent alors entre Roussseauville & Azincourt, & on lui fit savoir que la bataille étoit fixée pour le vingt-cinq Octobre. Ne pouvant l'éviter, il accepta le défi, & présenta au hérault qui le lui apporta, deux cent écus & une robe extrêmement riche.

Il y avoit encore trois jours à attendre; Henri les employa à prendre toutes les précautions que l'expérience la plus consommée auroit pu inspirer au plus habile Commandant: il fit donner à ses soldats tous les secours que sa situation lui permettoit de leur procurer. Il fit réparer leurs armes offensives & défensives. Il inventa une espéce de bâton pointu & ferré par les deux bouts, dont il arma ses archers. Il fut jour & nuit à cheval,

parcourant les lignes, animant les soldats & veillant lui-même à l'ordre & au bon état de son camp. Il encourageoit ses troupes par le récit des victoires que leurs ayeux avoient remportées en France ; il leur représentoit qu'il n'y avoit qu'un courage soutenu qui pût les garantir de la mort, ou de l'esclavage, & qu'il ne leur restoit plus que la gloire de vaincre ou de mourir, ou la honte de la défaite. Sa douceur, son activité & sa confiance, inspirèrent aux soldats tant d'ardeur & de résolution, que loin de craindre le nombre des ennemis, ils désiroient ardemment d'en venir aux mains, & supportoient leurs peines avec une fermeté héroïque, que leur donnoit l'espoir d'être dédommagés de leurs maux par une victoire glorieuse. En effet, quoique certains par leurs propres yeux de la supériorité des ennemis en nombre, ils paroissoient l'avoir oublié. La veille de la bataille, David Gam, Capitaine Gallois, que le Roi avoit envoyé pour examiner la position de l'armée Françoise, étant venu pour lui en rendre compte, le Roi lui demanda de combien de troupes elle étoit composée: « il y en a assez, répondit-il de

1415.

sang

ſang froid » pour en tuer, aſſez pour faire des priſonniers, & aſſez pour être mis en fuite. 1415.

Tandis que Henri rempliſſoit ainſi les fonctions d'un brave & d'un habile Commandant, les Officiers François paſſoient ce tems dans les plaiſis; lorſqu'ils conſidéroient cette poignée d'Anglois qui n'excédoient pas quatorze mille hommes, affoiblis, à moitié morts de faim & de misère, ils regardoient la victoire déja comme certaine. On prétend même qu'ils jouèrent aux dez les priſonniers Anglois qu'ils n'avoient pas encore faits, & qu'ils envoyèrent dans les villages circonvoiſins ordonner qu'on préparât des logemens pour ces étrangers. Leur inſolence & leur préſomption fut portée au point, que le matin du jour du combat, ils firent demander à Henri par un hérault ce qu'il ſe propoſoit de donner pour ſa rançon. Le Monarque Anglois reçut cet outrage avec autant de mépris que de modération; il répondit qu'un moment décideroit à qui la rançon appartiendroit.

Le jour fixé pour la déciſion de cette grande affaire étant arrivé, les deux armées furent rangées en bataille dès

le lever du soleil. Le Connétable d'Albret, qui commandoit les François, commit une faute impardonnable. Il choisit une piéce de terre étroite, bornée d'un côté par un petit ruisseau, & de l'autre par un petit bois épais; au moyen de quoi il se mit dans l'impossibilité d'étendre son front & d'enfermer les Anglois. Tandis que sa cavalerie ne pouvoit agir & que sa supériorité en nombre, loin d'être un avantage, devenoit un embarras de plus. Il partagea son armée en trois corps, se chargea du commandement de l'avant-garde, accompagné des Ducs d'Orléans & de Bourbon, des Comtes d'Eu, de Vendome & Richemont, du fameux Maréchal de Boucicaut, Grand Maître des Arbalêtriers, du Seigneur Dampierre, Amiral de France, du Dauphin d'Auvergne & d'une infinité d'autres Officiers de distinction. La seconde ligne étoit sous les ordres du Duc d'Alençon, secondé par le Duc de Bur, les Comtes de Vaudemont, Nevers, Salines, Roussi & Grand-Pré. A la tête du troisiéme corps étoient les Comtes de Marles, de Dampmartin, de Faquenbery & le Sieur de Lauroy.

1415.

Tandis que les François s'occupoient ainsi à ranger leurs lignes si serrées, que les soldats n'avoient pas de place pour se servir de leurs armes, Henri fit cacher quatre-cens lances dans un bois qu'il avoit à sa droite, & environ deux cens cinquante archers d'élite sur la gauche, dans un pré bas & couvert d'arbrisseaux. Comme il vouloit donner à son front la même extension qu'avoit celui des ennemis, il fut obligé de ranger sa petite armée sur une ligne. Il confia l'aîle droite au Duc d'York, aux Lords de Beaumont, Willonghby Stanhope, & la fit placer un peu devant le centre, dont il prit le commandement, suivi du Duc de Glocester son frère, du Comte Maréchal & du jeune Comte de Suffolk, dont le père avoit été tué devant Harfleur. L'aîle gauche, qu'on pouvoit appeller l'arrière-garde, n'étant pas aussi avancée que les deux autres divisions, fut laissée aux soins du Duc d'Exeter. Rien ne pouvoit être plus sage que cette disposition; elle avoit été adoptée par le conseil d'un nommé Sir Th. Erpyngham, soldat rempli d'expérience & de capacité. Il servit pendant cette journée de Maréchal de Camp à Hen- 1415.

1415. ri, & fut désigné pour donner le signal de l'attaque. Le Roi parut sur le devant de la ligne, il montoit son cheval blanc, son armure étoit magnifique; il portoit sur son casque, en forme de crête, une couronne d'or. Quatre bannières royales étoient déployées devant lui; il étoit suivi d'un grand nombre de chevaux richement harnachés, & environné des principaux Officiers de sa Cour & de son armée. Il parcourut ainsi tous les rangs, & exhorta ses soldats à combattre en véritables Anglois. Alors il descendit de cheval, fut se placer au centre & commanda à Sir Th. Erpyngham de lever son bâton en l'air, pour le signal de l'attaque. Aussi-tôt la ligne poussa un cri, & s'avança vers l'ennemi. Mais Henri, craignant que les soldats ne fussent hors d'haleine avant d'être à portée de combattre, les fit arrêter à moitié chemin, & les archers plantèrent leurs piquets, pour les mettre à couvert de la cavalerie Françoise.

La bataille commença par une grêle de traits, que les Anglois lancèrent. Les François avoient placé devant leur ligne de front deux mille quatre cens chevaux, tous montés par autant de ca-

valiers couverts de leurs armures. Ils devoient recevoir la première décharge 1415. de traits des ennemis; ensuite se précipiter sur les archers, dont la déroute auroit nécessairement entraîné celle de toute l'armée; mais la plus forte armure n'étoit pas à l'épreuve d'une fléche décochée par un bras Anglois : les hommes & les chevaux en furent atteints, & un grand nombre en fut blessé & mesura la terre en roulant. Il n'y eut presque pas un seul trait de cette première décharge qui fût lancé envain. Le Connétable voyant alors les archers Anglois s'avancer la hache & le sabre à la main, pour achever le carnage qu'ils avoient commencé, ordonna à sa première ligne de donner; ce qu'elle fit, mais avec tout le désavantage possible; car les chevaux qui avoient échapé aux traits des Anglois, entraînèrent leurs conducteurs à travers les rangs, tandis que la pésanteur de l'armure des François, tant de la cavalerie que de l'infanterie, leur ôtoit presque la liberté de se retirer du terrein fangeux où ils étoient, pour pouvoir se porter à l'attaque.

D'un autre côté les archers Anglois, armés à la légère & soutenus d'un corps

de pionniers, se replacèrent derrière
1415. leurs piquets & reprirent leurs rangs, & de là firent une seconde décharge, mais de si près, que les rangs les plus épais de la première colonne Françoise commencèrent à chanceler ; le petit espace du terrein ne fit qu'augmenter le désordre, de façon que le front de la ligne Françoise, qui étoit composée des meilleures troupes, animée par la présence & par l'exemple de tant de Seigneurs, ne put soutenir l'impétuosité des Anglois, & leur déroute entraîna celle de toute la ligne; car loin de pouvoir se rallier, ils n'avoient pas même de place pour se tourner, & s'embarrassoient tellement l'une l'autre, qu'ils facilitèrent par-là la victoire à leurs ennemis, qui en tuèrent un si grand nombre, qu'ils couvrirent la terre de monceaux de leurs corps, jusqu'à ce que leurs bras fussent fatigués du carnage.

Le Connétable étoit tué, ainsi qu'un grand nombre d'Officiers principaux, la première ligne Françoise entiérement détruite, & cependant la victoire étoit encore indécise & l'action continuoit. La ligne commandée par le Duc d'Alençon tenoit ferme. Les An-

glois, fatigués de l'action, s'étoient retirés derrière un petit corps, pour 1125. respirer & se former de nouveau. Alors Henri conduisit lui-même sa division à la charge; animé par ses premiers succès, son courage acquit une nouvelle force, & la valeur de ses exploits, dans cette journée, étonna ses propres soldats, ainsi que ceux des ennemis. Remarquable par la majesté & la hauteur de sa taille & par la marque du diadême royal, on le vit voler à travers les rangs les plus épais, surpasser en force & en adresse les plus hardis des combattans, & leur faire connoître qu'il leur étoit bien supérieur dans l'art de la guerre. Seize Officiers François s'étoient réunis pour le prendre mort ou vif; déja ils étoient parvenus à se frayer avec leurs épées un chemin jusqu'au lieu où il combattoit; un deux lui porta un coup de hache sur son casque, & Henri couroit le plus grand danger, lorsque David Gam & deux Officiers de son pays, vinrent se mettre entre le Roi & les assaillans, & sacrifièrent leurs vies pour défendre la sienne. Quand il vit ces trois braves soldats, expirans des blessures qu'ils avoient reçues, il plaignit sincérement

1415. la perte qu'il faisoit en eux & les créa Chevaliers sur le champ de bataille. Les Chevaliers François échouèrent dans leur entreprise, & leur témérité leur coûta la vie.

Cependant le Duc d'Alençon, animé d'un esprit martial digne de sa naissance & de son rang, sembloit retrouver un nouveau courage à mesure que le danger augmentoit, & retourna à l'attaque. Ce fut alors que la bataille devint plus sanglante & plus furieuse qu'elle n'avoit encore été. Les cris des mourans, ceux des blessés, les acclamations des vainqueurs, la confusion, le trouble & le carnage formoient un ensemble également effrayant pour les yeux & pour les oreilles. La route de Henri étoit tracée par le sang; il étoit toujours aux premiers rangs, & rien encore n'avoit pu s'opposer à son passage. Mais les François ne combattoient plus avec le même désavantage qu'auparavant, conduits par le Duc d'Alençon, ils s'étoient ouvert un chemin jusqu'à Henri à travers le flanc de sa division, & commençoient une attaque terrible. Le Duc d'York, suivi de ses archers, vint à propos au secours du Roi, & en même-tems les deux

corps qui avoient été placés en ambuscade, tombèrent sur l'arrière-garde 1415.
Françoise, en poussant des cris aigus. Dans cette mêlée Henri courut le plus grand danger; car le Duc de Glocester, son frère, ayant été renversé de son cheval, Henri lui sauva la vie en le couvrant de son corps, & écarta les assaillans avec son épée; mais avant que le Duc pût se relever, Henri reçut sur son casque un coup qui l'étourdit & lui fit ployer les genoux jusqu'à terre; mais il se remit aussi-tôt à combattre: dans ce moment arriva le Duc d'York, qui se joignit au frère du Roi, alors en état de se défendre, & tous deux secondèrent avec tant d'ardeur le courage du Roi, qu'ils repousèrent encore les François. En même-tems les troupes du Duc d'York, auxquelles son exemple inspiroit une espéce de délire & d'enthousiasme de fureur, se précipitèrent en un seul corps & mirent l'ennemi tellement en désordre, que les efforts des Officiers, pour rallier leurs soldats, furent inutiles. Le Duc d'Alençon voyant sa division en danger d'être entiérement défaite, résolut de tenter par une nouvelle ataque, ou de rétablir le sort de

1415. cette journée, ou de périr lui-même, pour s'épargner la honte & la douleur de furvivre au malheur de fa patrie. Il fe mit à la tête d'un corps de volontaires d'élite, & s'étant frayé un chemin jufqu'à la mêlée où Henri combattoit, il tua le Duc d'York à fes côtés, & du premier coup qu'il porta au Monarque, il fendit la couronne de fon cafque ; mais il n'eut pas le tems d'en donner un fecond, car Henri le lui rendit de façon à lui faire mefurer la terre, & tua de fa main deux de fes fuivans. Il voulut fauver la vie au Duc, mais fes gardes étoient fi irrités de fon attentat, qu'ils achevèrent de la lui ôter, avant que le Roi pût faire agir fon autorité en fa faveur. La mort de ce Général acheva la défaite des François ; ils ne firent plus de réfiftance, & dans la frayeur où ils étoient, ils fe préfentèrent, même en fuyant, aux coups du vainqueur.

Cependant la troifiéme ligne étoit encore entière & bien fupérieure en nombre à toute l'armée Angloife ; les troupes en étoient fraîches & vigoureufes, tandis que les vainqueurs étoient épuifés de fatigues & confidérablement affoiblis de leurs pertes. Mais les Fran-

çois étoient si intimidés du sort des deux autres lignes ; le spectacle sanglant & terrible qu'ils avoient devant leurs yeux fit tant d'impression sur eux, qu'ils refusèrent d'obéir aux ordres de leur Général, & qu'au lieu d'avancer pour aller à la charge, ils se retirèrent du champ de bataille. Cependant ils étoient toujours en corps. Henri envoya un hérault pour leur déclarer, que s'ils restoient en cette posture jusqu'à ce qu'il fût arrivé près d'eux, ils seroient tous passés au fil de l'épée, sans quartier. Ce message mit le comble à leur frayeur ; ils rompirent aussi-tôt leurs rangs & laisèrent les Anglois maîtres du champ de bataille. Mais avant que le Roi eût le tems de se féliciter de sa victoire, il apprit que les François avoient donné sur son arrière garde & s'étoient déja emparés de son camp, il en conclut qu'ils vouloient renouveller la bataille & ordonna que tous les prisonniers fussent massacrés ; ce qui fut exécuté avec autant d'inhumanité que de promptitude. Il marcha alors vers son camp & le trouva pillé par un corps de fuyards, à la tête desquels étoit Robert de Bournonville, qui se retirèrent à l'approche de l'armée Angloise.

1415.

1415. Rien ne s'oppofoit plus aux armes de Henri ; il remercia Dieu publiquement de ce fuccès extraordinaire, qui tenoit en effet du miracle. Il ordonna enfuite à un hérault François de déclarer auquel des deux partis il croyoit que la victoire appartenoit : celui-ci ne balança pas à l'adjuger aux Anglois. Henri demanda alors le nom d'un château qu'il montroit du doigt ; on lui dit que c'étoit Azincourt. « Eh bien, » répondit-il, cette action s'appellera » déformais la bataille d'Azincourt ».

Cette journée mémorable commença à dix heures du matin, & dura jusqu'à trois heures après midi. Les François y perdirent le Connétable d'Albret, le Duc d'Alençon, Prince du Sang, le Duc de Braban & le Comte de Nevers, Frédéric, Duc de Bourgogne, le Duc de Bar, les Comtes de Vaudemont, de Marle, de Rouffi & de Faquenbery ; plufieurs Officiers de la première diftinction, & environ dix mille foldats, qui reftèrent fur le champ de bataille. Parmi les prifonniers, qui étoient en très-grand nombre avant le maffacre, on trouva les Duc d'Orléans & de Bourbon, les Comtes d'Eu, de Vendome, de Ri-

chemont & d'Estouteville, le Maréchal de Boucicaut, & six cens personnes de distinction. La perte des Anglois ne fut pas au-dessus de quatre cens hommes, y compris le Duc d'York, le jeune Comte de Suffolk, quatre Chevaliers & un Ecuyer. 1415.

Cette glorieuse victoire n'empêcha pas Henri de prendre les précautions nécessaires pour garantir ses troupes de toute surprise. Il les fit rafraîchir à Marcomelly, où il avoit campé le jour précédent, & reprit sa marche le lendemain pour Calais, où il arriva sans rencontrer d'autre obstacle. Vers le milieu de Novembre, il s'embarqua pour l'Angleterre, & après un trajet dangereux, il prit terre à Douvres. Il y resta peu de tems, il se mit en marche pour Londres, où les citoyens le reçurent avec tous les honneurs dûs au Restaurateur de la gloire Angloise. Mais Henri aussi modeste dans sa victoire que courageux dans les combats, adora la main de la Providence, & lui attribua tout le succès de ses armes. En reconnoissance, son premier soin fut de fixer un jour qui devoit être employé en actions de graces; ensuite il rendit les derniers devoirs au Duc

d'York & au Comte de Suffolk, de la
1415. manière la plus pompeuse. Richard, fils de ce dernier, Comte de Cambridge, succéda aux titres & aux biens du premier.

1416. Le Parlement s'assembla cette année le six de Mars; la séance fut ouverte par l'Evêque de Winchester, Chancelier, qui fit l'éloge de la dernière campagne du Roi. Les Communes ordonnèrent, du consentement des autres Chambres, que les deux dixiémes & les deux quinziémes deniers, passés par le dernier Parlement, seroient levés avant le tems fixé. On informa ensuite la Chambre que l'Empereur Sigismond vouloit se rendre médiateur entre la France & l'Angleterre, ce qui demandoit toute l'attention du Parlement.

L'Empereur, en effet, avoit resté quelque tems en France; il y avoit dressé le plan d'une trève qu'il se proposoit de communiquer incessamment à Henri: en conséquence il vint à Calais, où le Comte de Warwick le reçut avec magnificence, lui donna des saufconduits, pour lui & pour sa suite, qui consistoit en mille chevaux. Parmi les Seigneurs qui l'escortoient,

étoient le Comte Palatin du Rhin,
le Duc de Milan, les Marquis de Ferrare, de Mantoue & de Montferrat, 1416.
le Comte de Hongrie, le Prince d'Orange, le Duc de Palestine & plusieurs autres Gentilshommes Allemands & Italiens.

Pendant le séjour que Sigismond avoit fait en France, il avoit été présent à une séance du Parlement de Paris, dans laquelle, par une suite du préjugé qui régnoit alors, que les Empereurs étoient au-dessus des Rois, il s'étoit comporté comme Souverain, relativement au plan de pacification, dont il avoit dicté lui-même les conditions. Ce privilége imaginaire étant revenu aux oreilles de Henri & de la Noblesse Angloise, on décida qu'il étoit à propos d'instruire Sa Majesté Impériale, que le Roi & le peuple d'Angleterre ne reconnoissoient d'autre supérieur que Dieu. En conséquence, on chargea le Duc de Glocester & plusieurs autres Seigneurs de recevoir l'Empereur lorsqu'il arriveroit à Douvres, & de l'informer de cette résolution. Une flotte Angloise superbement équipée conduisoit l'Empereur; lorsqu'il fut prêt d'aborder, il trouva le

Duc & sa suite rangés en bon ordre ;
1416. & qui s'étant avancés dans la mer, l'épée nue à la main, arrêtèrent les vaisseaux. Cette démarche extraordinaire fut suivie d'une déclaration que le Duc de Clarence fit au nom du Roi & du peuple Anglois, par laquelle il signifia « que si Sa Majesté Impériale » venoit en qualité d'ami, d'allié & » de médiateur, on étoit prêt à la re- » cevoir avec tout le respect & les hon- » neurs dûs à son rang; mais que si » Elle prétendoit à une autorité supé- » rieure à celle du Souverain, on lui » faisoit savoir que la couronne & la » nation Angloise étoient libres & in- » dépendantes ». L'Empereur répondit qu'il n'avoit d'autres intentions que celles d'un ami & d'un médiateur, sans vouloir faire usage d'aucun pouvoir capable de porter ombrage au Gouvernement. Aussi tôt il mit pied à terre & chacun s'empressa de lui témoigner sa vénération. Il fut défrayé sur la route avec magnificence ; Henri fut au-devant de lui jusqu'à Blackheath & le conduisit d'abord à Londres, ensuite à Windsor, où il fut fait Chevalier de la Jarretière.

Après que toutes les cérémonies fu-

rent finies, on en vint aux affaires. Le coup terrible que la France avoit reçu à Azincourt, la ſituation incertaine du Duc de Bourgogne, & plus encore les importunités de l'Empereur, avoient déterminé cette Cour à conſentir aux mêmes conditions que celles qui étoient portées dans le traité de Bretigny; mais Henri crut qu'il étoit à propos, après tout le ſang & l'argent qu'il en avoit coûté à l'Angleterre, d'y ajoûter Harfleur. On y auroit peut-être conſenti ſans le Connétable d'Armagnac qui, perſuadé que la paix qu'on méditoit entre ſon maître & le Roi d'Angleterre, étoit injurieuſe à la nation, voulut empêcher qu'elle ne fût conclue. Il avança donc avec le Maréchal de Loigny à la tête d'un corps de troupes conſidérable dans le pays de Caux. Il ſurprit un détachement commandé par le Comte de Dorſet, Gouverneur d'Harfleur, & le lendemain il attaqua la ville avec une armée de cinquante mille hommes. Mais par une mépriſe de la part du Maréchal, les François furent battus. 1416.

En même-tems le Connétable avoit pris des arrangemens avec les Génois; ils devoient lui fournir quelques cara-

ques ou grandes barques, & un certain nombre d'Archers. Lorſqu'elles
1416. furent arrivées devant Harfleur, le Connétable fit aſſembler ſecrétement toutes ſes troupes des différens quartiers où il les avoit diſperſées, ſe mit à leur tête, & inveſtit Harfleur par terre, tandis que le Comte de Narbonne la bloqua par mer ; de manière qu'on ne pouvoit y faire entrer aucuns ſecours. Henri fut confondu en apprenant cette tentative, il ne ſoupçonnoit pas la France en état de faire une pareille entrepriſe. Il fit alors aſſembler toutes les forces navales de ſon Royaume ; tandis que le Comte de Dorſet faiſoit une ſi belle défenſe, que le ſiége, qui avoit commencé vers la mi-Juin, n'étoit preſque pas avancé à la fin de Juillet.

Henri donna le commandement de ſes troupes & de ſa flotte au Duc de Bedford, & ce Général mit à la voile vers le quinze Août, avec quatre cens vaiſſeaux & vingt mille hommes, conduits par le Maréchal d'Oxford, & par les Comtes de Hemlingdon, de Warwick, d'Arondel, de Salisbury & de Dévonshire. Le Duc prit ſa route vers l'embouchure de la Seine, il y trouva

les flottes Françoifes & Génoifes prê-
tes à le recevoir. Le combat s'enfuivit 1416.
bientôt. Les galiotes ennemies étoient à rames, elles tiroient moins d'eau que les vaiffeaux Anglois, & les archers Génois paffoient pour les meilleurs marins de l'Europe. Cependant malgré ces avantages, quand on en vint à l'abordage, les Anglois mirent tant d'intrépidité & de fureur dans leur attaque, que les ennemis furent entiérement battus. Il perdirent deux mille de leurs meilleures troupes. Sept de leurs meilleurs vaiffeaux furent coulés à fond; les Anglois en prirent quatre & plufieurs autres furent jettés à la côte où ils périrent. Le Duc de Bedford entra alors triomphant dans Harfleur, & le Connétable leva le fiége avec précipitation.

Quelque tems après cet événement, le Connétable, par fes procédés, força le Duc de Bourgogne à fe jetter dans les bras de l'Angleterre. Le Dauphin avoit tâché de rétablir le Duc dans fa premiére autorité au Confeil, mais il paya cher cette tentative, car peu de jours après il fut empoifonné à Compiègne. Son jeune frère Charles, Comte de Ponthieu, lui fuccéda pour le

titre de Dauphin. Charles se déclara
1416. en faveur du parti d'Armagnac, & le Connétable en fut plus affermi dans la place de Ministre ; la dureté avec laquelle il traita les Bourguignons leva tous les scrupules du Duc, & le détermina à transiger avec Henri. Il conclut publiquement une trêve, dans laquelle furent compris ses domaines de Bourgogne & même ceux qu'il possédoit en France. Ses Ambassadeurs à la Cour d'Angleterre convinrent d'une entrevue entre le Prince & lui à Calais. Il promit de lui faire hommage comme Roi légitime de France & son Souverain lige. L'Empereur, de son côté, après avoir inutilement tenté toutes les voies de réconciliation entre les deux Couronnes, conclut avec Henri une alliance perpétuelle, par laquelle il lui promit de l'aider à recouvrer le royaume de France. Le Monarque Anglois s'engagea de son côté à le seconder dans le dessein, où il étoit, d'obliger Charles, & quelques autres Princes, à lui faire hommage pour quelques pays, qu'il prétendoit être fiefs de l'Empire. Ce traité fut signé à Cantorbery, sur sa route pour se rendre à Douvres, où il s'embarqua pour Calais ; il de-

voit y attendre Henri qui alloit trouver le Duc de Bourgogne, au commencement d'Octobre. 1416.

La Cour de France allarmée de cette entrevue, envoya à Calais l'Archevêque de Rheims, & quelques autres Ambaſſadeurs, ſous prétexte de renouveller les conférences pour un accommodement, mais réellement pour découvrir tout ce qu'ils pourroient concernant cette entrevue. Henri pénétra aiſément leur intention; mais comme il n'avoit point d'objection à leur faire pour les empêcher d'être témoins de l'arrivée du Duc à Calais, il ſe prêta aux deſſeins apparens de la Cour de France, & nomma des Commiſſaires pour traiter avec eux. Il prit en même-tems toutes les précautions poſſibles pour que, avec toute leur adreſſe, ils ne puſſent rien pénétrer du véritable objet de ſa tranſaction avec le Duc. Elle contenoit que celui-ci reconnoîtroit le Monarque Anglois pour Roi de France, & s'engageroit à l'aider de tous les moyens qu'il pourroit employer, pour mettre Henri en poſſeſſion de la couronne de France.

Le dix-neuf d'Octobre le Parlement s'aſſembla à Weſtminſter. Le Chance-

lier fit entendre que quoique le Roi
1416. eût fait tout ce qui dépendoit de lui pour faire la paix avec la France, cependant l'entêtement d'un ennemi déraisonnable & injuste avoit rendu tous ses efforts inutiles, & qu'il falloit nécessairement que le sort des armes en décidât. Il finit par dire que le Roi attendoit les avis & les secours des Chambres pour se déterminer. Ce discours & le traité que Henri avoit passé avec l'Empereur produisirent un effet étonnant sur le Parlement. Il crut que la France étoit sur le point d'être conquise, & il accorda au Roi deux dixiémes & deux quinziémes deniers à lever sur le peuple; & le Clergé donna pour sa part deux dixiémes. Mais comme ces subsides ne pouvoient donner l'argent nécessaire pour le service présent, on assûra des indemnités à ceux qui feroient au Roi les avances que les circonstances actuelles exigeoient avant la levée des impôts. Dans cette même séance le Roi créa le Comte de Dorset Duc d'Exeter, en reconnoissance de ses services, & de la défense qu'il avoit faite de la ville d'Harfleur.

1417. La France apprit ces préparatifs avec

effroi; elle se trouvoit en effet dans un état vraiment fâcheux. Un Roi incapable de tenir les rênes du gouvernement. Le Duc de Bourgogne, premier Pair du Royaume & à la tête d'un parti puissant engagé dans une alliance secrette avec l'ennemi déclaré de sa patrie, les autres Princes du Sang prisonniers en Angleterre, & l'Etat conduit par un enfant de quatorze ans, sous la direction du Comte d'Armagnac, homme emporté, qui ne connoissoit que le plaisir de se venger, & qui sacrifioit ouvertement le bien public à son ressentiment & à son ambition. L'occasion étoit trop favorable, & Henri n'étoit pas un Prince à la laisser échapper, sans exécuter ses grands projets. Il fit équiper sa flotte & ordonna à son armée de se trouver à Southampton pour le quinze de Février. Elle s'y rassembla au nombre de vingt-huit mille hommes, qui étoient l'élite des soldats Anglois, mieux armés & mieux disciplinés qu'aucunes autres troupes, & commandés par des Officiers de naissance, d'expérience & de distinction. Le Roi, avant de s'embarquer, avoit envoyé le Comte d'Huntingdon avec une escadre pour

1417.

nétoyer la Manche. Ce Chef rencon-
1417. tra neuf forts vaisseaux Génois, qui étoient au service de la France, les attaqua & les battit après en avoir coulé trois à fond & en avoir pris autant, à bord desquels étoit le bâtard de Bourbon, Amiral de France, avec la paie d'une année pour toute la marine Françoise. Huntingdon emmena ces prises en triomphe à Southampton.

Henri n'ayant plus rien à craindre dans la Manche, s'embarqua à Portsmouth le 23 Juillet & aborda le premier Août à Béville en Normandie, à la vue d'un corps de troupes nombreuses qui étoient rangées en bataille sur le rivage pour s'opposer à son passage. En débarquant, il créa quarante-huit Chevaliers, & renvoya en Angleterre la plus grande partie de ses vaisseaux, dont il ne retint que ceux qui étoient nécessaires pour le transport des piéces d'artillerie & des autres munitions. De-là, il envoya des détachemens pour reconnoître le pays. La première place devant laquelle il s'arrêta, fut le château de Touques. Cette forteresse étoit défendue par un brave Officier François nommé Dampierre

pierre; mais elle fut attaquée avec tant de fureur, que les assiégés capitulèrent pour conserver leurs biens & leurs jours. La prise du château fut suivie de celle de Dampierres. Alors on se détermina dans un conseil de guerre à entreprendre le siége de Caen, Capitale de la basse Normandie. 1417.

L'armée marcha en conséquence vers cette place, & la ville fut bientôt investie. La garnison se défendit vigoureusement pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'enfin les murailles ayant été minées, il y eut bréche au même instant en deux endroits différens, & la ville fut prise d'assaut. Henri, maître de cette Capitale, somma les principaux habitans de se trouver dans la halle; il leur ordonna de lui remettre leurs armes & en fit mettre plusieurs à mort, qui n'étoient coupables que pour avoir défendu leurs foyers. C'est ainsi que les Conquérans les plus illustres ont souvent terni leur gloire, en cédant au plaisir barbare de satisfaire leur vengeance personnelle. Après avoir pourvu la place d'une garnison Angloise, sous le commandement de Sir Gilbert Humfreville & Sir Jean Popham, Henri détacha le Duc de Clarence,

avec un corps de troupes pour paſſer
1417. dans la haute Normandie, où il eut d'heureux ſuccès. Tandis que le Roi réduiſit ſans peine Bayeux, Courcy, Argentan, Seez, Alençon & pluſieurs autres villes de marque. Le Duc de Bretagne vint le voir dans Alençon, & conclut avec lui une trève pour une année, en faveur de ſes domaines, & une autre de la même nature au nom de la Reine de Sicile pour l'Anjou & le Maine, comme tutrice de Louis ſon fils.

1418. Tandis que Henri multiplioit ſes conquêtes avec la plus grande rapidité dans le pays ennemi, il s'élevoit dans le ſein de ſes Etats de nouveaux troubles. Une troupe de zélateurs ardens & impérieux étoient à la tête de l'Egliſe; les ſervices que cet Ordre avoit rendus à l'Etat, l'avoit porté à faire l'uſage le plus rigoureux de ſon autorité, & il recommençoit ſes perſécutions contre les malheureux Lollards, plutôt peut-être par des vues politiques que par un véritable intérêt pour la religion. Un eſprit de réforme avoit mis cet Ordre à deux doigts de ſa perte, & c'étoit toujours avec horreur qu'il voyoit derrière lui le précipice où on

avoit voulu le jetter. Il saisit en conséquence toutes les occasions qu'il put rencontrer, pour représenter les Lollards comme mal intentionnés pour le Gouvernement & pour l'Eglise, & il invita les Ecossois à profiter de l'absence de Henri pour faire une invasion en Angleterre. Par ces artifices il obtint du Parlement un acte relatif à ses projets. Cet acte infligeoit la même peine pour l'hérésie que pour la trahison. Sir Jean Oldcastle s'étoit caché, depuis la défaite de son parti, sur les confins des Galles; mais il fut pris enfin après s'être défendu en désespéré contre le Lord Powis, qui l'amena devant le Parlement, qui ordonna l'exécution de sa première sentence. Toujours grand & intrépide jusqu'au dernier moment de sa vie, Jean mourut en martyr de la religion qu'il professoit. 1418.

Dans ce tems, Isabelle, Reine de France, qui avoit été exilée à Tours, trouva le moyen de se jetter dans les bras du Duc de Bourgogne, qui avoit pris le titre de Régent, prétendant que le Dauphin & le Comte d'Armagnac tenoient le Roi prisonnier. Cet événement engagea la Cour de France à recourir de nouveau à la négociation

& à désirer qu'on ouvrît des conférences pour mettre fin aux malheurs de la guerre. Henri, sans interrompre le progrès de ses armes, y consentit, & nomma le Comte de Warwick, avec plusieurs autres Seigneurs, pour traiter à Bernouville en Normandie, avec l'Archevêque de Rheims, Chef des Plénipotentiaires François. Mais ces conférences furent sans effet, & les Anglois continuant leurs opérations, se rendirent enfin maîtres de toute la Province de Normandie, à l'exception des villes de Cherbourg & de Rouen, dont la première étoit déja investie.

1418.

Lorsque Henri étoit occupé de ce siége, le Cardinal des Ursins vint à son camp chargé de la part de Martin V, qui venoit d'être élu Pape, de faire l'office de médiateur entre les deux Rois. Cet Envoyé fut si pressant dans ses sollicitations, qu'on nomma de nouveaux Commissaires, mais la négociation fut encore sans succès. Après le départ du Cardinal, la nation Françoise sentit enfin que le seul moyen de sauver le Royaume, étoit de n'être plus divisée entr'elle, & de se réunir d'une manière solide. En con-

ſéquence, après de longs démêlés, on convint que le Dauphin & le Duc de Bourgogne conduiroient enſemble le Royaume, pendant tout le tems que la maladie du Roi continueroit; mais le Connétable, qui ne pouvoit ſupporter l'idée ſeule de voir le Duc à la tête de l'adminiſtration, s'intrigua tant, & ſe donna tant de mouvement, que cette convention fut ſans effet. Cette oppoſition excita contre lui les clameurs de toute la nation, & particuliérement des habitans de Paris, qui avoient toujours été portés en faveur du Duc de Bourgogne. Les plus attachés à ce parti tinrent des aſſemblées ſecretes, & enfin trouvèrent des moyens pour introduire de nuit l'Iſle-Adam, Gouverneur de Pontoiſe, un des plus zélés partiſans du Duc, qui vint ſuivi de huit cens chevaux. Les Pariſiens prirent auſſi-tôt les armes & maſſacrèrent tous ceux qui tenoient pour le Comte d'Armagnac. Tanneguy du Châtel, Gouverneur de la Baſtille, voyant qu'il étoit impoſſible d'appaiſer cette révolte, courut directement au Louvre, ſe ſaiſit du Dauphin & l'amena dans ſa fortereſſe, où ne ſe croyant pas encore aſſez en ſûreté, il en

1418.

partit le lendemain & se retira à Melun. Le peuple, aveuglé par sa rage, s'empara de la personne du Roi, mit le Connétable en prison. A peine ceux qu'on avoit exilés de Paris, à cause de leur attachement pour le Duc, furent-ils informés de ce qui se passoit, qu'ils revinrent de tous côtés, & soufflèrent encore le feu de l'animosité contre leurs ennemis. Le massacre recommença le vingt de Juin ; le Connétable fut retiré de prison, poignardé dans les rues, & son corps traîné avec la plus grande indignité. Le Chancelier, qui étoit sa créature, plusieurs Evêques & environ deux cens personnes, furent victimes de la fureur & de la barbarie publique. Au milieu de ces troubles, la Reine & le Duc de Bourgogne entrèrent en triomphe dans Paris. Ils rendirent au nom du Roi, qu'ils tenoient entre leurs mains, tous les édits & arrêts qui convenoient à la situation présente de leurs affaires ; tandis que de son côté le Dauphin, qui prenoit aussi le titre de Régent, menaçoit tous ceux qui obéiroient au Duc. Ainsi de part & d'autre on se traitoit de rebelles, & la neutralité même étoit un crime.

1418.

Cependant après un siége de trois mois, Cherbourg se rendit. La ville de Rouen étoit alors le seul objet des desirs de Henri en Normandie. Il résolut dont de la réunir à ses autres conquêtes. Mais cette entreprise n'étoit pas sans difficulté. La place étoit extrêmement fortifiée. La garnison étoit composée de quatre mille hommes de troupes réglées, & soixante-dix mille habitans étoient armés pour la défendre. Guy de Boutellier, qui la commandoit, commença par faire sortir toutes les bouches inutiles, la pourvut abondamment de toutes les provisions nécessaires; fit nétoyer les fossés, & ordonna tous les préparatifs que demandoit une longue & vigoureuse défense. Mais rien ne put détourner Henri de son projet; il investit la place de tous côtés & somma la garnison de se rendre. On lui répondit que la place tiendroit jusqu'à la dernière extrémité. On fit en effet plusieurs sorties, mais qui n'eurent aucun succès. On étoit cependant déja à la fin de Juillet & l'armée Angloise n'avoit pas encore formé ses tranchées. Henri se montroit à la fois aussi habile Ingénieur que brave soldat. Enfin les approches du siége furent

1418.

1428. dirigées particuliérement contre le fort Sainte Catherine qui étoit le plus considérable de la ville. Il fut pris. Henri maître de cette forteresse & de l'embouchure de la Seine que son escadre bloquoit, ne vit, malglé tous ces avantages, d'autre moyen, pour réduire cette Capitale, que la famine. Cet ouvrage étoit long, difficultueux & dangereux; mais Henri, par la sagesse de ses précautions, sut vaincre tous les obstacles. Il fit tirer trois lignes de circonvallation autour de la ville, & de communication entre tous les quartiers de son camp. Il fut défendu, sous peine de mort, à aucun soldat de sortir de ses limites, & pour prévenir les attaques de l'ennemi, il fit remplir de bâtons pointus les tranchées, derrière lesquelles il plaça ses troupes. De part & d'autre il se passa une infinité d'actions de bravoure trop multipliées pour pouvoir être détaillées dans une histoire générale.

Les assiégés commençoient à sentir déja les approches de la famine; cependant ils n'avoient point encore perdu courage. Ils députèrent vers le Roi de France un Prêtre, pour lui représenter la nécessité urgente d'un prompt

ſecours. Cet Eccléſiaſtique exécuta ſa commiſſion avec une adreſſe admira- 1418.
ble. A la faveur d'une ſortie de la ville, il échappa à la vigilance des Anglois & arriva à Paris. Il expoſa l'objet de ſa miſſion avec une noble hardieſſe, & finit par dire qu'il avoit ordre de déclarer au nom des habitans, que ſi la ville n'étoit pas ſecourue & qu'ils fuſſent obligés de ſe rendre au Roi d'Angleterre, ils étoient déterminés à vivre & à mourir ennemis irréconciliables du Duc de Bourbon & de ſa famille. Il s'en falloit beaucoup que cette généreuſe liberté offensât le Roi & le Duc, ils traitèrent au contraire le Prêtre avec toutes ſortes d'égards & de conſidérations, & lui promirent formellement de remplir ſa demande. Il trouva encore moyen de rentrer dans Rouen. Sa réponſe porta la joie dans le cœur de tous les habitans : on ſonna toutes les cloches de la ville, & Henri comprit aiſément qu'ils avoient reçu quelque aſsûrance d'être bientôt ſecourus.

Rouen continua de ſe défendre avec 1419.
vigueur juſqu'au commencement de Janvier, mais les habitans ſe virent alors réduits aux dernières extrémités. Après avoir mangé leurs chevaux, les

animaux domeſtiques, les rats & la
1419. vermine même, ils mirent dehors environ vingt mille malheureux, hommes femmes & enfans, que Henri ne voulut pas laiſſer paſſer, ils les repouſſa juſques ſous les murs, où ils périrent tous de froid & de faim. Enfin ceux qui étoient reſtés dans la ville, voulurent faire une dernière tentative par une ſortie générale, pour tâcher de ſe frayer un paſſage à travers les lignes des aſſiégeans. Dix mille hommes furent choiſis pour cette attaque; déja deux mille avoient paſſé le pont, lorſqu'il ſe rompit. Ce malheur empêcha les autres de les joindre; cependant ils attaquèrent les Anglois avec une fureur incroyable & ſe firent tous tailler en piéces, tandis que ceux qui étoient reſtés à l'autre bout du pont, rentrèrent, non ſans difficulté ni ſans perdre beaucoup de monde. Depuis que le ſiége duroit, environ cinquante mille habitans étoient péris, ſoit ſous les coups de l'ennemi, ſoit par la famine. Ceux qui leur ſurvivoient encore, ne voyant devant eux que les mêmes malheurs, envoyèrent des députés à Henri pour capituler. Ils ne purent s'empêcher de lui reprocher

l'excès de cruauté qu'il y avoit de sa part à vouloir les réduire par la famine, lorsqu'il avoit une si belle occasion de faire briller sa valeur, en leur livrant assaut. Il fut offensé de leur témérité & exigea d'eux qu'ils se rendissent à discrétion. Quand les habitans apprirent cette réponse, ranimés par le courage & le désespoir, ils résolurent de miner une grande partie des remparts, & au moment de leur chute, de sortir en corps, de traverser les lignes des ennemis, ou de périr ensemble sous leurs coups. Henri informé de cette résolution, crut devoir se relâcher de sa rigueur, & leur offrir d'autres propositions : toutes rigoureuses qu'elles étoient, ils les acceptèrent. Elles portoient que la ville & le château de Rouen seroient livrés au Roi d'Angleterre, s'ils n'étoient pas secourus avant le dix-neuf Janvier; que tous les habitans se rendroient à discrétion ; qu'ils payeroient trois cens mille écus d'or pour leur rançon, & que tous les soldats de la garnison feroient serment de ne pas porter les armes contre les Anglois avant le premier Janvier prochain. Ces conventions furent signées & ratifiées. Le délai fixé

1419.

étant expiré, ſans qu'aucun ſecours eût
1419. paru, Henri entra triomphant dans Rouen, mais il ternit l'éclat de ſa gloire, en permettant que la garniſon fût dépouilléé & pillée, & en faiſant mettre à mort Alain Blanchard, pour avoir défendu ſa vie & celle de ſes concitoyens, avec toute l'activité & le courage poſſible. Ce fut ainſi que tout le Duché de Normandie tomba de nouveau ſous la domination de l'Angleterre, deux cens cinquante ans après avoir été arraché au Roi Jean par Philippe Auguſte. Henri, comme Souverain de la Normandie, prit le manteau Ducal. Il établit à Rouen un Echiquier, une Cour des monnoies & une Chambre des finances. Il abolit les gabelles ſur le ſel & pluſieurs autres taxes onéreuſes au peuple; mais pour accoutumer les citoyens au gouvernement Anglois, il leur accorda la jouiſſance de leurs anciens priviléges.

Henri maître de cette Province, envoya une partie de ſon armée en Picardie, ſous les ordres du Duc d'Exeter. Ce Général ſe rendit bientôt maître de Dieppe & de Montreuil, tandis que le Monarque reçut la ſoumiſſion de tout le pays juſqu'à Pontoiſe,

Beauvais & Abbeville. Ces succès rapides déterminèrent le Duc de Bourgogne à tenter une réconciliation avec le Dauphin. Il sentit qu'il n'y avoit qu'un moyen pour sauver sa patrie, & que c'étoit de se réunir contre l'ennemi ; mais cette entreprise étoit bien difficile; car la haine que le jeune Charles portoit au Duc étoit si violente, qu'il aimoit mieux risquer de perdre son héritage, plutôt que de sacrifier quelque chose de son ressentiment à l'avantage du Royaume. Les Ambassadeurs François & Anglois entrèrent dans de nouvelles conférences à Louviers : elles furent encore rompues sans avoir rien produit, puisqu'il n'en résulta qu'une trève jusqu'au printems. Ce fut alors que le Duc de Bourgogne fit des offres d'amitié au Dauphin, qui les rejetta avec mépris. Le Duc ne vit donc plus d'autre parti à prendre que celui de faire la paix avec Henri. En conséquence il lui envoya des députés, pour l'informer que le Roi de France paroissoit désirer sincérement un accommodement. Il demandoit une entrevue particulière pour régler les conditions de la paix & terminer le mariage projetté depuis si long-tems.

1419.

1419. Henri y consentit sans hésiter & accorda une trève de trois mois, afin de leur donner la liberté de fixer le tems, le lieu & les cérémonies de cette entrevue.

Toute la France fut justement allarmée de cette résolution ; on prévoyoit aisément qu'en pareille circonstance les conditions de la paix ne pouvoient plus être que très-préjudiciables au Royaume. Plusieurs Seigneurs s'entremirent pour une réconciliation, ou du moins pour une suspension d'animosités entre le Dauphin & le Duc de Bourgogne. Le premier auroit volontiers consenti à une cessation d'hostilités pour trois ans, mais le Duc insista sur ce qu'elle ne fût que de deux mois, pendant lesquels il se proposoit de conclure un accommodement avec Henri, si le Dauphin persistoit dans son aversion pour se réconcilier avec lui. Ainsi la négociation fut sans effet. Les deux Rois convinrent de se voir sous une tente magnifique, qui fut dressée auprès de Meulan ; mais la maladie de Charles l'empêcha de paroître lui-même, & on arrêta que la Reine & le Duc de Bourgogne le représenteroient en cette occasion, &

que de part & d'autre on nommeroit des Commiſſaires, afin que la diſcuſ- 1419.
ſion des articles ne ſe fît pas entre les principaux intéreſſés, dans la crainte de conteſtation. Henri choiſit pour ſes Plénipotentiaires le Duc de Clarence & de Gloceſter, & ſe rendit à Mantes, pour être à proximité du lieu de la conférence. La Cour de France, dans les mêmes vues, paſſa à Pontoiſe : ce fut de ces deux différens endroits qu'on ſe rendit chaque jour de part & d'autre au lieu du Congrès. A la première entrevue la Reine de France s'étoit fait accompagner par ſa fille Catherine, dont la beauté fit une vive impreſſion ſur le cœur du Monarque Anglois. La mère s'apperçut aiſément de cette conquête, & de l'avis du Duc de Bourgogne, elle tint cette Princeſſe enfermée, afin d'irriter les déſirs de Henri & l'engager à céder plus facilement; mais le Roi avoit démêlé leurs intentions & dans le premier mouvement de ſa paſſion, il dit au Duc qu'il ne mettroit les armes bas, que lorſqu'il auroit le Roi & la Princeſſe en ſa puiſſance. Cet aveu mortifia la hauteur du Duc; il ne fit cependant rien connoître de ſon reſſen-

1419. timent & répondit avec douceur, qu'il espéroit qu'on trouveroit des moyens capables de fatiguer Henri de faire la guerre. En conséquence on fit secrétement de nouvelles propositions au Dauphin, & celui ci, pour prévenir la nécessité de faire peut-être une paix honteuse, consentit à une réconciliation. Le jeune Charles & le Duc de Bourgogne signèrent un traité, par lequel ils promirent de s'aimer réciproquement comme frères, & de réunir leurs forces contre l'ennemi commun du Royaume.

Le Duc, pour rompre les conférences à Meulan, ne fit qu'ajoûter quelques nouveaux articles : elles cessèrent aussi tôt, & des deux côtés on se prépara à recommencer les hostilités. Le vingt-huit Juillet Henri détacha le Duc de Clarence & le Comte d'Huntingdon, pour aller, avec un corps de troupes, mettre le siége devant Pontoise. La place fut emportée par escalade, avec tout le succès possible. L'Isle-Adam, qui la commandoit, fut si promptement attaqué, qu'il eut à peine le tems de se sauver avec une partie de la garnison ; le reste fut fait prisonnier, ou taillé en piéces. Cette prise

étoit vraiment de conféquence pour
Henri ; elle lui ouvroit la route juf- 1419.
qu'aux portes de Paris, par la proximité de cette Capitale. Elle renfermoit de fortes munitions de guerre, & le pillage que fon armée y fit, fervit à l'enrichir, fans y comprendre une fomme d'argent confidérable, qui fut pour le Roi un fecours qui ne pouvoit venir plus à propos.

Cet avantage répandit l'allarme dans Paris, cependant les affaires de Henri commençoient à prendre une tournure défavorable. Ses armes n'avoient pour ainfi dire eu rien à combattre depuis fa dernière defcente. Une des plus puiffantes factions du Royaume favorifoit alors fes progrès, & rien n'avoit encore arrêté fes marches ; mais aujourd'hui toutes les forces de la nation étoient fur le point de fe réunir contre lui ; l'Angleterre elle-même étoit fatiguée d'une guerre qui l'avoit épuifée d'hommes & d'argent : car depuis que le Roi avoit abordé en Normandie, il avoit reçu de nouveaux renforts de troupes, & le Parlement lui avoit paffé d'autres fubfides, de façon que le peuple difoit hautement que la conquête de la France ruineroit l'Angleterre. Le

1419. Dauphin avoit engagé dans sa cause les Rois de Castille & d'Arragon ; leurs forces réunies étoient déja entrées en Bearn : elles ravageoient le pays jusqu'aux portes de Bayonne, & menaçoient de mettre le siége devant cette ville. Une flotte Castillanne avoit ordre de faire voile en Ecosse & d'y prendre un corps de troupes qui y étoit, pour venir au secours du Dauphin. Henri avoit également lieu de craindre que les Flamands, qui avoient refusé de servir sous le Duc de Bourgogne, tant qu'ils l'avoient regardé comme ennemi de la France, ne courussent se ranger sous ses drapeaux, pour défendre ce Royaume.

Ces considérations l'occupoient vivement. Cependant loin de paroître appréhender quelque revers & de diminuer de ses prétentions, il déclara qu'il ne traiteroit plus aux mêmes conditions qu'il auroit fait à Meulan ; en même-tems il assiégea Gisors. Cette ville étoit au milieu de marais qui en rendoient l'accès très difficile. La garnison en étoit nombreuse & commandée par d'habiles Officiers. Cependant elle ne put tenir contre la valeur des Anglois & fut obligée de capituler.

Château-Gailliard se rendit au Duc de Glocester, & le Comte de Warwick s'empara de la Roche-Guyon & du Château d'Aumale. Bientôt Yvri, les Châteaux de Montjoye, Saint Germain en-Laye & enfin Meulan, furent pris par Henri. Ce fut de cette dernière place qu'il envoya le Duc de Clarence, avec un corps de troupes, ravager les environs de Paris. 1419.

Le Dauphin réconcilié en apparence avec le Duc de Bourgogne, conservoit cependant toujours dans son cœur cette haine qu'il lui avoit jurée dès l'enfance, & que l'âge n'avoit fait qu'envénimer davantage : elle étoit même alors comme un feu à demi étouffé, & dont l'ardeur n'en est que plus dévorante. Il refusa constamment de paroître à la Cour, tant que le Duc auroit quelque autorité dans le Conseil. Il ne vouloit la partager avec personne & étoit résolu de tout tenter, pour écarter son rival. Il ne voyoit d'autre moyen que de le faire assassiner, mais le Duc étoit au milieu de ses troupes; il falloit donc joindre la trahison au crime. Rien ne l'arrêta, aveuglé par la haine & le ressentiment, il s'avança vers Montereau-Faut-Yonne à la tête de

vingt mille hommes, & sous le pré-
1419. texte de vouloir conférer avec le Duc, il l'attira sur le pont qui est entre la ville & le Château. Le Duc s'y rendit sans balancer; il étoit question de prendre des mesures pour la campagne prochaine contre les Anglois. Quoiqu'on l'eût prévenu en route des desseins du Dauphin, il aima mieux s'exposer à un danger incertain, que de donner lieu à une nouvelle rupture, par des soupçons offensans. Il fut la victime de sa bonne foi, Tanneguy du Châtel & ses complices l'assassinèrent sans pitié.

Cet événement fit un changement total dans les affaires. Les Parisiens furent désespérés du meurtre de leur favori, & Philippe, fils du Duc, ne consultant plus que sa vengeance, résolut de lui sacrifier jusqu'à sa patrie. Il commença par renouveller l'intimité qui avoit toujours existé entre la Reine Isabelle & son père. Par-là il se rendit maître de la personne du Roi & fut regardé comme Régent par tous ceux qui refusoient d'obéir au Dauphin. Il entama une négociation avec le Roi d'Angleterre; c'étoit à proprement parler une conspiration

contre la France. Depuis la réduction de Pontoise, la Cour s'étoit retirée à 1419.
Troye, à cause des incursions que l'ennemi faisoit jusqu'aux portes de Paris. Les habitans de cette ville, continuellement harrassés par les Anglois, sollicitèrent & obtinrent de Henri une trève particulière de cinq jours. Ce fut pendant cet intervalle, que par la médiation de la Reine & de Philippe, Charles entra en pour-parler avec Henri; mais depuis les dernières conférences, les prétentions du Monarque Anglois étoient bien augmentées : elles avoient pour objet la Couronne de France & il insista sur les articles suivans. Il offrit d'épouser la Princesse Catherine sans douaire; il promit de laisser Charles paisible & unique possesseur de ses Etats pendant sa vie; mais il demanda qu'après la mort de ce Prince, la couronne de France passât à jamais sur sa tête & sur celle de ses héritiers : que relativement à l'impossibilité où Charles étoit par ses infirmités de tenir les rênes du Gouvernement, il se chargeroit du soin de l'administration en qualité de Régent, tant que son beau-père vivroit: que les Princes, la Noblesse, les Com-

munautés & les Bourgeois du Royau-
1419. me lui prêteroient serment comme tel, & promettroient de le reconnoître pour leur Souverain, après la mort de Charles; que pour sûreté de l'exécution de ces articles, le Roi de France remettroit au Roi d'Angleterre des Lettres-Patentes signées du grand Sceau: que la Reine, le Duc de Bourgogne & les Pairs du Royaume en signeroient d'autres de même nature, conçues en termes clairs & sans équivoques: que de son côté, le Roi d'Angleterre en délivreroit de réciproques, pour servir de confirmation aux autres.

Le Duc de Bourgogne ratifia tous ces articles comme solides, raisonnables & avantageux à la France & à toute la Chrétienté. On publia aussitôt une trève générale, depuis le vingt-quatre Décembre jusqu'au premier Mars suivant, & après ces préliminaires d'une paix universelle, les Plénipotentiaires de Henri & du Duc de Bourgogne signèrent un traité de ligue & de confédération, dont les principales conditions étoient, qu'un des frères de Henri épouseroit une des filles du Duc; que le Roi & le Duc seroient unis par les liens d'une sincère

& constante amitié, & qu'ils feroient ensemble tous leurs efforts pour punir le Dauphin & les autres assassins du feu Duc de Bourgogne; & que dans le cas où quelqu'un d'entr'eux tomberoit entre les mains de Henri, il ne pourroit le relâcher sans le consentement du Duc. Que le Roi d'Angleterre assigneroit au Duc & à la Duchesse, fille de Charles, des terres pour la valeur de vingt mille livres par an; que ces terres seroient le plus près qu'il seroit possible de celles qu'il possédoit déja en France, & qu'ils en feroient hommage à la Couronne. Que les titres de ces biens seroient scellés du grand Sceau, pour être confirmés par Henri, aussi-tôt qu'il seroit en possession de la régence; & enfin que si par la suite, quelque Seigneur, sous prétexte de mariage avec une des filles de France, exigeoit une semblable attribution de terres, le Duc aideroit le Roi de tout son pouvoir pour s'opposer à ces prétentions. 1419.

Toutes ces conventions arrêtées & signées, on prolongea la trève, afin d'avoir assez de tems pour rédiger les articles d'une paix générale, de manière à éviter toute obscurité. Le vingt-trois 1420.

Mai la paix fut confirmée & jurée à
1420. Troyes ; la Reine & le Duc de Bourgogne prêtèrent ferment, comme procureurs & au nom du Roi. Après que cette importante affaire fut terminée, Henri préſenta à la Princeſſe Catherine un diamant de très-grand prix & le contrat de mariage fut bien-tôt dreſſé ; la cérémonie ne fut cependant célébrée que le deux de Juin. Outre les articles déja mentionnés, on ſtipula dans le traité de Troyes, que les loix, coutumes & priviléges de la France demeureroient inviolables ; que le Roi d'Angleterre ſeconderoit Charles de toutes ſes forces pour réduire les provinces, villes & places que poſſédoit le Dauphin & le parti d'Armagnac ; que toutes les conquêtes à faire en France, excepté la Normandie, ſeroient au profit du Roi régnant ; que lorſque le Roi d'Angleterre monteroit ſur le trône de France, toutes les conquêtes qu'il avoit faites & la Normandie elle-même, ſeroient réunies à la Couronne ; que lorſque Henri, ou quelqu'un de ſes héritiers, recevroit la couronne de France, les deux Royaumes ſeroient unis à jamais ſous un Souverain, quoiqu'entiérement indépen-

dans

dans l'un de l'autre du côté des loix, des usages & des immunités, dont chacun jouiroit distinctement; & enfin qu'on ne pourroit faire la paix avec le Dauphin que du consentement unanime des deux Rois & du Duc de Bourgogne. 1420.

Après la célébration des nôces, les deux Cours partirent pour Sens, que les Anglois & les troupes du Duc avoient déja investi. Le Dauphin avoit reçu un renfort de sept mille Ecossois commandés par Jean, Comte de Buchan. Il avoit mis garnison dans Melun, Montargis, Meaux & Compiégne. Il avoit pris d'assaut le pont St. Esprit en Languedoc; Nismes s'étoit rendu, & le rendez-vous de son armée étoit à Bourges en Berri. Après dix jours de résistance, Sens capitula. Henri marcha ensuite vers Montereau, où le père du Duc avoit été assassiné. La ville fut prise d'assaut; mais Guitric, qui commandoit la garnison, se retira dans le château & refusa de se rendre. Le Monarque Anglois, irrité de cette obstination, fit déclarer aux principaux habitans, que s'ils n'engageoient pas leur Commandant à mettre bas les armes, ils seroient mis à mort; mais Gui-

1420. tric fut sourd à leurs prières & à leurs cris, & Henri, sans leur accorder aucune grace, les fit pendre devant le château. Il recommença l'assaut avec une nouvelle fureur; Guitric tint cependant huit jours, au bout desquels il capitula pour lui & pour cinquante personnes, qu'il mena au Dauphin.

Vers la moitié de Juillet, l'armée confédérée entreprit le siége de Melun. Cette place importante étoit très-fortifiée & défendue par une nombreuse garnison, à la tête de laqulle étoit un nommé Barbazan, Officier plein de valeur & d'expérience, & qu'on soupçonnoit d'avoir trempé dans l'assassinat du Duc de Bourgogne. Le Roi venoit de recevoir d'Angleterre deux mille archers & huit cens hommes d'armes, commandés par le Duc de Bedfort, qui avoit laissé son frère Glocester Régent en son absence; mais ce surcroit de troupes, joint à l'armée, suffisoit à peine pour cette entreprise. Par de fréquentes sorties, les assiégés détruisoient les ouvrages de leurs ennemis & ceux-ci étoient repoussés avec perte dans tous leurs assauts. S'ils cherchoient à sapper les murailles, ils rencontroient l'infatigable Barbazan qui les contre-

minoit eux-mêmes. Henri ſe trouva dans une mine & ſe battit ſeul à ſeul 1420.
contre lui ; il ne put s'empêcher d'admirer ſon courage & lui demanda ſon nom « Barbazan, répondit il » eh bien, reprit Henri « c'eſt contre le Roi d'An» gleterre que vous venez de vous dé» fendre ». Déja les murailles avoient pluſieurs bréches, & cependant Henri n'oſa hazarder un aſſaut général ; il aima mieux changer de méthode & bloquer la place. Le Dauphin marcha à ſon ſecours avec ſoixante mille hommes ; mais il trouva tous les paſſages ſi bien gardés, qu'il ne put y faire paſſer de troupes, & ſe retira ſans avoir rien tenté contre les quartiers des aſſiégeans. enfin la garniſon, après avoir conſommé toutes ſes proviſions & ſubſiſté pendant quelque tems de chevaux, de chiens & d'autres animaux domeſtiques, fut obligée de capituler.

Les deux Cours ſe rendirent alors à la Capitale. Henri, accompagné de ſon beau-père, y fit ſon entrée avec la plus grande magnificence. Cependant l'attachement du Duc de Bourgogne pour Henri commençoit à ſe refroidir. Il ſe plaignoit, ainſi que tous les Pairs & Officiers François, de la hauteur de

ce Monarque. Au siége de Melun, le
1420. Prince d'Orange s'étoit retiré avec ses troupes, & n'avoit pas voulu souscrire au traité de Troyes, contre lequel même il déclamoit hautement, pour un affront que Henri lui avoit fait personnellement; mais ce qui fit le plus d'ombrage au Duc, fut de voir que Henri s'emparoit de toute l'administration. En effet le nouveau Régent avoit renvoyé la garnison que le Duc avoit mise dans la Bastille, dont il avoit pris possession; il s'étoit assûré du château de Vincennes & de plusieurs autres forteresses. Il avoit ôté le gouvernement de Paris au Comte de St. Pol, & l'avoit donné au Duc de Clarence son frère. Il faisoit sa résidence au Louvre; sa Cour y étoit nombreuse & magnifique, tandis que celle de Charles étoit triste & déserte. Les troupes Angloises étoient cantonnées à toutes les avenues de Paris; une partie même étoit en quartier dans le milieu de la ville, où, malgré la discipline sévère dans laquelle Henri les tenoit, elles commettoient une infinité de ravages & de rapines, & se faisoient détester des habitans.

Au commencement de Décembre,

les Etats du Royaume s'assemblèrent à Paris. Charles se trouvant alors dans 1420.
un de ses momens de raison, y présida en personne. Il y déclara que c'étoit de sa pleine & libre volonté qu'il avoit fait la paix avec le Roi d'Angleterre, qu'il étoit persuadé que ce traité ne pourroit être qu'avantageux à la France, & qu'il désiroit par cette raison, que ses Etats le confirmassent par leur autorité. Il s'en falloit beaucoup cependant qu'ils en fussent satisfaits; mais ils étoient trop prudens pour faire connoître ce qu'ils pensoient à ce sujet, au contraire, ils consentirent unanimement que la paix de Troyes fût regardée comme une loi publique, & que tous les François prêtassent le serment que le traité prescrivoit.

Dans les premiers jours de Janvier Charles assembla un Conseil extraordinaire, où le Duc de Bourgogne parut en grand deuil & demanda justice des meurtriers de son père. Le Dauphin & ses complices furent sommés de comparoître à la Table de Marbre, & n'ayant pas obéi, ils furent déclarés convaincus & en conséquence condamnés à un exil perpétuel. De son côté, le Dauphin appella à Dieu & à son épée de

la sentence, ainsi que de toutes les
1420. pourfuites qui pourroient être faites à son préjudice au nom de son père. Il confervoit toujours le titre de Régent du Royaume; & ce fut en cette qualité qu'il tranféra le Parlement & l'Univerfité de Paris à Poitiers, où quelques membres de ces deux Corps s'affemblèrent auffi-tôt. Ainfi la France avoit alors deux Rois, deux Reines, deux Régens; tous les Officiers de la Couronne étoient doublés. Chaque parti avoit pour lui fept ou huit Maréchaux, & Paris comptoit deux Univerfités & deux Parlemens. Henri avoit, il eft vrai, été déclaré Régent & héritier de la Couronne par le parti de ceux qui avoient le Roi en leur puiffance, mais les Provinces qui, par leur éloignement n'avoient pas été expofées aux hoftilités des Anglois, tenoient encore pour le Dauphin, ainfi que plufieurs places voifines de Paris. Henri avoit donc encore bien des difficultés à lever avant que la guerre fût éteinte; fa perfonne fur-tout & fes troupes n'étant aucunement agréables à la nation. Ce fut dans ce tems que les Chefs du parti d'Armagnac en Guyenne, fe trouvant hors d'état de fe défendre plus long-

tems, demandèrent la paix & supplièrent qu'on leur fît grace ; ils l'obtinrent aisément, & renoncèrent à l'appel que leurs ancêtres avoient interjetté devant la Cour des Pairs de France, pendant le régne d'Edouard III. 1420.

Les affaires de Henri exigeoient sa présence en Angleterre. Il falloit qu'il fît ratifier au Parlement le traité de Troyes, qu'il obtînt des subsides pour poursuivre la guerre contre le Dauphin, & qu'il prît des mesures pour détacher les Ecossois du parti de son ennemi. Il mit donc des Commandans dans les fortes places qu'il avoit prises, établit le Duc d'Exeter Gouverneur de Paris, & prit sa route pour Rouen en Normandie. Il y convoqua une assemblée générale des Etats de cette Province ; le Clergé & les laïcs lui fournirent des secours considérables. Il confia le commandement de l'armée au Duc de Clarence, & s'embarqua avec sa jeune Reine le dernier Janvier pour l'Angleterre. Elle fut couronnée dans l'Abbaye de Westminster le troisiéme Dimanche de Carême, avec une grande magnificence. Il convoqua aussi-tôt le Parlement pour le deux de Mai à Leicester, & en atten-

dant qu'il s'assemblât, il parcourut
1420. une grande partie de ses Etats, sous prétexte de les faire voir à la Reine, mais en effet pour prévenir les esprits & les disposer de façon, que la séance du Parlement fût favorable à ses projets; avant qu'il se tînt, il reçut avis d'un accident arrivé en France, qui l'affecta douloureusement, & abrégea le terme de son séjour en Angleterre.

Le Duc de Clarence avoit marché à la tête de dix milles hommes en Anjou, dans le dessein de réduire cette Province, qui tenoit pour le Dauphin. Il avoit été informé que sept mille Ecossois, commandés par le Comte de Buchan, étoient campés à Beaugé, mais si écartés les uns des autres, qu'on pouvoit aisément couper l'avant-garde avant que l'armée pût venir à son secours. En conséquence le Duc n'avoit pas balancé à les attaquer; il s'étoit mis à la tête de sa cavalerie, après avoir ordonné au Comte de Salisbury de le suivre avec le reste de ses troupes. En arrivant à Beaugé le Duc avoit trouvé quelques troupes Ecossoises retranchées dans un cimetière; mais il avoit employé tant de tems à les en délo-

ger, que l'allarme étoit venue jusqu'au Comte de Buchan, qui avoit rassemblé toutes ses forces, & étoit venu au secours des autres. Le Duc, au lieu d'attendre le Comte de Salisbury, avoit attaqué tout le corps, avec la plus grande impétuosité, & après une infinité d'exploits, avoit reçu, d'un chevalier Ecossois, nommé Swinton, un coup de lance dans le visage, dont il étoit tombé, & le Comte de Buchan l'avoit tué avec un bâton. Sa cavalerie avoit été taillée en piéces; cinq cens hommes étoient restés sur la place, & parmi eux le Lord Roor, Sir Jean Grey & Sir Gilbert Vinfreville, ainsi que les Comtes d'Huntingdon, Somerset & Mortagne. Le Lord Fitz-Walter & plusieurs autres personnes de distinction avoient été faits prisonniers. Le Comte de Salisbury n'étoit arrivé qu'après l'action; mais il avoit favorisé la retraite des fuyards & recouvré le corps du Duc, dont la perte étoit généralement regrettée. Le Dauphin avoit été si satisfait de cet avantage, qu'il avoit créé le Comte de Buchan Connétable de France, & ce Seigneur, pour soutenir sa réputation, avoit entrepris le siége d'Alençon,

1410.

qu'il avoit été obligé d'abandonner, faute d'artillerie.

1420.

Telles furent les nouvelles qui déterminèrent Henri à repasser au Continent. La défaite de Beaugé, loin de décourager les Anglois, les avoit enflammés du désir de se venger, & Henri étoit bien propre à profiter de cette heureuse disposition. Outre l'armée qu'il avoit déja en France, il reçut de la libéralité du Parlement & du peuple trente mille hommes de troupes choisies, avec lesquelles il débarqua à Calais le dix de Juin. La première chose qu'il apprit à son arrivée en France, fut que les troupes du Dauphin assiégeoient le Duc d'Exeter dans Paris. Il détacha aussi-tôt douze cens cavaliers d'élite, sous le commandement du Comte de Dorset & du Lord Clifford. A l'approche de ce renfort, le Dauphin fit retirer ses troupes & fut sur le champ mettre le siége devant Chartres. Henri, après avoir envoyé plusieurs escadrons pour réduire quelques châteaux de Picardie qui tenoient pour le Dauphin, s'avança avec le reste de son armée vers le bois de Vincennes & de là se rendit à Paris. Il y apprit que le Dauphin avoit in-

vesti Chartres. Il s'achemina vers cette place, dans l'espérance de terminer tout différend par une bataille; mais à mesure qu'il s'approchoit, le Dauphin s'éloignoit; Henri le suivit quelque tems jusqu'à ce qu'enfin, voyant qu'il ne pourroit jamais l'amener à un engagement, il tourna ses pas vers Dreux. Cette ville ne fit aucune résistance & se rendit au premières sommations. Après la réduction de cette place, son armée fut vivement attaquée par la dyssenterie, & il lui fit prendre ses quartiers pour la reposer; quant à lui, il s'en retourna à Paris, où il forma le dessein d'assiéger Meaux. Cette ville étoit de la plus grande importance: elle étoit fortifiée par la nature & par l'art, & défendue par une garnison nombreuse, que commandoit le bâtard de Vaurus, qui s'étoit distingué par son activité & la haine qu'il portoit aux Bourguignons. 1420.

Henri investit la place le six d'Octobre, & le siége dura tout l'hyver. La rigueur de la saison, la fatigue & la valeur des assiégés, qui faisoient des efforts incroyables pour se défendre, fit périr un grand nombre de ses soldats. La ville étoit divisée en deux

parties, ſavoir la Cité & le Marché.
1420. La première fut priſe d'aſſaut pendant l'hyver, mais l'autre fut défendue avec une vigueur extrême. Le fils du Lord Cornouaille & le Comte de Dorſet périrent à ce ſiége mémorable, ainſi qu'un grand nombre de braves Officiers, dans deux aſſauts ſucceſſifs qui, malgré la prudence & l'intrépidité de Henri, n'eurent aucun ſuccès.

1422. Après ſept mois de défenſe, la garniſon réduite à la dernière extrémité, demanda enfin à capituler, mais Henri irrité de ſa réſiſtance, exigea qu'elle ſe rendît à diſcrétion; il exclut cependant de toute eſpérance de grace les Anglois, les Ecoſſois & les Irlandois qui ſe feroient trouvés parmi les aſſiégés, & tous ceux qui avoient eu part à la mort du Duc de Bourgogne. Les habitans ſe trouvèrent obligés d'accepter les conditions qu'il voulut leur preſcrire. Il s'empara de la ville & fit décapiter trois principaux Officiers, & pendre le bâtard de Vaurus à un arbre qui portoit ſon nom, parce qu'il en avoit fait le gibet de tous les Bourguignons qui étoient tombés entre ſes mains.

Pendant le ſiége de Meaux Henri

apprit l'heureuse nouvelle que la Reine étoit accouchée d'un fils, qui fut nommé Henri. Lors de la capitulation de cette ville, Catherine étoit arrivée en France accompagnée du Duc de Bedford. Les deux Cours se réunirent au bois de Vincennes & vinrent ensemble à Paris passer les fêtes de la Pentecôte. Les deux Rois & les deux Reines dînèrent en public, ayant la Couronne sur leurs têtes; mais les François ne pouvoient cacher le mécontentement qu'ils ressentoient, en voyant le Roi d'Angleterre gouverner leur pays avec autant d'autorité. Leurs murmures augmentèrent encore à l'occasion d'une taxe arbitraire que Henri imposa pour une nouvelle monnoie. Mais ce fut envain; ils n'étoient plus comme quelques années avant, lorsqu'ils tenoient la balance entre les deux partis, & qu'il étoit en leur pouvoir de la faire pencher à leur gré. Tandis que Henri se reposoit ainsi des fatigues de la guerre, le Dauphin se rendit maître de la Charité, s'ouvrit le passage de la Loire & vint investir Copre sur la même rivière. La place consentit de se rendre, si elle n'étoit pas secourue par le Duc de Bourgogne le seize Août. 1420.

1420. L'honneur du Duc étoit engagé à la défense de cette ville. Il envoya demander un renfort de troupes à Henri : celui-ci répondit qu'il alloit se rendre en personne devant la place. En effet il se mit en marche aussi-tôt; mais étant arrivé à Senlis, il fut attaqué d'une dyssenterie, qui l'obligea d'y rester; de là on le transporta au bois de Vincennes. Il avoit donné le commandement de ses troupes au Duc de Bedfort, avec ordre de joindre incessamment le Duc de Bourgogne. Le Dauphin informé de cette jonction, se crut trop foible pour lutter avec eux. Il se retira au-delà la Loire, & les deux Ducs marchèrent à Troyes en Champagne.

Cependant la maladie de Henri faisoit des progrès si rapides, que les Médecins désespérèrent bientôt de sa guérison; en conséquence il se prépara à la mort avec cette intrépidité & ce courage qui ne l'avoient jamais abandonné. Lorsqu'il sentit l'approche de son dernier moment, il fit venir auprès de lui les Ducs de Bedfort & d'Exeter, le Comte de Warwick & tous les Seigneurs Anglois qui ne demeuroient pas loin de lui. Il voulut leur

donner avant de mourir quelques instructions, & d'une voix intelligible 1422.
il leur fit remarquer, que son régne avoit été court, mais glorieux; que si les guerres qu'il avoit entreprises avoient coûté beaucoup de sang, on ne devoit avec raison les imputer qu'à la France, qui n'avoit pas voulu accepter les termes judicieux d'accommodement qu'il lui avoit plusieurs fois proposés. Il ajoûta que quant à lui, il pouvoit envisager la mort sans frayeur; mais qu'il s'attendrissoit, malgré lui, sur le sort du Prince son fils encore enfant, & que la foiblesse de son âge mettoit hors d'état de finir l'ouvrage qu'il avoit si heureusement commencé. Il les conjura donc au nom du Thès Haut, d'unir leurs intérêts & leur zèle, pour le service d'un jeune Prince qui étoit né leur Souverain; de veiller sur son éducation, & d'adoucir, autant qu'ils pourroient, la douleur de la Reine. Il les exhorta à cultiver l'amitié du Duc de Bourgogne & leur recommanda sur tout de garder les prisonniers qui avoient été faits à Azincourt, jusqu'à ce que son fils fût en état de prendre les rênes du Royaume; & que quelque paix qu'ils fissent

avec la France, ils eussent l'attention
1420. de conserver à l'Angleterre la souveraineté de la Normandie. Enfin il leur fit connoître qu'il désiroit que le Duc de Bedfort fût chargé de l'administration de la France & le Duc de Glocester du gouvernement de l'Angleterre, pendant la minorité du Prince.

Il se tourna alors du côté de ses Médecins & leur demanda combien il avoit encore de tems à vivre ? Un d'eux se précipitant à genoux auprès de son lit, lui avoua, les larmes aux yeux, que sans un miracle, dans deux heures il n'existeroit plus. Il entendit cet arrêt sans trouble; il se confessa & ordonna à ses Chapelains de réciter les sept Pseaumes de la pénitence : quand ils en furent aux mots « élevez » les murs de Jérusalem » il les interrompit pour leur déclarer que, foi de Prince mourant, son intention étoit de tourner ses armes contre les Infidèles dans la Terre-Sainte, aussi-tôt qu'il auroit établi une paix solide en France. Il expira le trente-un Août, âgé de trente-quatre ans, après en avoir régné neuf, cinq mois, onze jours. Son corps fut transporté en Angleterre & enterré à Westminster parmi ses an-

cêtres. La Reine fit élever sur son monument sa statue en argent, de grandeur naturelle & parfaitement ressemblante. 1422.

Henri étoit haut de taille, mince & bien fait, agile dans les mouvemens & dans les exercices militaires; il surpassoit en cela tous les Seigneurs de son âge. Il étoit robuste, patient, laborieux & supportoit mieux qu'aucun de son armée le froid, la faim & la fatigue. Sa valeur ne connoissoit ni les difficultés ni le danger; aussi habile politique que grand guerrier, il sut ménager les divisions parmi ses ennemis avec une adresse qui lui mérita le titre de Prince couronné dans l'art du cabinet. Il attisa le feu de leur jalousie & fit tourner à son avantage leur ressentiment mutuel. Henri avoit un de ces génies instruits par la nature, qui n'ont besoin ni du secours de l'étude, ni des lumières de l'expérience; il y joignit un fond de pénétration qui lui tenoit lieu de ces deux avantages.

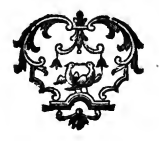
Comme Roi d'Angleterre, il respecta la liberté publique; & il fut le seul des Princes de la race Normande auquel la nation Angloise n'eut jamais rien à reprocher sur cet article. Il n'eut

aucun démêlé avec son Parlement ; il
1422. ne refusa aucuns actes salutaires, & ses Ministres n'en firent aucuns qui fussent contraires aux loix constitutives. Ce fut cette conduite qui rendit la Couronne inébranlable sur sa tête, & qui raffermit le Scepte dans ses mains. Il ne craignit point que son peuple ne devînt trop libre par le moyen de son Parlement. Sous son régne la corruption ne fut point excusée & l'oppression ne trouva point d'azyle, si l'on en excepte quelques exemples de controverse de religion, qu'il chercha à détruire comme homme, mais qu'il fut obligé de tolérer comme Souverain. Les places de judicature furent sous lui remplies par des gens incorruptibles, & il choisit dans les hommes lettrés des Prélats capables d'édifier & d'instruire. Les Ministres qu'il employa s'étoient déja distingués à son service par leur capacité & leur vertu.

Cependant il faut convenir que selon les principes du Christianisme, rien ne peut le justifier du sang qu'il a fait verser, & qu'il ne pouvoit se dissimuler la foiblesse des titres en vertu desquels il prétendit à la couronne de France ; titres imaginaires

qui lui firent dévaster les plus belles provinces de la Chrétienté. Mais ces 1422.
défauts étoient moins ceux de Henri que ceux de son siécle. L'Europe conservoit encore une partie de cette barbarie qu'elle tenoit des habitans du nord qui l'avoient ravagée. Elle n'étoit point imbue de ces arts libéraux qui étendent les facultés de l'ame, en rectifient les idées & la font se porter à des objets plus dignes de l'humanité. Ces tems où l'on ne connoissoit pas cet amour véritable du bien, & cette morale saine & éclairée, qui fait aujourd'hui tant d'honneur aux hommes, ces tems, dis-je, étoient le régne de la férocité guerrière & de la superstition. C'étoit ainsi que les Princes de l'Europe, entraînés par les maximes régnantes du pouvoir arbitraire, regardoient le genre-humain comme une troupe d'esclaves, faits pour servir leurs intérêts & leur ambition. Dès l'enfance on leur avoit appris, qu'il n'étoit point de crimes, qu'on ne pût expier par des largesses envers l'Eglise, & que les exercices d'une vie religieuse réparoient les torts de l'injustice & de l'usurpation. Il suffit de connoître la trempe de

l'esprit humain, pour sentir combien
1422. de pareils préjugés laissoient aux consciences la liberté de se livrer à toutes les passions.



HENRI VI.

Surnommé DE WINDSOR.

AUSSI-TÔT que la mort de Henri fut connue en Angleterre, le Comte de Glocester publia au nom du Roi un écrit, pour que le Parlement s'assemblât le 9 de Novembre à Westminster, & en même-tems le jeune Roi fut proclamé avec les formalités ordinaires. Le Parlement se tint au tems désigné, mais il n'eut pas égard à la déclaration verbale du feu Roi, qui avoit nommé le Duc de Glocester Régent d'Angleterre, & le Duc de Bedfort son frère aîné fut préféré; on lui permit cependant de le remplacer en son absence. Le Duc de Bedfort fut donc élu protecteur & défenseur du Royaume & de l'Eglise Anglicanne, & principal Conseiller du Roi. On lui assigna pour soutenir la dignité de cette charge un revenu de huit mille marcs. On établit aussi un Conseil pour l'administration des affaires du Royau-

1422.

1422. me. Le Protecteur ne devoit avoir dans les délibérations du Conseil d'autre prérogative que celle de décider en cas d'égalité dans le partage des voix. On régla ensuite ce qui concernoit les Sherifs, les Baillis & les Juges de paix, & après avoir accordé pour deux ans la continuation des droits sur le vin, les marchandises & sur la laine, la séance fut rompue. Mais avant de se séparer, on nomma des Gouverneurs pour la personne & l'éducation du Roi : ce furent Thom. Beaufort, Duc d'Exeter & son frère Henri, Evêque de Winchester, tous deux grands oncles du Roi. Celui-ci, naturellement haut & ambitieux, jouissoit déja d'une fortune immense; cette charge, qui augmentoit encore son crédit dans le Conseil, le mettoit presqu'au-dessus du Duc de Glocester. Cette rivalité fit naître entr'eux des contestations qui, frivoles en elles-mêmes, portèrent cependant par la suite le plus grand préjudice aux intérêts du Souverain. A peine le Duc de Glocester fut-il en possession de sa nouvelle dignité, qu'il épousa Jacqueline, fille de Guillaume V, Duc de Bavière, & héritière du Hainault, de

Hollande, de Zélande & de Frélande.
Elle avoit été mariée à Jean, Dauphin 1422.
de France, & après la mort de ſon mari, ſa mère l'avoit forcée à donner la main au Duc de Brabant, qu'elle déteſtoit. Après avoir vécu quelque tems avec ce ſecond mari dans une diviſion continuelle, elle s'étoit enfui en Angleterre, où le feu Roi l'avoit reçue avec bonté, & en avoit appellé au Pape pour demander ſon divorce, mais n'ayant pu l'obtenir, elle eut recours à l'Antipape Benoît, qui lui donna une diſpenſe en vertu de laquelle elle s'unit au Duc de Gloceſter. Ce mariage informe cauſa par la ſuite des maux infinis à l'Angleterre.

Charles VI, Rói de France, ne ſurvécut que quinze jours à ſon gendre, & ſa mort cauſa une révolution totale dans les affaires de ce Royaume. Quelques Seigneurs François convaincus de ce principe inconteſtable, que tout ſujet doit obéiſſance à ſon Roi, ſans examiner ſi ſes volontés ſont à l'avantage ou au détriment de la nation, ſe croyoient aſſujettis aux mêmes obligations envers le Dauphin, au mépris du traité Troyes, qui n'étoit qu'un acte de force & de contrainte. Le Duc

de Bedfort n'ignoroit pas leur façon
1422. de penser ; en conséquence, aussi-tôt que Henri eut fermé les yeux, il proclama son fils Roi de France & prit le titre de Régent. Il fit assembler tous ceux de la Noblesse Françoise qui étoient attachés au parti de l'Angleterre, il leur fit prêter serment d'obéissance au jeune Henri ; toutes les villes sous la domination Angloise en firent autant. Le Conseil de France & la ville de Paris envoyèrent des députés à Londres pour féliciter le nouveau Monarque sur son avénement aux deux Couronnes. Ces députés avoient ordre de passer par les Pays-Bas & d'engager le Duc de Bourgogne à garder les articles de son traité.

Tandis que le Duc de Bedfort prenoit toutes ces sages précautions en faveur de son neveu, le Dauphin qui étoit à Espaly, maison appartenante à l'Evêque de Puy, se fit proclamer Roi de France & se rendit à Poitiers, où il fut consacré au commencement de Novembre. Il possédoit tout le Languedoc, le Dauphiné, le Berry, l'Auvergne, la Touraine, une partie de la Saintonge, la ville de la Rochelle & le Poitou ; outre ces Provinces, il regardoit

regardoit la Provence, le Maine & 1422.
l'Anjou comme autant de pays sur l'attachement desquels il pouvoit compter : d'un autre côté le parti de Henri dominoit dans la Normandie, la Guyenne, la Picardie, la Champagne, la Brie, l'Isle de France & la ville de Paris ; la haute & la basse Bourgogne, la Flandre & l'Artois appartenoient au Duc de Bourgogne, qui étoit vassal & allié de la couronne d'Angleterre. Dans cette position, toutes les provinces de la France étoient menacées de la guerre. La Bretagne seule gardoit une exacte neutralité. Le théâtre principal étoit renfermé dans la Picardie, la Champagne, la Brie & l'Isle de France, parce que les Anglois vouloient en chasser les garnisons du Dauphin, avant de porter la guerre de l'autre côté de la Loire ; & que Charles étoit sur-tout intéressé à réunir tous ses efforts pour empêcher ses ennemis de pénétrer plus avant dans les Provinces méridionales. Jean V, Duc de Bretagne, conservoit toujours sa neutralité, ainsi que son frère Arthur, Comte de Richemont ; cependant ils panchoient pour le parti Anglois. Le Duc de Bourgo-

1422. gne étoit déterminé à remplir fidèlement son traité. La haine qu'il portoit à Charles, qui avoit fait assassiner son père, suffisoit pour le rendre son ennemi irréconciliable. Louis III, Duc d'Anjou & Roi de Sicile, étoit pour Charles, qui avoit épousé sa sœur. Le Comte de Foix & ses frères tenoient au parti Anglois; mais ils changèrent par la suite. Quoique les maisons d'Armagnac & d'Albret eussent fait leur paix avec Charles V, elles étoient cependant du côté de Charles. Les amis & les partisans du Duc d'Orléans & de son frère le Comte d'Angoulême, prisonniers en Angleterre, s'étoient réunis au Monarque François, & avoient entraîné avec eux Jean, Duc d'Alençon & son frère, Pierre le Bâtard, qui passoit pour un des plus habiles guerriers de son tems. Jean, Duc de Bourgogne, alors prisonnier en Angleterre, n'entroit pour rien dans tous ces démêlés; mais son aîné, le Comte de Clermont, étoit sincèrement attaché à Charles, & il gardoit pour son Roi toutes les places qui appartenoient au Duc son père. Charles d'Artois, Comte d'Eu, & Louis, Comte de Vendôme, étoient encore prison-

niers, depuis la bataille d'Azincourt.

La saison étoit trop avancée pour que, de part & d'autre, on entreprît quelque action intéressante : il n'y eut que le siége de St. Vallery, qui se rendit par capitulation aux Anglois. Le Comte de Ligni, Général des Bourguignons, prit aussi Bussy, dans le Comté de Guise, tandis que Jacques d'Harcourt, la Hire, soumirent à Charles la Rue en Picardie, & Vitry en Champagne. Le Duc Bedfort résolut de suivre le plan que son frère avoit projetté de réduire toutes les places que Charles possédoit en-deça de la Loire. Tandis qu'il se préparoit à cette entreprise, Graville, un des Officiers de Charles, surprit Meulan par escalade. 1422.

Cette place étoit importante ; elle n'étoit distante de Paris que de neuf lieues, & le Duc de Bedfort regarda cette prise comme une insulte personnellement faite à ses armes. Il se détermina en conséquence à ouvrir la campagne par le siége de cette place. Il l'entreprit en effet lui-même au commencement de Février. Charles donna ordre au Comte d'Aumale de se joindre aux troupes Ecossoises, comman- 1423.

dées par le Général Stuard, & de mar-
1423. cher au secours de Meulan ; mais ces deux Officiers se disputèrent réciproquement le commandement, & se séparèrent sans avoir rien tenté en faveur de la ville. Graville se vit donc obligé de capituler à son tour. Le Régent se rendit ensuite à Amiens : Il y eut une entrevue avec les Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Le dernier, conjointement avec son frère, le Comte de Richemont, signa une ligue contre Charles. Cette confédération fut cimentée par le mariage de Bedfort avec Anne, sœur du Duc de Bourgogne, tandis que le Comte de Richemont épousa la fille aînée du même Prince, qui étoit veuve du Dauphin Louis. Le Duc de Bedfort, consomma son mariage à Troyes, & en revenant à Paris, avec sa jeune compagne, il prit d'assaut Pont-sur-Seine. En même-tems, le Comte de Salisbury, qui étoit fait Gouverneur de Champagne & de Brie, investit le château de Montaguillon, laissa le blocus de cette forteresse au Comte de Suffolk, & fut en personne assiéger Vertus, Sesanne & Epernay, dont il se rendit maître sans peine.

D'un autre côté, Charles fit marcher Tanneguy du Châtel au secours 1423.
de Montaguillon ; mais Salisbury, qui en fut informé, se joignit à Suffolk avec tant de promptitude, que le Général François manqua d'être surpris, & se retira en Bourgogne, où l'armée Angloise le poursuivit. Cependant, Salisbury voyant qu'il ne pouvoit en venir à une action avec Tanneguy, investit Crevant, place forte sur l'Yonne, à trois lieues d'Auxerre. Alors, Charles ordonna à Stuard de retirer quelques troupes des garnisons voisines, afin de rejoindre Châtel, & de secourir la ville. Ces forces réunies, montoient à dix mille hommes, dont le Maréchal de St. Severac prit le commandement. Mais avant leur jonction, Salisbury s'étoit déja rendu maître de Crevant, & retournoit au siége de Montaguillon. L'armée Françoise, qui n'avoit pu empêcher la réduction de Crevant, résolut de le reprendre. Aussi-tôt elle marcha en diligence vers cette place. La Duchesse, douairière de Bourgogne, étoit alors à Dijon : elle ordonna au Maréchal de Toulongeon d'assembler la milice & la Noblesse des environs, & engagea Salis-

bury à se réunir à ce corps de troupes,
1423. pour tenter de faire lever le siége. Ce Seigneur lui obéit, & partit pour Auxerre à la tête de six mille hommes de troupes choisies. Les Bourguignons vinrent l'y rejoindre, & ils prirent leur route vers Crevant. L'armée de Charles, informée de leur marche, se plaça sur une montagne, d'où l'on ne pouvoit pas aisément la déloger; mais l'armée combinée fit feinte de vouloir passer l'Yonne à Cologne-le-Vineux. Aussi tôt les François quittèrent leur poste, & vinrent se placer sur le bord de la rivière, pour s'opposer au passage des ennemis. Les deux armées restèrent quelque tems en présence l'une de l'autre; enfin un corps Anglois, après avoir traversé un pont, disputa le terrein contre les efforts de toute l'armée Françoise, jusqu'à ce que le reste des troupes fût passé; alors les Anglois attaquèrent à leur tour, & avec tant d'impétuosité, que le Maréchal ne put soutenir l'assaut, se retira avec ses troupes, & laissa Stuard à la tête de ses Ecossois supporter tout le poids de la bataille. Celui-ci combattit long-tems avec beaucoup d'acharnement; mais enfin il fut acca-

blé & obligé d'abandonner le champ de bataille, après avoir eu douze cens hommes tués ou faits prisonniers. Les Anglois perdirent environ quatre cens hommes. Stuard, Xaintrailles, & quarante Officiers de distinction, furent faits prisonniers. 1423.

Le Comte de Salisbury retourna alors au blocus de Montaguillon. La garnison réduite à vingt hommes, capitula. Le Comte en fit raser les fortifications, & partagea son armée avec le Comte de Suffolk. Celui-ci prit Mâcon, tandis que Salisbury acheva la conquête de la Champagne. De là, il marcha dans l'Isle de France. Il y réduisit Coucy, & quelques autres châteaux. Cependant le Régent avoit donné ordre à Raoul Bouteillier, de faire le siége de Crotoy en Picardie, sur le bord de la Somme, vis-à-vis St. Vallery. Jacques d'Harcourt commandoit cette place : il la défendit vigoureusement ; mais n'étant pas en état de tenir long tems seul, il offrit de rendre la place le premier Mars, s'il n'étoit pas secouru avant ce tems. Charles n'ayant fait aucune tentative en sa faveur, il fit ouvrir les portes au Duc de Bedfort. Xaintrailles, sorti de

prison par la générosité de Charles, qui avoit payé sa rançon, surprit Ham & Guise; la Hire, de son côté, prit Compiégne; mais les troupes du Régent & du Duc de Bourgogne rentrèrent aussi-tôt dans ces places. Charles reçut alors un renfort de mille hommes d'armes, & de cinq cens lances, que lui envoya Philippe-Marie Viscomti, Duc de Milan. Ces troupes entrèrent par le Beaujolois, & empêchèrent non-seulement la prise de la ville de la Bussière par Toulongeon, mais surprirent en outre ce Général, & le firent prisonnier avec sept cens hommes qui l'accompagnoient. Il fut aussi-tôt échangé contre Stuard. Ce petit avantage fut suivi d'un autre de plus grande importance pour Charles. Jean de la Pole, frère du Comte de Suffolk, à la tête d'un corps de troupes, qu'il avoit tirées de différentes garnisons, étoit entré en Anjou; il avoit brûlé les fauxbourgs d'Angers, & fait un butin considérable; mais en retournant en Normandie, il avoit été arrêté par le Comte d'Aumale, le jeune Duc d'Alençon, Loheac, Coutonge & le Bâtard d'Alençon, qui avoient rassemblé une petite armée;

1423.

pour lui couper la retraite. Ils le trouvèrent à Gravelle dans le Maine ; le combat fut opiniâtre, Jean de Pole fut battu & fait prisonnier, & laissa quatorze cens hommes sur la place. Cette victoire ranima les espérances de Charles, que la bataille de Crevant avoit presque épuisées : elles furent encore augmentées par l'arrivée de cinq mille hommes que le Comte de Bucham lui amena d'Ecosse, sous le commandement d'Archibald, Comte de Douglas, un des plus grands Capitaines de son siécle : ce secours arriva à la Rochelle, & Charles fit mille caresses à tous les Officiers. Il créa Douglas Duc de Touraine, décora Stuard du titre de Baron d'Aubigny, & par la suite le fit Comte d'Evreux. Pour mettre le comble à ces événemens heureux, le Comte de Richemont, offensé par le Régent, qui lui avoit refusé le commandement de l'armée, résolut de mettre tout en usage pour détacher le Duc de Bretagne, son frère, du parti Anglois. Le Duc de Savoye fut médiateur dans cette négociation, & il y eut une trève signée entre Charles & le Duc de Bourgogne, pour le Lyonnois & la 1423.

Bourgogne, que l'interruption du commerce avoit entiérement ruinés, ainsi
1425. que les Provinces voisines.

Cependant l'Angleterre jouissoit d'une paix profonde. Le Parlement s'assembla le vingt Octobre. On créa un nouveau Conseil pour le gouvernement du Royaume; ce fut une suite des intrigues de l'Evêque de Winchester, qui, toujours opposé au Duc de Glocester, avoit formé un parti dans le Parlement, pour diminuer l'autorité du Protecteur, en augmentant celle du Conseil. On agita ensuite le sujet de la négociation que les Ecossois avoient entamée relativement à la rançon du Roi Jacques. Le Ministère rendit compte aux Chambres de l'état où elle en étoit, & le Parlement approuva la démarche qu'on avoit faite. On promulgna une loi qui défendoit l'exportation de l'or & de l'argent hors du Royaume, à l'exception de celui qui étoit absolument nécessaire pour l'entretien des troupes qui étoient en France, & l'on passa des subsides pour le soutien de la guerre en ce pays.

Le Duc de Glocester & le Conseil ayant reconnu que les Ecossois avoient

adopté d'autres principes que ceux qu'ils suivoient sous le régne du feu 1423.
Duc d'Albani, & qu'il paroissoit que le ressentiment qu'ils conservoient de la captivité de leur Roi, étoit ce qui les aigrissoit, & les rendoit si ardens à s'attacher au parti de Charles, ils résolurent d'accorder la liberté à Jacques, à condition qu'il s'uniroit à l'Angleterre. D'un autre côté, les Ecossois désiroient le retour de leur Roi avec la plus vive impatience. Sous l'administration de Murdoc, Duc d'Albani, ils avoient fait chaque jour de nouvelles tentatives pour la liberté de Jacques; mais ce Ministre, sans fermeté ni pouvoir, les avoit toujours rendues inutiles, d'autant plus, que le gouvernement Anglois avoit cru qu'il étoit de son intérêt de garder cet illustre prisonnier, afin de contenir cette nation, & l'empêcher de commettre aucunes hostilités. Cependant le Conseil ayant reconnu que cette politique produisoit un mal réel à la nation, par l'alliance à laquelle elle avoit donné lieu entre l'Ecosse & la France, se vit obligé, pour la rompre, d'offrir lui-même ce qu'on lui avoit si souvent demandé envain. On

1423. donna en conséquence des saufs conduits aux Commissaires Ecossois pour se rendre à Londres, & l'on nomma les Evêques de Durham & de Worcester, les Comtes de Northumberland & de Westmoreland, & les Lords Nevil, Cornouaille & Chaworth, pour discuter les articles du traité. Ils furent autorisés à élargir Jacques, sous condition qu'il payeroit quarante mille marcs pour les frais de son entretien pendant le tems de sa détention en Angleterre, & qu'il conclueroit avec Henri une trève, par laquelle les deux Rois s'engageroient à ne donner aucuns secours aux ennemis de chacune des deux nations; ils devoient en même-tems insinuer adroitement que le moyen de cimenter solidement cette paix, seroit que le Roi d'Ecosse épousât quelque Princesse Angloise du sang royal. Dès la première conférence qui se tint à York, les Plénipotentiaires acceptèrent les articles proposés. Dans la seconde à Londres, on régla la manière dont la somme convenue seroit payée, ainsi que la qualité des ôtages qu'on donneroit pour la sûreté de l'exécution des conditions; on y stipula aussi que Jacques épouse-

roit Jeanne de Somerset, sœur du Duc de ce nom, niéce du Duc d'Exeter & 1423.
de l'Evêque de Winchester, & qu'en considération de ce mariage, Henri se contenteroit de trente mille marcs. En conséquence les Commissaires signèrent de part & d'autre une trève de sept ans. Jacques s'engagea à rappeller ses troupes de France avant le mois de Mai suivant, sans cependant répondre de leur obéissance. Le Parlement, qui fut prorogé depuis Décembre jusqu'à Janvier, confirma ce traité, & après dix-sept ans de captivité, Jacques retourna dans son Royaume.

Pendant que toutes ces négociations 1424.
se traitoient, la guerre continuoit en France, & la confusion qui régnoit dans ce Royaume étoit parvenue au point qu'on ne voyoit plus de moyens de la faire cesser. Le Régent, informé que Girault, Officier de Charles, avoit surpris Yvry, place importante sur les frontières de la Normandie, marcha aussi-tôt dans le dessein de la reprendre avant que les François eussent le tems de la mettre en état de défense. En effet, il en forma le siége au commencement de Juillet. Girault

promit de la rendre, s'il n'étoit pas
1424. secouru, le 15 d'Août. Charles, informé de cette capitulation, fit les plus promptes dispositions pour conserver une place aussi intéressante, & étoit même déterminé à en venir à une bataille, si les circonstances l'exigeoient. Il assembla donc son armée dans le Maine : elle consistoit en vingt mille hommes Ecossois, François & Italiens. Le commandement appartenoit de droit au Comte de Bucham, en qualité de Connétable de France, mais il céda cet honneur au Comte de Douglas, son beau-père, que Charles nomma Lieutenant Général du Royaume. Toute la Noblesse qui étoit du parti de Charles vint grossir son armée. Le douze d'Août, les François marchèrent le long des murailles de Verneuil, qui appartenoit alors aux Anglois, & le lendemain ils arrivèrent à la vue de l'armée du Régent; mais ils se trouvèrent si bien fortifiés devant Yvry, que Douglas regarda comme une chose impossible de pouvoir l'attaquer, & retourna vers Verneuil. Cette ville, en voyant l'armée Françoise, crut que les Anglois avoient été battus, & que le siége d'Yvry étoit

levé ; ainsi, à la première sommation, elle se rendit, sans faire aucune résistance. 1424.

Cependant le Comte de Salisbury, qui avoit appris la marche de l'ennemi, se hâtoit de rejoindre l'armée du Régent avec mille hommes d'armes & deux mille archers : elle se trouvoit par là forte de trente mille hommes de troupes vieilles & d'élite, en état de faire face, à nombre égal, aux meilleurs soldats de l'Europe. Au tems fixé par la capitulation, on somma Yvry de se rendre, & le lendemain le Duc de Bedfort s'avança vers Verneuil pour livrer la bataille à l'ennemi. Il fit faire halte à une lieue environ du camp des François, & envoyà un hérault vers Douglas, pour lui dire qu'il venoit dîner avec lui ; celui-ci répondit qu'il seroit le bien venu, & qu'il trouveroit tout prêt. Le Régent, avant d'en venir à une attaque, choisit un lieu propre pour en faire le champ de bataille : il étoit borné par une montagne, sur laquelle il plaça deux mille archers ; il munit ses soldats de bâtons ferrés & pointus, tels que ceux dont on s'étoit servi à la bataille d'Azincourt, afin de

résister à la cavalerie Françoise. Il n'i-
1424. gnoroit pas qu'elle étoit renforcée par un grand nombre de jeunes Gentilshommes, & il prévoyoit qu'ils ne manqueroient pas de l'attaquer au lieu même qu'il avoit choisi pour son avantage. Cependant Douglas ayant examiné lui-même le camp Anglois, assembla un conseil de guerre. Il y représenta que comme le Duc de Bedfort avoit pris un terrein où l'on ne pouvoit l'attaquer sans beaucoup risquer, c'étoit à eux à garder leur poste, & à ne pas hazarder une bataille, dans laquelle les intérêts du Roi seroient trop exposés sans nécessité.

Le Connétable & tous les Officiers expérimentés applaudirent à la sagesse de ce conseil ; mais il fut vivement combattu par Aymer, Vicomte de Narbonne, qui osa même dire qu'il n'étoit que l'effet d'une timidité déshonorante ; il s'étendit sur la gloire de la France, sur la honte dont on couvriroit les armes du Roi en évitant le combat, lorsque du côté du nombre on avoit tant de supériorité sur l'ennemi. Toute la jeune Noblesse se rangea de son parti ; ce ne fut plus dans le conseil que tumulte & con-

teſtation : enfin ce Vicomte imprudent ſortit en s'écriant « que ceux qui ai- 1424.
» ment le Roi me ſuivent ». Il vit bientôt à ſa ſuite tous ceux qui penſoient comme lui, & faiſant ranger ſes troupes en bataille, il leur ordonna de déployer leurs enſeignes. Douglas & le Connétable ne virent pas ſans douleur que toutes leurs repréſentations étoient inutiles, & que même on mépriſoit leur autorité; mais ils voulurent ſoutenir du moins ces avanturiers extravagans, & s'il leur étoit impoſſible, laver de leur ſang la tache qu'on avoit ſi injuſtement faite à leur honneur. Ils s'efforcèrent donc de ranger leurs troupes; mais ce fut envain, le Vicomte de Narbonne & ſes aſſociés s'étoient déja mis en marche, & le reſte de l'armée les ſuivoit, mais ſi en déſordre, qu'il fut impoſſible de lui donner aucune forme ni diſcipline, & les deux Chefs furent eux-mêmes entraînés par la multitude. Déja l'armée combinée hors d'haleine, preſque épuiſée, appercevoit le camp des ennemis; les deux Généraux firent alors un nouvel effort pour lui faire faire halte & la ranger avant de commencer la bataille;

on fut sourd à leurs instances, les
1424. François & les Ecossois se jettèrent réciproquement un coup d'œil & coururent à leur perte. Les Italiens ayant reçu une grêle de traits des archers Anglois, qui les avoient pris en flanc de dessus la montagne, se mirent à fuir dès le commencement de l'action; cependant le reste de l'armée chargea avec tant d'impétuosité, qu'une des aîles Angloises fut mise en désordre, & laissa pénétrer les François jusqu'à une barricade que les chariots de l'armée formoient à l'arrière-garde; mais ils trouvèrent derrière cette barricade un corps d'archers, qui firent en même-tems une décharge terrible. Ils voulurent les attaquer en flanc, mais ils étoient défendus si bien par des pieux, qu'il n'étoit pas possible de les atteindre, tandis qu'eux mêmes étoient exposés aux traits de manière, qu'aucun ne portoit à faux. Cependant on combattoit de part & d'autre avec autant de fureur que de courage. Il y avoit déja trois heures que la bataille duroit, sans qu'il parût aucun avantage ni de l'un ni de l'autre côté; enfin le corps de réserve Anglois, qui avoit fait fuir les Italiens, & défait la ca-

valerie Françoise, vint prendre les Ecossois en flanc, & décida par là du sort de cette journée. Douglas & le Connétable sentirent bien que leur perte étoit inévitable, ils se précipitèrent dans le plus fort de la bataille, & périrent au milieu des ennemis. Tel fut aussi le sort du téméraire Narbonne, de Ventadour & de Rambouillet; les autres principaux Officiers étoient si dangereusement blessés, qu'ils ne pouvoient plus commander : ainsi les soldats n'ayant plus de Chefs, combattoient au hazard, & furent entiérement mis en déroute, avec un carnage affreux. Les Italiens, qui avoient fui dès le commencement de l'attaque, ayant été faussement informés que les François étoient victorieux, revinrent pour partager le pillage; mais ils payèrent cher leur méprise & leur lâcheté, l'Anglois vainqueur les reçut de manière, qu'il n'en auroit pas échappé un seul, si la nuit n'eût mis fin au combat. Cinq mille Ecossois & François restèrent morts sur le champ de bataille. Il y eut un grand nombre de prisonniers, & parmi eux les Maréchaux de la Fayette & de Gaucour. On trouva le jeune 1424.

Duc d'Alençon qui respiroit encore ;
1424. le Régent ordonna qu'on prît le plus grand soin de ses blessures, qui étoient très-dangereuses. Malgré tout l'avantage qu'il tira de cette victoire, elle lui coûta cependant cher ; il y perdit dix-sept cens hommes de ses meilleures troupes, beaucoup d'Officiers de distinction. Le lendemain le Duc de Bedfort investit Verneuil. Rambure commandoit la garnison ; la place manquoit de tout : elle capitula au bout de trois jours. Les Anglois y trouvèrent tous les bagages des Généraux François Ecossois & Italiens, avec l'argent qui étoit destiné pour la paye des soldats. Ils rencontrèrent le corps du Vicomte de Narbonne, qu'on alloit inhumer ; ils s'en saisirent & le firent pendre à une potence, parce que ce Seigneur avoient trempé dans le meurtre du Duc de Bourgogne.

Le Duc de Bedfort retourna ensuite à Paris, pour y appaiser une sédition qui s'y étoit élevée sur la supposition qu'il seroit battu. Pendant ce tems, le Comte de Salisbury prit la ville du Mans, Ste. Suzanne & la Ferté-Bernard, & finit ainsi la conquête du Maine. La consternation se répandit

dans toutes les places qui tenoient encore pour Charles, & ses amis 1424.
commencèrent à regarder sa cause comme désespérée ; lui-même, malgré son ardeur & sa constance, auroit peut-être cédé au torrent de ses malheurs, si l'approche de l'hyver ne l'eût laissé respirer quelque tems : cependant cette saison n'auroit pas suffi pour empêcher sa perte, sans un événement imprévu qui la prévint ; ce fut la querelle entre le Duc de Bourgogne & de Glocester : elle sauva la France & maintint la Couronne sur la tête des Valois. Nous avons déja remarqué que le Duc de Glocester avoit épousé Jacqueline, héritière d'Hainault, même du vivant du Duc de Brabant, son autre mari, qui étoit cousin germain du Duc de Bourgogne. Celui-ci prévoyant que ce mariage devoit nécessairement allumer la haine & la division entre ces deux époux, avoit eu une conférence à ce sujet avec le Duc de Bedfort à Amiens, & une autre à Paris. Ils étoient convenus qu'on remettroit l'affaire à la décision du Pape, qui étoit Juge compétent en pareil cas. Le Duc de Brabant y avoit consenti, dans la con-

fiance que Sa Sainteté ne trouveroit
1424. pas de motifs suffisans pour annuller
son mariage avec Jacqueline ; par la même raison le Duc de Glocester avoit rejetté ce médiateur, quoiqu'affectant toujours d'être disposé à se prêter à un accommodement raisonnable.

L'affaire étoit restée indécise jusqu'à la bataille de Verneuil ; mais aussi-tôt après, le Duc de Glocester passa la mer, & se rendit à Calais avec sa femme, suivi d'un corps de cinq mille hommes, pour enlever au Duc de Brabant les domaines de Jacqueline. Le Duc de Bourgogne ignoroit entiérement son dessein ; il pensoit qu'il venoit renforcer l'armée du Régent : il ne fut pas peu surpris d'apprendre, étant à Dijon, que le Duc de Glocester avoit traversé une partie de ses Etats, que toutes les villes du Hainault s'étoient soumises à lui, & lui avoient prêté serment de fidélité, ainsi qu'à Jacqueline. Il donna ordre aussitôt à ses Généraux Ligni, & l'Isle-Adam, d'assembler une armée, & de joindre le Comte de St. Pol, qui étoit à Bruxelles, où il levoit des troupes pour son frère le Duc de Brabant. Si l'on considère la position désespérée

où Charles étoit alors, on sentira aisément combien cette rupture lui étoit favorable, & devenoit nuisible aux intérêts de l'Angleterre. Il avoit perdu ses meilleurs Généraux & Officiers dans les batailles de Crevant & de Verneuil; il n'avoit plus ni argent ni crédit, & étoit entiérement hors d'état de mettre une armée en campagne. Les deux plus puissans vassaux de la Couronne, les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, étoient intimement liés avec l'Angleterre; le Roi de Sicile, son beau-frère avoit perdu le Maine, & pouvoit à peine défendre le reste de ses Etats: il se voyoit repoussé de l'autre côté de la Loire, & en danger de perdre les provinces du Berry, du Languedoc & du Dauphiné. Le Duc de Bedfort sentoit tous ses avantages: si dans ce moment critique, son frère se fût joint à lui, avec les troupes qu'il avoit amenées de Calais, une seule campagne auroit suffi pour achever la conquête de la France. Il lui écrivit en conséquence, & le conjura de différer l'exécution de ses desseins, jusqu'à ce qu'il pût être soutenu par les forces réunies de la France & de l'Angleterre. Mais ce

1424.

fut envain, le Duc de Glocester ne
1424. put se déterminer à laisser échapper l'occasion favorable qu'il trouvoit de se rendre maître des deux plus belles provinces des Pays-Bas. Cette malheureuse division empêcha le Régent de tirer aucunes troupes de l'Angleterre. Son armée étoit divisée dans une infinité de châteaux & de villes, où il étoit obligé d'entretenir des garnisons, & il se vit forcé de suspendre ses conquêtes.

1425. Cependant le Duc de Bourgogne ayant fait entendre dans ses lettres que le Duc de Glocester n'avoit voulu entrer dans aucuns moyens d'accommodement, celui-ci en fut si offensé, qu'il envoya un cartel à son rival, & il fut décidé qu'un combat particulier termineroit leur querelle; en conséquence ils consentirent à une trève jusqu'à ce moment, & Glocester retourna en Angleterre; mais le défi n'eut jamais lieu.

Le Duc de Bedfort, qui vit les intérêts de l'Angleterre prêts à être sacrifiés en France par l'ambition de son frère, résolut de se rendre à Londres; ce qui acheva de l'y déterminer, fut la nouvelle qu'il apprit, qu'un parti considérable

considérable, à la tête duquel l'Evêque de Winchester étoit, se déclaroit contre le Duc de Glocester. Ces animosités personnelles, & ces jalousies de rang, mettoient le Gouvernement dans le trouble & dans l'embarras. Il voulut aller les appaiser, établir la tranquillité le plus solidement qu'il fût possible, & s'occuper uniquement des moyens de soutenir la guerre en France. Avant de quitter Paris, il donna ordre au Comte de Salisbury de faire de nouveaux efforts pour réduire toutes les places de l'Anjou & du Maine qui tenoient encore pour le Roi de France. En effet, Salisbury se mit à la tête d'un petit nombre de troupes, & fit en peu de tems des progrès surprenans. La perte de la bataille de Verneuil avoit si fort répandu la consternation parmi les François, qu'ils abandonnèrent, en quelque façon sans faire de résistance, toutes les places que les Anglois assiégèrent. Les châteaux de Beaumont-le-Vicomte, Tenne, Solly, Osce, Roussi, Vasse, & vingt autres environ, furent soumis en peu de jours; enfin il ne restoit plus que le Mans, Capitale de la Province. Le Comte

1425.

en entreprit le siége. La place étoit
1425. forte ; mais un train d'artillerie bien servi, rendit toutes les fortifications inutiles, & la garnison fut bientôt obligée de capituler.

1426. Lorsque le Duc de Bedfort fut arrivé à Londres, on assembla le Conseil, & ce respectable Lord y représenta la situation des affaires de France. Il s'étendit sur l'infidélité du Comte de Richemont, & sur celle de son frère, le Duc de Bretagne, qui s'étoient rangés du parti de Charles, & dont le premier avoit été créé Connétable. En conséquence, on rendit un arrêt le 15 de Janvier, par lequel on leur déclara la guerre. Le Protecteur s'occupa ensuite de la querelle qui s'étoit élevée entre son frère & son oncle, & chercha tous les moyens possibles de l'appaiser. Il convoqua l'assemblée de la Noblesse à St. Alban, afin qu'elle l'assistât, pour parvenir à une réconciliation si nécessaire à la conservation de la paix publique; mais tous leurs efforts furent inutiles : on déféra au Parlement la décision de l'affaire. Il étoit convoqué à Leicester. Le Duc de Glocester exposa d'abord ses griefs; mais après avoir été examinés, ils pa-

rurent frivoles & ridicules, & l'Evêque fut déchargé. Le Parlement exhorta les deux partis à mettre de côté toute animosité personnelle, & ils s'embrassèrent avec les marques extérieures d'une sincère réconciliation; mais leurs cœurs conservoient encore toute l'aigreur du ressentiment, & le désir de la vengeance. Le Duc de Bedfort n'étoit pas assez crédule pour imaginer que ces démêlés étoient entiérement terminés; mais comme il prévoyoit qu'une division dans le Conseil seroit très-préjudiciable aux intérêts du Roi, il engagea son oncle à se démettre du grand Sceau, qui fut donné à l'Evêque de Londres; il le détermina même à l'accompagner dans son premier voyage en France, sous prétexte de remplir un vœu. Le Duc lui promit, en considération de cette cession, de solliciter pour lui le chapeau de Cardinal. En effet, il l'obtint par la suite. On nomma cette séance le Parlement de Batts, parce que ceux qui étoient à la suite des membres, ayant reçu défense de porter aucunes armes, s'étoient munis de gourdins & de bâtons. On y assigna les secours nécessaires pour continuer la guerre en

1426.

1426. France. On y fit un réglement pour défendre la sortie du mouton sans une permission du Roi, & plusieurs autres pour encourager l'agriculture & maintenir la liberté publique. Le Protecteur rendit à Jean Mowbray, Comte Maréchal, le titre de Duc de Norfolk, qu'il avoit perdu sous le règne de Richard II, & créa quarante Chevaliers, à la tête desquels étoit le Duc d'York, héritier de la maison de Mortimer & du Comte de March, qui venoit de mourir en Irlande, sans enfans.

Pendant que le Duc de Bedfort s'occupoit ainsi en Angleterre des moyens de pouvoir assûrer le succès de ses armes en France, & de laisser le Royaume tranquille, le Connétable assembla en Bretagne une armée de vingt mille hommes. Il entra en Normandie, & se rendit maître de Pontorson. Vers la fin de Février, il entreprit le siége de St. Jacques de Beuvron : il y trouva une garnison Angloise très-nombreuse, qui se défendit avec une valeur incroyable. Il attendoit un secours d'argent de Giac, qui avoit succédé à Louvet, dans l'administration des finances ; mais ce Mi-

niſtre, qui craignit que le ſuccès de cette entrepriſe ne rendît le Duc trop 1426.
inſolent & trop puiſſant, réſolut de tromper ſon attente. Le Connétable voyoit donc chaque jour ſon armée diminuer, par le nombre de ſoldats qui déſertoient, faute d'être payés. Il fut outré d'indignation contre Giac, & vit avec une eſpéce de frénéſie de déſeſpoir, qu'il alloit échouer dans ſon premier exploit militaire. Il étoit preſqu'aux abois, lorſqu'il apprit que l'ennemi marchoit au ſecours de la place. Cette nouvelle étoit fauſſe, mais elle mit le comble à ſon embarras; enfin il prit le parti de donner l'aſſaut, quoique la bréche fût à peine praticable, & détacha deux mille hommes, qu'il envoya ſur la route d'Avranche, pour arrêter les Anglois pendant le tems de l'attaque. Alors il battit la bréche avec une fureur inconcevable; mais il fut ſi vivement reçu, qu'il ne voyoit preſque plus d'eſpoir d'emporter la place d'aſſaut. Le détachement n'appercevant point d'ennemis, quitta ſon poſte & revint au camp, pour partager la gloire & le butin de la journée; mais ce fut avec tant de confuſion, que les aſſiégés crurent qu'ils

1426. avoient été battus par les Anglois qui les poursuivoient : la consternation devint générale ; on quitta l'assaut, & la frayeur fut si grande, que tous les efforts du Connétable ne purent ramener les troupes à la charge. Les assiégés s'apperçurent aisément de ce désordre ; ils firent en ce moment une sortie furieuse, & tombèrent avec tant d'impétuosité sur leurs ennemis, qu'ils les mirent en fuite, & les obligèrent d'abandonner leur bagage & leur artillerie.

Cette disgrace pénétra Richemont de douleur & de mortification, mais sur tout de ressentiment contre de Giac ; il jura de s'en venger à la première occasion qui se présenteroit. Après avoir rallié ses forces, il vint en Anjou, où il soumit la Flèche & Gallerande. La campagne étant finie, il revint à la Cour ; il fit étrangler de Giac dans son lit, & jetter son corps dans la Loire. Il déclara publiquement qu'il traiteroit ainsi, quiconque oseroit abuser de la confiance du Roi, & chercheroit à s'en rendre maître. En effet, le Camus de Beaulieu, qui avoit accepté la place que la mort de de Giac laissoit vacante, fut peu

de jours après assassiné dans le palais du Roi par l'ordre du Connétable, qui ne vouloit souffrir à la Cour personne qui fût indépendant de lui. Charles irrité de tant d'insolence, refusa non-seulement de le voir, mais même frémissoit de rage en entendant prononcer son nom. Cependant ses affaires étoient dans une situation si désespérée, qu'il n'avoit pour toute ressource que l'armée du Connétable, & qu'il fut obligé de temporiser avec lui. 1426.

Le Duc de Warwick commandoit les troupes Angloises en l'absence du Régent; mais la guerre du Duc de Glocester en Haimault avoit si fort affoibli son armée, qu'il n'étoit pas en état de lutter contre le Connétable. Cependant, lorsqu'il apprit que les troupes de Bretagne diminuoient chaque jour par le nombre des déserteurs, & que la Cour de Charles étoit remplie de dissentions, il assembla un corps de cinq mille hommes, reprit dans le Maine quelques châteaux dont les Bretons s'étoient emparés, & entreprit le siége de Montargis, place importante, sur la rivière de Loire, où elle se divise en deux branches.

Comme son armée n'étoit pas assez
1226. nombreuse pour l'attaquer en forme,
il convertit le siége en un blocus, &
partagea ses forces en trois corps, séparés l'un de l'autre par les bras de la rivière, sur laquelle il fit construire des ponts de bois de communication. Il prit le commandement d'une de ces divisions, & donna les deux autres au Comte de Suffolk, & à Jean de la Pole, son frère. Il y avoit déja trois mois que le blocus duroit, & les assiégés étoient réduits à l'extrémité, lorsque Charles voulut que le Connétable tentât de leur porter du secours; mais celui-ci, dont l'armée étoit congédiée, ne voulut pas s'exposer à un nouvel affront, avec des troupes sans discipline & levées au hazard. Le Bâtard d'Orléans, âgé seulement de vingt-deux ans, & qui avoit déja donné des preuves d'un grand courage & d'une prudence consommée, entreprit ce que le Connétable refusoit de faire. Il assembla environ six cens hommes, & marcha vers Montargis; cette entreprise étoit d'autant plus difficultueuse, qu'il avoit affaire au Comte de Warwick, dont la réputation égaloit celle des plus

grands Généraux. Pendant ce tems, les assiégés avoient ouvert leurs écluſes, afin de ſubmerger les ponts de communication des Anglois : le Bâtard réſolut de les attaquer avant que l'eau fût venue juſqu'à eux. Il donna la moitié de ſes troupes à la Hire, avec ordre d'attaquer le quartier de la Pole, pendant qu'il chargeroit le Comte de Suffolk. Après un combat opiniâtre, le Comte & ſon frère furent défaits, avec une perte de quinze cens hommes, dont la plus grande partie furent noyés dans la rivière, & le Comte de Warwick, voyant qu'il lui étoit impoſſible de leur porter aucun ſecours, ſe retira en bon ordre. La place fut auſſi-tôt ſecourue. Cet avantage n'eut point d'autres ſuites, les deux partis étoient trop foibles pour rien entreprendre, & quitter la défenſive. 1426.

Le Duc de Bedfort étoit encore en Angleterre ; il avoit enfin déterminé ſon frère à abandonner ſes prétentions ſur Jacqueline, que le Pape avoit par une ſentence ſéparée de lui, & renvoyée à ſon premier mari. Cette importante affaire, qui avoit fait le principal objet de ſon voyage, étant terminée à ſa ſatisfaction, il retourna en 1427.

France. L'Evêque de Winchester l'y
1427. accompagna, & reçut à Calais le chapeau de Cardinal. Cependant la Cour de Charles étoit de plus en plus remplie de factions & de brouilleries; les Ministres étoient chaque jour aux prises avec la Noblesse. Le Duc de la Tremouille avoit alors toute l'amitié du Roi, & quoiqu'il eût toujours été lié avec le Connétable, à peine eut-il succédé à Beaulieu dans l'adminstration des finances, qu'il changea de conduite envers Richemont, & toutes les fois qu'il en trouva l'occasion, il alluma la haine que Charles portoit à ce Seigneur. Cette conduite révolta les autres courtisans, qui croyoient qu'il n'y avoit que le Connétable qui pût rétablir les affaires de la France, & ils conspirèrent contre la vie du Ministre. Les Comtes de Clermont & de la Marche étoient à la tête de ce complot : ils assemblèrent un corps de troupes, avec lequel ils tâchèrent de le surprendre à Bourges; mais ayant été informés qu'il avoit suivi le Roi à Loches, ils voulurent au moins se saisir de ses deux créatures, la Borde & de Brie. Ceux ci se réfugièrent dans la grande tour, & elle fut aussi-tôt

investie. De Brie fut tué en défendant sa vie ; mais l'autre tint bon jusqu'à ce que le Roi vint en personne à son secours. Cette querelle dégénéra en guerre civile, & dura plusieurs mois. Enfin le Duc d'Alençon, qui avoit été pris à la bataille de Verneuil, & qui venoit de racheter sa liberté deux cens mille écus, se rendit médiateur, & termina ces contestations. Mais le Connétable s'étoit retiré mécontent à Vannes, & Charles n'avoit plus lieu d'espérer d'en tirer de nouveaux services. 1427.

L'état déplorable dans lequel Charles se trouvoit alors, fournit au Régent l'occasion d'exécuter un projet qu'il avoit conçu en Angleterre. Il se mit en campagne à la tête de vingt mille hommes, dans le dessein de tomber sur la Bretagne, qu'il menaçoit d'une entière désolation. Le Duc intimidé, envoya des Ambassadeurs au Régent, pour lui demander la paix, sous telles conditions qu'il voudroit : on la lui accorda, & on n'exigea de lui, que de jurer d'observer le traité de Troyes, & de faire hommage au jeune Henri, toutes les fois qu'il en seroit requis. Le Duc de Bretagne fut

agréablement surpris de tant de mo-
1427. dération de la part du Régent, qui de son côté, fut charmé d'enlever à Charles un allié si puissant.

1428. La conquête de la France fut alors regardée comme certaine. Charles n'avoit pas un corps de troupes en campagne, & livré au plaisir, il paroissoit avoir renoncé à s'opposer aux ennemis. Le Comte de Salisbury étoit repassé en France avec cinq mille hommes, qu'il avoit levés à ses dépens en Angleterre, suivant sa convention avec le Conseil. Aussi-tôt qu'il fut à Paris, le Régent lui donna le commandement d'une armée de seize mille hommes, & le chargea de soumettre toutes les places en deça de la Loire, & de chasser Charles des Provinces du nord. Salisbury, suivi du Comte de Suffolk, du Lord Talbot, & d'autres excellens Officiers, traversa la Beauce, se rendit maître de toutes les villes qu'il trouva sur la route d'Orléans, & vint mettre le siége devant cette ville le 12 d'Octobre.

Ces opérations annoncèrent d'une manière évidente aux François quelles étoient les intentions des Anglois. Ils avoient eu le tems de démolir les faux-

bourgs, les cabanes, & tout ce qui pouvoit servir à l'ennemi d'abri, ou de subsistance. Ils regardoient Orléans comme la dernière ressource de leur Roi, & ils étoient déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. De part & d'autre on combattit pour la gloire, & chaque jour éclairoit de nouveaux exploits. Pour empêcher que la place ne pût recevoir aucun secours, le Comte de Salisbury fit élever soixante petits forts ou redoutes, dont six étoient plus considérables que les autres, pour dominer sur les principales avenues. Ces redoutes étoient munies d'artilleries, qui ne cessoient de battre les murailles. Charles, sans argent, sans troupes, ne pouvoit tenter de faire lever le siége : cependant, malgré toute la vigilance de l'ennemi, il trouva moyen de faire entrer de tems en tems du secours dans la place ; de façon que la garnison, qui d'abord n'étoit composée que de douze cens hommes, se trouva monter sur la fin de Décembre à trois mille. Le nombre des assiégeans devint aussi de vingt-trois mille hommes, par les renforts que le Régent envoya. Le canon des Anglois ayant endommagé le boule-

1428.

vard de la Tournelle, les habitans y
1428. mirent le feu; mais les Anglois l'éteignirent, & s'y établirent. Ils s'emparèrent en même-tems de la tour du Pont, d'où ils commandoient sur toute la ville. Le Comte de Salisbury y fut tué d'un boulet de canon, dans le tems qu'il observoit à une fenêtre la posture de l'ennemi. Mais sa mort n'apporta aucun changement dans la continuation du siége; on le poursuivit avec la même vigueur, sous les ordres du Comte de Suffolk, secondé du fameux Talbot, le plus grand Capitaine de son tems.

1429. Le siége continuoit depuis quatre mois avec différens succès, & les provisions commençoient à manquer dans le camp Anglois. Le Régent fit sortir de Paris un convoi de salines destiné pour les assiégeans; il étoit escorté de dix-sept cens hommes, commandés par Sir Jean Fastolfe, Officier aussi brave qu'intelligent. Charles fut informé du jour où ce convoi devoit se mettre en marche, & chargea le Comte de Clermont de l'attaquer sur la route d'Orléans: en conséquence ce Seigneur se mit en campagne, & le rencontra le douze de Février à Rou-

vray-Saint-Denis. Faſtolfe, qui avoit appris l'approche du Comte, avoit 1429.
placé ſes troupes derrière une barricade de bagages; ce fut là qu'il ſoutint le premier choc de l'ennemi, qui chargea avec cette impétuoſité qui lui étoit ordinaire; mais loin d'avoir pénétré dans le retranchement, les François furent reçus avec une ſi ferme réſiſtance, qu'ils en furent ébranlés eux-mêmes. Le Commandant Anglois s'apperçut de leur déſordre; il fit ouvrir la barricade, & ſes troupes fondirent alors ſur les aſſaillans, qui n'avoient pas encore pu ſe rétablir, les mirent en déroute, & en firent un grand carnage. Dans cette action, qu'on appella la journée des *harangs*, cent vingt Gentilshommes & Officiers de diſtinction perdirent la vie, outre un grand nombre de ſoldats; mais le Bâtard d'Orléans s'étant rejoint au Comte de Clermont, ſe retira vers la ville en bon ordre avec quatre cens hommes.

Cet échec fit une ſi vive impreſſion ſur Charles, qu'il commença à regarder ſes affaires comme déſeſpérées; cependant, pour qu'on ne pût lui reprocher d'avoir rien négligé de ce qui

pouvoit contribuer à la conservation
1429. d'Orléans, il envoya Xaintrailles à Paris, pour proposer au Régent de mettre la ville entre les mains du Duc de Bourgogne, jusqu'à ce la guerre fût finie. Le Duc de Bedfort rejetta cette proposition, & Charles étoit déterminé à se retirer dans le Dauphiné. Par une révolution surprenante ses affaires prirent une face nouvelle. Vers la fin de Janvier, une jeune fille, nommée Jeanne d'Arc, native de Domremi en Lorraine, vint trouver Robert de Baudricourt, Gouverneur de Vaucouleurs; elle l'assûra que le Ciel l'avoit chargée de faire lever le siége d'Orléans, & de conduire Charles à Reims, pour le faire oindre & sacrer. Robert envoya cette fille à Chinon, où étoit le Roi : soit qu'elle fût réellement visionnaire, & qu'elle se crût inspirée, soit plutôt que ce fût un stratagême, imaginé pour ranimer le courage des François, que les circonstances avoient abattu, on la reçut comme un secours surnaturel. Sans avoir jamais vu le Roi, elle le découvrit malgré le déguisement qu'il avoit pris pour la tromper. Les Docteurs de Théologie eurent ordre de l'examiner, & ils déclarè-

rent qu'il y avoit en elle du miraculeux. Après les mêmes informations, le Parlement de Poitiers fut aussi de ce sentiment : ainsi, chacun fut prévenu en faveur de cette nouvelle guerrière. Jusques-là, tout alloit au gré de l'inventeur de la ruse ; Jeanne d'Arc fut regardée avec admiration, & les troupes Françoises brûloient d'impatience de réparer l'honneur de la patrie, sous les auspices & sous la conduite d'une femme. Elle avoit en effet le courage & l'adresse d'une Amazone, & l'art de la superstition ajoûtoit encore à son intrépidité naturelle : elle porta l'enthousiasme jusqu'à mépriser toute espéce de danger. Elle prit l'habit & l'armure d'un homme, & fut armée de l'épée d'un illustre Chevalier, dont la tombe étoit dans l'Eglise de Ste. Catherine de Fierbois. 1429.

Charles voyant ses soldats un peu ranimés, envoya un convoi à Orléans, sous la garde d'un corps de troupes considérable, & Jeanne répondit du succès. Lorsqu'elle fut arrivée à Blois, elle fit faire un étendant blanc, bordé d'une frange d'or, orné de fleurs de lys, & de quelques devises religieuses, & le fit consacrer. Aussi-tôt qu'elle

approcha de la porte de Bourgogne ;
1429. le Bâtard d'Orléans fit une ſortie. Le combat fut long & opiniâtre ; enfin les Anglois furent battus, & Jeanne entra dans Orléans à la tête du convoi, & au milieu des acclamations du peuple, qui ne ſe laſſoit point de voir cet envoyé du Ciel. Afin de ne pas laiſſer refroidir cette ardeur, elle attaqua le 4 Mai le fort St. Loup, qui étoit un de ceux que les Anglois avoient élevés pour le blocus de la place. Après avoir été diſputé vivement pendant quatre heures, elle l'emporta l'épée à la main contre une garniſon de douze cens hommes, dont quatre cens furent tués dans l'aſſaut. Deux jours après cette priſe, elle avança vers le fort de St. Jean ; elle y trouva peu de réſiſtance, les Anglois l'ayant preſque abandonné à ſon approche. Après s'être aſsûrée de cette conquête, elle marcha contre le fort de Londres, qui étoit plus conſidérable que tous les autres, & le prit d'aſſaut, malgré la défenſe opiniâtre qu'elle y trouva. Sans donner de relâche à ſes troupes, elle les conduiſit au fort de Tournelles ; mais la fin du jour l'obligea de reméttre l'attaque au lendemain matin.

Elle dura quatorze heures de suite ; les François furent repoussés quatre 1429.
fois, & quatre fois ramenés à la charge par Jeanne en personne, quoiqu'elle eût reçu un coup de fléche entre le cou & l'épaule. Enfin le fort fut pris, & six cens hommes de la garnison passés au fil de l'épée.

Les habitans d'Orléans regardèrent Jeanne comme un Apôtre envoyé du Ciel à leur secours. Cependant cette suite de succès provenoit particuliérement de la consternation générale qui étoit répandue parmi les Anglois : non pas qu'ils crussent à la divinité de sa mission ; leur absurdité alloit bien plus loin, puisqu'ils croyoient qu'elle n'agissoit qu'en vertu d'un pacte fait avec le diable. La perte de tant de forts, & l'accablement des soldats, rendirent la continuation du siége impossible. Le Comte de Suffolk abandonna l'entreprise, après avoir resté sept mois devant la place. Il se retira en désordre, & continuellement harcelé par les assiégés. En effet, malgré leur petit nombre, ils attaquoient à leur tour, & toujours avec avantage. La terreur panique des Anglois étoit si grande, qu'ils ne pouvoient plus,

sans effroi, fixer ces mêmes troupes,
1429. qu'ils avoient battues & méprisées tant de fois ; les Généraux mêmes paroissoient immobiles de frayeur : car au lieu de rassembler leurs troupes en un seul corps, jusqu'à ce qu'elles fussent revenues de cet étourdissement, ils en distribuérent la plus grande partie dans les places qu'ils avoient prises près de la Loire, & se retirèrent fort loin avec le reste ; de façon qu'ils laissèrent ainsi la liberté à l'ennemi, de reprendre les villes & forteresses qu'ils avoient si imprudemment fournies de garnisons. Par une suite de cette inconséquence, le Comte de Suffolk s'étoit jetté avec quatre cens hommes dans Gergeau ; il y fut fait prisonnier. Toutes les autres places, excepté Beaugency, furent de nouveau soumises à Charles, qui se détermina en conséquence à aller se faire sacrer à Reims, quoique cette ville fût encore entre les mains des Anglois. Il ne voulut cependant pas entreprendre cette expédition avant de s'être rendu maître de Beaugency, & aussi-tôt il l'investit. Dans le tems qu'il étoit occupé de ce siége, le Connétable, informé de ces succès,

mit à part tout ressentiment, & vint se joindre à lui avec douze cens chevaux & douze mille hommes d'infanterie, qu'il avoit levés en Bretagne. 1429.

La place ne tint pas long-tems : alors, de l'avis de son Conseil, Charles marcha en Beauce, contre le reste des troupes Angloises, qui pouvoient monter à six mille hommes, & qui étoient campées près Patay, sous la conduite du Général Talbot, successeur du Comte de Suffolk. Les François fondirent avec tant d'impétuosité sur ces troupes, qu'elles eurent à peine le tems de se former. Dès la première charge, le trouble & la frayeur se répandirent parmi elles, & la plus grande partie s'enfuit sans faire la moindre résistance. Sir Jean Fastolf fut entraîné lui-même au milieu des fuyards. Les Lords Talbot, Scales & Hungerford soutinrent courageusement le combat ; mais ils furent enfin accablés par le nombre, & deux mille Anglois restèrent morts sur le champ de bataille. Ces Généraux furent obligés de céder à la fortune du jour, & furent faits prisonniers, avec Sir Th. Rempston, & plusieurs autres Officiers de distinction,

Yerville, place forte dans le voisinage
1429. de Patay, se rendit aux vainqueurs, sans aucune résistance, & tous les châteaux, qui tenoient pour Henri aux environs d'Orléans, furent abandonnés par ceux qui devoient les défendre, & chacun d'eux se retira vers Paris.

Ces malheurs successifs portèrent un coup si funeste aux intérêts de l'Angleterre en France, que le Duc de Bedfort fut obligé de se confiner dans l'intérieur des murailles de sa Capitale, tandis que les affaires de Charles devenoient de plus en plus florissantes. Louis III, son beau-frère, Duc d'Anjou & Roi de Sicile, se joignit à lui avec un renfort de soldats & quelques excellens Officiers, qu'il avoit amenés d'Italie; ensorte que dans la revue qu'il fit de son armée à Gien, il trouva qu'elle montoit à quinze mille combattans; il en détacha cinq mille, qu'il partagea en deux; il en confia la moitié au Connétable, pour faire diversion en Normandie, & l'autre pour porter la guerre dans le cœur de la Guyenne, sous la conduite du Comte de Perdriac. Le Roi, à la tête de dix mille hommes qui lui

reſtoient, prit ſa marche vers Reims. Il reçut dans ſa route la ſoumiſſion de Troyes & de Châlons, & les habitans d'Auxerre promirent de ſuivre l'exemple des principales villes de Champagne : ceux de Reims chaſsèrent la garniſon Angloiſe, & envoyèrent à Charles des députés pour lui offrir les clefs. Il entra en triomphe dans la ville, & y fut ſacré avec beaucoup de ſolemnité. Après la cérémonie, la Pucelle d'Orléans demanda la permiſſion de ſe retirer, ayant, diſoit-elle, rempli la fin de ſa miſſion; mais on la preſſa avec tant d'inſtance de reſter, qu'elle y conſentit. 1429.

Cette ſuite non interrompue de ſuccès de la part des François, auroit dû aſſoupir entiérement les factions domeſtiques en Angleterre, par le beſoin où le Gouvernement ſe trouvoit d'une parfaite harmonie entre tous ſes membres, pour contribuer à réparer les malheurs des tems, & recouvrer les pertes qu'il avoit faites; mais ces conſidérations ne furent pas ſuffiſantes pour laiſſer dormir les haines perſonnelles. La Cour de Henri étoit de nouveau diviſée entre le Duc de Gloceſter, & le Cardinal Evêque,

de Winchester. Depuis son élévation,
1429. ce Prélat étoit devenu plus insolent, & le Duc, pour mortifier son orgueil, n'avoit pas voulu le laisser officier à la fête de St. George, Patron de l'Ordre de la Jarretière, dont cependant il étoit Prélat, comme étant Evêque de Winchester. Le Duc prétendit qu'il ne pouvoit remplir les fonctions de Cardinal & d'Evêque sans une permission de Sa Majesté. Cette opinion fut celle du Conseil, & l'on envoya au Prélat deux Gentilshommes, pour lui signifier qu'il falloit qu'il se désistât des fonctions d'Evêque de Winchester. Le lendemain il parut au Conseil, & demanda pourquoi on le privoit de ses droits ? Le Conseil lui répondit : que l'usage des deux dignités d'Evêque & de Cardinal étoient préjudiciables aux prérogatives de la Couronne ; qu'en conséquence on persistoit dans la résolution qu'on avoit prise à son égard. Cette mortification fut d'autant plus sensible au Cardinal, que c'étoit un triomphe pour son adversaire ; mais il eut bientôt lieu de se consoler de sa disgrace. Le Pape lui envoya une Bulle, par laquelle il le nommoit Légat Général d'Allemagne, &

e chef d'une croisade contre les Bo-
hémiens hérétiques, qu'on appelloit 1429.
Hussites. A peine eut-il reçu cette
commission, qu'il demanda au Conseil la permission de lever cinq cens lances & cinq mille archers pour cette expédition. On le lui accorda, sous certaines restrictions; en conséquence il commença ses levées avec autant de diligence que de succès. Ce fut dans ce tems que la nouvelle de la bataille de Patay arriva en Angleterre. Le Conseil ordonna aussi-tôt de nouvelles levées, & en donna le commandement à Sir Jean Radcliffe; mais comme l'état de la France demandoit un prompt secours, on fit une nouvelle convention avec le Cardinal; il s'engagea à servir en France avec ses troupes sous le Duc de Bedfort, jusqu'à la fin de Décembre, sous condition qu'on ne les emploieroit à aucun siége. Quelques jours après cet arrangement, un hérault d'armes arriva, chargé de lettres du Régent, qui demandoit au Conseil qu'on envoyât un renfort le plus promptement qu'il seroit possible, & que le Roi pût se rendre à Paris pour y être sacré. Henri avoit alors environ huit ans, & le Conseil

consentit au voyage ; mais il voulut
1429. qu'il fût d'abord couronné en Angleterre. Cette cérémonie fut consommée avec la plus grande magnificence le 6 Novembre, & le Parlement, qui s'étoit assemblé à cette occasion, déclara que la dignité de Protecteur seroit supprimée, & que le Duc de Glocester prendroit à l'avenir le titre de premier Conseiller du Roi.

Cependant le Duc de Bedfort reçut les troupes du Cardinal, & marcha aussi-tôt vers Crépi, pour livrer bataille au Roi de France. Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence l'une de l'autre dans une vaste plaine. Bedford, qui avoit peu de cavalerie, choisit une situation avantageuse : il se flattoit que les François viendroient l'attaquer avec cette impétuosité à laquelle il devoit la victoire de Verneuil ; mais pour cette fois il fut trompé. Charles, devenu plus prudent par l'expérience, défendit qu'on fût attaquer le Duc dans ses lignes. Après avoir inutilement tenté de faire abandonner aux Anglois la position heureuse qu'ils gardoient, il décampa, & fut continuer ses conquêtes. Le Régent le suivit, dans l'es-

pérance de trouver l'occasion de livrer le combat avec quelque apparence de succès ; mais il eut la mortification de voir Senlis, Beauvais, & sept à huit autres places importantes, qui avoient renvoyé les garnisons Angloises, ouvrir leurs portes à Charles, & se soumettre d'elles-mêmes à lui. Son chagrin fut encore augmenté par les succès du Connétable en Normandie. Son armée étoit montée jusqu'à huit mille hommes. Il s'étoit emparé d'Evreux, & avoit ravagé toute la Province. Le Duc craignit de perdre un pays d'où il tiroit sa plus forte subsistance. Il se hâta de s'y rendre, & d'en chasser Richemont. Charles profita de son absence pour faire une tentative sur Paris. Il vint camper sur Montmartre, & publia une amnistie générale en faveur des Parisiens. Il se flatoit qu'il les engageroit par-là à chasser les troupes Angloises, & à se soumettre, mais le Duc avoit pris des précautions trop sages, & cette déclaration ne produisit aucun effet. Charles fit alors attaquer les fauxbourgs de St. Honoré, & ses troupes furent repoussées avec beaucoup de perte. La Pucelle d'Or- 1429.

léans fut blessée, & tomba dans un
1429. fossé, où on la crut morte : elle y resta jusqu'à la nuit, qu'on vint l'enlever, & qu'on s'apperçut qu'elle respiroit encore. Charles retourna à Bourges, & y passa l'hyver, tandis que le Régent revint à Paris. Pendant la rigueur de la saison, il envoya deux détachemens, qui prirent St. Denis & Lagny par escalade.

1430. Sur la fin d'Avril, Henri arriva à Calais; de-là, il se rendit à Rouen, où il passa le printems, pendant que le Régent préparoit tout pour la cérémonie de son sacre à Paris. Il se fit le 17 Décembre avec pompe & magnificence. En même-tems le Duc de Bourgogne entra en France à la tête d'une puissante armée, prit Torcy, Soissons, & mit le siége devant Compiégne. Cette place étoit défendue par Flavy, la garnison en étoit nombreuse & fournie abondamment de toutes sortes de munitions. A la première nouvelle de cette entreprise, la Pucelle d'Orléans & Xaintrailles se jettèrent dans la place; le Gouverneur n'en fut pas plus content, il voyoit avec peine qu'il perdroit une partie de la gloire qu'il auroit acqui-

se, en se défendant seul. Le 25 Mai, Jeanne fit une sortie, & combattit avec l'intrépidité qui lui étoit ordinaire; mais ayant été obligée de se retirer, elle se plaça à l'arrière garde, afin d'amuser l'ennemi, & d'assûrer la retraite de ses troupes : y étant parvenue, elle voulut rentrer; mais elle trouva la porte fermée & le pont levé par ordre du Gouverneur, qui avoit prémidité ce dessein, pour qu'elle pût tomber entre les mains des assiégeans. Lorsqu'elle vit qu'il lui étoit impossible de s'échapper, elle se rendit au bâtard de Vendôme, qui la remit au Comte de Ligny, Général des troupes du Duc de Bourgogne. Aussi tôt que le Régent en fut informé, il l'acheta du Comte pour une somme considérable. La place étoit réduite à l'extrémité, lorsqu'elle fut secourue par le Comte de Vendôme, qui y fit entrer un renfort de troupes considérable, & toutes sortes de provisions. Ligny ne voyant plus de possibilité à réussir, leva le siége, & se retira en Artois.

1430.

Jeanne d'Arc avoit répandu parmi les Anglois & les François un esprit de superstition, qui aveugloit les Of-

ficiers les plus éclairés des deux partis,
1430. & femoit par-tout la crédulité la plus absurde. Il paroît par une lettre du Régent, adressée au Roi après le siége d'Orléans, qu'il croyoit la Pucelle une enchanteresse inspirée du diable, & un incident, qui arriva alors, fit voir que les Généraux François étoient, de leur côté, persuadés que cette guerrière étoit l'instrument dont la Providence se servoit pour défendre & protéger la cause de Charles. Un berger, des environs de Rouen, vint trouver le Maréchal de Boussac, & l'assûra qu'en vertu d'une révélation, qu'il avoit eue du Ciel, il pouvoit le conduire par un chemin caché jusques dans le cœur de Rouen. Le Maréchal communiqua cette proposition à Xaintrailles, & ils se livrèrent avec confiance à la Providence, qui paroissoit vouloir les servir. Ils assemblèrent un corps de troupes choisies, & suivirent le berger, qui les conduisit dans une embuscade formée par Talbot. Ils y furent taillés en piéces, & Xaintrailles fut fait prisonnier.

1431. Depuis le siége de Compiégne, la Pucelle étoit en prison, où le Roi, de l'avis de son Conseil de France,

envoya à Rouen, pour y être inter-
ogée comme sorcière. Après un long 1431.
t mûr examen, la Justice ecclésiasti-
ue la condamna, en qualité d'héré-
ique, à faire pénitence le reste de sa
ie au pain & à l'eau. Quelque tems
près que cette sentence fut pronon-
ée, les mêmes Juges, sous prétexte
u'elle étoit retombée dans ses pre-
nières erreurs, la livrèrent au Bras
éculier pour être brûlée vive. Elle
ut exécutée le 13 Mai dans la place
du vieux marché de Rouen. Elle ne
parut dans ses interrogations qu'un es-
prit foible, mais enthousiaste : pro-
bablement on lui auroit sauvé la vie,
si le Régent n'eût pas cru absolument
nécessaire de convaincre ses troupes
par une exécution publique de la faus-
seté des propos, qui la représentoient
ou comme la messagère de Dieu, ou
comme l'agent du diable. Propos aux-
quels on ne pouvoit plus ajoûter foi,
puisque dans l'un ou l'autre cas, elle
n'avoit pu éviter le châtiment de la
Justice.

Ce coup fut terrible pour Charles : il se trouvoit alors sans argent & hors d'état de mettre une armée sur pied. Il est vrai que Henri n'étoit pas dans

une position plus avantageuse. Ses su-
1431. jets en France étoient épuisés & mécontens de son gouvernement : d'un autre côté, l'Angleterre étoit accablée par une guerre ruineuse dont elle ne voyoit pas la fin. Le Roi retourna à Rouen, d'où il repassa en Angleterre. La guerre cependant se continuoit en France avec variété de succès pour les deux partis. Une place prise aujourd'hui, étoit enlevée le lendemain ; & quoique le sang coulât toujours, tout restoit dans le même état, parce que de part & d'autre, on n'étoit point assez fort pour se détruire.

1432. Cependant les dissentions entre le Duc de Glocester & l'Evêque Cardinal subsistoient encore. Le premier trouva enfin moyen de mettre la Chambre des Communes dans son parti, & de triompher ainsi de son adversaire. La nation Angloise paroissoit plus occupée des intérêts de ces deux rivaux, que de la guerre de France. Elle sembloit même l'avoir entiérement oubliée. Cependant les circonstances étoient devenues bien plus favorables, & elle avoit une belle occasion de réparer ses pertes, & de venger l'honneur de ses armes. Charles, dans les

bras d'Agnès Sorel, se livroit aux plaisirs, & laissoit à ses Ministres & 1432.
à ses Généraux le soin des affaires les plus importantes. Il n'eût pas été un ennemi bien redoutable pour le Duc de Bedfort, si l'Angleterre eût fourni des secours; mais pendant quelque tems, Bedfort n'en reçut aucun, de façon qu'il ne pouvoit former une armée, qu'en retirant les garnisons des places qu'il avoit conquises, & c'eût été alors les laisser exposées à toutes les tentatives de Charles. Ainsi il n'arriva rien d'intéressant jusqu'au 13 Novembre, qu'Anne de Bourgogne, Duchesse de Bedfort, mourut. Cet événement affligea, non seulement son époux, mais affecta toute la nation Angloise. Il rompit les liens qui avoient uni les Ducs de Bedfort & de Bourgogne: le ressentiment qui s'ensuivit devint fatal aux intérêts de l'Angleterre.

Au commencement de cette année, 1433.
les paysans de Normandie se révoltèrent. Ils s'assemblérent au nombre de soixante mille, & prirent les armes; quarante mille pasèrent dans le Vexin, les vingt mille autres marchèrent à Caen, prirent cette ville, Harfleur,

Dieppe & Lillebonne. Le Comte d'A-
1433. rundel, informé de cette rebellion, s'avança contre ceux qui étoient en Vexin, les attaqua de nuit, & les défit aisément. Ceux de Caen auroient pu être plus dangereux, ayant à leur tête le Maréchal de Rieux ; mais ils furent si effrayés de la défaite de leurs compatriotes, que la plus grande partie se dispersa, & rentra dans ses habitations. Le Maréchal, suivi des plus entreprenans, se jetta dans Dieppe, & cette place, ainsi qu'Harfleur restèrent au Roi de France. Arundel reprit Caen & Lillebonne.

1434. Le Conseil d'Angleterre désiroit alors la paix, plutôt que de prendre de nouvelles mesures pour recouvrer ce que Henri avoit perdu en France. Le Duc d'Orléans, qui étoit encore prisonnier à Londres, avoit offert d'employer tout son crédit à contribuer à un traité. Sa liberté devoit être le prix de ses soins. Il proposa que la Reine douairière de Sicile, Charles d'Anjou, son fils, le Duc de Bretagne & ses frères, le Comte de Richemont & de St. Gilles, le Duc d'Alençon, les Comtes d'Armagnac, de Foix, de Perdriac, de Clermont, &

l'Archevêque de Paris, en qualité de Plénipotentiaires d'Angleterre, se rendissent à Calais, ou à telle autre place que le Conseil décideroit, & demandassent la permission de former un congrès, pour donner plus de force à la négociation. Il présenta en même-temps une suite d'articles si favorables à l'Angleterre, que le Conseil les accepta sans balancer : il signa, scella, & jura de remplir le traité qu'il avoit imaginé. En conséquence on expedia des passe-ports pour la Reine douairière de Sicile, & les autres personnes dénommées; on fixa le mois d'Octobre pour le tems des conférences, & le Conseil nomma des Commissaires pour traiter avec les Plénipotentiaires de Charles. Le Duc d'Orléans agissoit de concert avec la Cour de France, qui ne cherchoit qu'à amuser le Conseil d'Angleterre. Les articles d'une paix particulière entre Charles & le Duc de Bourgogne étoient déja disposés; le Connétable avoit eu à ce sujet une conférence avec le Duc de Nevers. Il avoit pris pour prétexte de terminer le différend qui étoit entre ce Prince & le Comte de Clermont, & il ne manquoit plus que l'oc-

1434.

casion de finir & de confirmer ce traité Ce fut pour y parvenir qu'ils projettèrent le plan d'un congrès pour une paix générale, parce qu'ils prévoyoient que le Conseil Anglois refuseroit les conditions qu'on proposeroit, & qu'alors ce refus fourniroit au Duc un prétexte pour faire séparément la paix. Tel étoit le véritable motif des offres magnifiques du Duc d'Orléans Ils n'ignoroient pas que rien n'étoit plus capable d'engager le Conseil de Henri dans une négociation, que de lui présenter quelque chose d'avantageux pour l'Angleterre, quand même l'effet ne s'en suivroit pas Ils étoient également certains que le Duc de Bedfort & le Conseil n'avoient aucune connoissance de ce qui s'étoit passé entre le Duc de Bourgogne & Charles, & qu'à ce moyen il seroit plus facile de les attirer dans le piége. Aussi-tôt que l'on eut consenti au congrès, le Duc de Bourgogne, qui continuoit de paroître uni avec l'Angleterre, intrigua si adroitement pour l'intérêt de la France, qu'en place de Calais, on choisit Arras pour le lieu des conférences, & que de part & d'autre, on consentit d'y envoyer des Ambassadeurs.

1434.

Toute l'Europe avoit les yeux fixés sur Arras. Le Pape y envoya le Cardinal Ste. Croix comme Ambassadeur, tandis que les Cardinaux de Chypre & d'Arles représentèrent le Conseil de Bazile. Charles nomma dix-sept Plénipotentiaires, à la tête desquels étoit le Connétable de Richemont : Henri en députa vingt-sept, pour la France & pour l'Angleterre ; le Duc de Bourgogne étoit un des principaux. Jusques-là, le Régent & le Conseil Anglois étoient persuadés que le Duc agissoit de bonne foi ; mais ils apprirent bientôt qu'il avoit sollicité le Pape de le délivrer du serment qu'il avoit fait au feu Roi Henri. Eugène remplissoit alors la Chaire Pontificale ; il déclara que jamais François ne lui avoit faite une pareille demande, que pour lui, il ne feroit rien qui pût déplaire au Roi d'Angleterre. 1435.

On ouvrit les conférences le 6 Août. Les Ambassadeurs de Charles offrirent de céder à Henri toute la Normandie & la Guyenne, à condition qu'il renonceroit à toutes ses prétentions sur la couronne de France, & qu'il feroit hommage de ces deux Provinces. Les Plénipotentiaires Anglois furent aussi

surpris qu'offensés d'une proposition si
1435. évidemment contraire aux articles que le Duc d'Orléans s'étoit engagé de faire accepter ; ils rompirent brusquement la conférence, & se retirèrent sans daigner même répondre. Le Duc de Bourgogne prit occasion de cette rupture pour conclure une paix particulière. Le Légat du Pape le dégagea de son serment envers Henri V & son successeur, & son traité fut aussi-tôt ratifié, conformément aux articles préparés.

Isabelle, Reine douairière de France, qui conservoit toujours pour Charles son fils, cette haine qui avoit causé ses malheurs & ceux du Royaume, ne put voir les intérêts de l'Angleterre dans une situation aussi désespérée, sans en être vivement affectée ; elle en mourut de chagrin à Paris. Sa perte ne coûta de larmes à aucun François ; elle n'étoit en effet d'aucune conséquence pour les deux partis ; mais il n'en fut pas ainsi de celle du Régent, qui arriva à Rouen le 14 Septembre. Les Anglois le regrettèrent généralement. Il justifia, par sa conduite, la haute opinion que son frère aîné, ainsi que toute la nation, avoient de ses vertus & de sa capacité. Son zèle

pour sa patrie lui fit surmonter toutes les difficultés qu'il rencontra pendant le tems de sa régence : les derniers secours qu'il reçut de l'Angleterre furent légers & d'aucun effet. Il fit la triste expérience qu'il n'y avoit aucune confiance à prendre aux François, ni même aux Anglois, quand ils sont livrés à eux mêmes. Mais il sçut, par sa prudence consommée, conserver la ville de Paris & le Duché de Normandie. Quand même il auroit vécu, il y a lieu de croire qu'il n'auroit pas obtenu des Anglois des efforts plus vigoureux que ceux qu'ils avoient faits jusqu'alors contre la France. Aussitôt que la nouvelle de sa mort fut arrivée en Angleterre, Richard Plantagenet, Duc d'York, fut nommé Régent de France; mais Henri, Duc de Somerset, qui avoit prétendu également à cette dignité, fit tant par ses intrigues dans le Conseil, que les Patentes ne furent passées au grand Sceau, que sept mois après. Les partisans de Charles surent profiter de cet intervalle pour étendre leurs conquêtes. 1435.

L'infidélité du Duc de Bourgogne mit le Conseil Anglois au désespoir; il en vint même jusqu'à la lui repro-

cher dans les termes les plus durs. Ce-
1435. pendant ce Prince, pour conserver un certain *decorum* avec l'Angleterre, envoya deux héraults à Henri, pour s'excuser d'avoir fait séparément la paix, & l'assûrer qu'il y avoit été forcé par l'impossibilité où son peuple étoit de soutenir plus long-tems la guerre. Il lui offrit en même-tems sa médiation entre la France & l'Angleterre. On regarda cet offre comme un nouvel outrage. Le Conseil ne daigna pas répondre à sa lettre, & les héraults furent détenus. La populace de Londres devint si furieuse, qu'elle assassina plusieurs Flamands, & pilla leurs maisons. Ces troubles fournirent au Duc de Bourgogne un prétexte plausible pour déclamer contre l'Angleterre, & joindre ses troupes à celles de Charles.

1436. Le Duc envoya au mois de Mars un renfort de cinq cens lances au Connétable, qui avoit trouvé moyen d'assembler une armée de six ou sept mille hommes, & qui marchoit directement à Paris. Charles & le Duc s'y étoient formés un parti. Le Connétable ne tarda pas à se rendre maître de différentes petites places dans les

environs de cette Capitale, & vint camper devant une des portes où ses troupes étoient continuellement en conférence avec les citoyens, malgré toutes les précautions de Robert Lord Willoughby, Commandant de la garnison Angloise, qui montoit à quinze cens hommes. Le treize Avril, dans le moment que le Maréchal l'Isle Adam faisoit donner l'assaut, les habitans prirent tout-à-coup les armes, & la garnison s'étant avancée pour repousser les assiégeans, elle fut accablée d'une grêle de pierres qu'on lui jetta par les fenêtres, tandis que toute la ville retentissoit d'acclamations répétées « vive le Roi & le Duc de Bour» gogne ». Le Gouverneur, voyant qu'il étoit impossible de résister au torrent, se retira à la Bastille. Aussitôt on étendit les chaînes dans les rues pour empêcher son retour. En même tems l'Isle Adam ouvrit les portes au Connétable, qui s'empara de la ville sans résistance Le Lord Willoughby ayant trouvé la Bastille dépourvue de toutes espéces de munitions, capitula le troisiéme jour, sortit avec tous les honneurs de la guerre, & se retira à Rouen.

1436.

Le Duc d'York reçut enfin ses Patentes, vint débarquer en Normandie avec un corps de troupes considérable, & reprit toutes les places dont les François s'étoient emparés depuis la mort du Duc de Bedfort. Tandis qu'il étoit occupé de la conquête de la Normandie, il apprit que le Duc de Bourgogne faisoit de grands préparatifs pour un siége, & soupçonnant que son dessein étoit d'investir Calais, il fit part de ses conjectures au Conseil, & le pressa de mettre cette place en état de défense. Mais le Duc ne leur donna pas le tems de prendre les mesures nécessaires; il vint camper devant cette ville avec une armée de cinquante mille hommes. Cette nouvelle mit la nation dans un délire de fureur : on donna ordre de lever quinze mille hommes pour le secours de la place, & on en confia le commandement au Duc de Glocester. Henri accorda en même-tems au Seigneur & au Lord Beaumont toutes les terres appartenantes à la maison de Bourgogne en France & en Flandre. Aussi-tôt que les troupes furent levées, le Duc de Glocester mit à la voile & débarqua en Normandie,

1436.

ſix ſemaines après que le Duc de Bourgogne avoit commencé le ſiége. Loin d'avoir encore fait aucuns progrès, il avoit reçu quelques échecs qui avoient découragé les Flamands. La garniſon avoit fait pluſieurs ſorties vigoureuſes avec ſuccès; d'autre part, la mer s'étant retirée, avoit laiſſé à ſec la flotte du Duc qui la bloquoit de ce côté, & les habitans étoient parvenus à y mettre le feu, & à détruire entiérement les vaiſſeaux. Les Anglois s'étoient emparés d'un fort de bois que les aſſiégeans avoient élevé, & qui étoit muni de canon, & tous les Flamands, qui le défendoient, avoient été paſſés au fil de l'épée. Enfin, avant de s'embarquer, le Duc de Gloceſter avoit envoyé au Duc un défi pour ſe battre. Toutes ces circonſtances avoient déja intimidé les troupes Flamandes, qui n'étoient compoſées que de milices mal vêtues, mal armées, & ſans diſcipline; mais lorſqu'elles apprirent que le Duc de Gloceſter étoit en marche pour ſecourir Calais, ce ne fut plus dans leur camp que mutinerie & confuſion. D'un commun accord, elles briſèrent leurs tentes; envain le Duc voulut les prendre par la dou- 1436.

ceur, envain il voulut agir d'autorité,
1436. elles se retirèrent dans le plus grand désordre : il fut obligé de les suivre jusqu'à Gravelines, où leur fuite fut si générale & si précipitée, qu'elles abandonnèrent leurs bagages, leur artillerie & leurs provisions, qui tombèrent entre les mains de la garnison.

Cette mortification ne fut pas la seule que Philippe éprouva ; à peine fut-il retourné dans ses Etats, que toutes villes de Flandre se révoltèrent : lui-même fut dangereusement blessé à Bruges, dans une sédition où le Maréchal l'Isle-Adam fut mis en piéces à ses yeux par la populace mutinée. Le Duc de Glocester profita de ces troubles, il ravagea l'Artois, la Flandre & le Hainault ; il en emporta douze cens chariots chargés de butin. Depuis cette époque, les affaires du Duc furent en si mauvais état, que Charles tira peu de secours de son alliance avec lui. Il y avoit déja quelques mois que la trêve entre l'Angleterre & l'Ecosse étoit expirée, & les hostilités avoient recommencé entre les deux nations. Le Comte de Northumberland, & les autres Lords des

frontières d'Angleterre, entrèrent en
Ecoſſe avec des forces nombreuſes. 1436.
Guillaume Douglas, Comte d'Angus,
& quelques autres Seigneurs Ecoſſois,
les rencontrèrent à Poperden. Le com-
bat fut vif; les Anglois furent battus,
eurent quinze cens hommes tués ſur
le champ de bataille, & quatre cens
priſonniers. Peu de tems après, on
propoſa un mariage entre Marguerite,
fille de Jacques, Roi d'Ecoſſe, &
Louis, Dauphin de France. Le Con-
ſeil de Henri mit tout en uſage pour
empêcher cette union, mais voyant
enfin que Jacques y étoit déterminé,
le Gouvernement fit armer une flotte,
pour enlever la Princeſſe dans ſon paſ-
ſage en France. Jacques trouva cepen-
dant le moyen de rendre leur vigilance
inutile. Il envoya ſa fille avec un con-
voi de quarante vaiſſeaux vers les Iſles
occidentales, & elle débarqua ſans ac-
cident à la Rochelle.

Au commencement de l'année, 1437.
Jeanne de Navarre & Catherine de
France, toutes deux Reines douairiè-
res d'Angleterre, moururent. La pre-
mière étoit veuve de Henri IV : on
l'avoit ſoupçonnée d'avoir tramé con-
tre la famille Royale; mais elle vécut



assez pour détruire cette calomnie.
1437 L'autre, veuve de Henri V, avoit, après sa mort, épousé Owen Tudor, simple Gentilhomme Gallois, mais l'homme le mieux fait de son tems. Ce mariage si disproportionné mécontenta toute la nation, & particuliérement le Duc de Glocester, qui crut que sa famille en étoit déshonorée, & fit, en conséquence, mettre Owen à Newgate. Celui-ci trouva le moyen de s'en échapper, & par la suite il fut tué, en combattant pour la maison de Lancaster. Il eut de Catherine trois fils : Edmond l'aîné, fut fait Comte de Richemont. Il épousa Marguerite, seule fille, & héritière de Jean Beaufort, Duc de Somerset, grand-père de Jean de Ghent. Il ne resta de ec mariage que Henri, Comte de Richemont, qui fut par la suite Henri VII, Roi d'Angleterre.

Le Parlement se tint cette année de bonne heure à Westminster. Le Duc de Glocester, comme Gouverneur de Calais, y représenta combien la situation de cette ville étoit désagréable, par rapport aux dispositions mutines de la garnison, qui depuis long-tems n'étoit pas payée, & protesta formel-

lement, qu'en cas que par une suite de cette négligence la ville fût prise 1437.
par les François, on ne pourroit le lui imputer. Cette déclaration engagea le Parlement à autoriser le Trésorier d'Angleterre à fournir ce qui manqueroit du produit des droits assignés pour cet entretien. On fit aussi différens réglemens en faveur du commerce, & l'on passa un dixiéme & un quinziéme pour le service public.

Les affaires d'Angleterre reprenoient en France une face plus satisfaisante, depuis que le Duc d'York y étoit arrivé. Charles n'avoit plus qu'une foible armée en campagne. Le Duc de Bourgogne n'étoit pas en état de lui porter aucun secours; il n'avoit pas trop de ses troupes pour appaiser la révolte de ses propres sujets. Le froid avoit été si excessif dans le commencement de l'année, que les Généraux n'avoient pu entreprendre aucune opération suivie. L'infatigable Talbot fut le seul que la rigueur de la saison ne put arrêter. Il assembla un corps de troupes, fit habiller tous ses soldats en blanc, & à la faveur de ce déguisement, ils se glissèrent dans les fossés de Pontoise, sans être apperçus par la garni-

son, à cause de la quantité de neige
1437. qui couvroit la terre. Cependant le reste du détachement s'approchoit de la place au milieu de la nuit, pour soutenir leurs compagnons. Au point du jour, & au moment où la garde se relevoit, ceux-ci appliquèrent leurs échelles contre les murailles, entrèrent dans la ville, & vinrent ouvrir les portes à Talbot, qui entroit d'un côté, tandis que les François fuyoient de l'autre. La surprise de cette ville importante fut pour Charles un coup accablant, & pour les Parisiens un objet de crainte & d'embarras. En effet, la garnison Angloise venoit chaque jour jusqu'aux fauxbourgs de la Capitale. Le Duc de Bourgogne, allarmé de ces succès, qui pouvoient avoir, si on ne les arrêtoit, des suites dangereuses pour lui, résolut de tirer Charles de cette léthargie à laquelle il paroissoit être livré, & lui représenta que pour sa propre gloire, il ne devoit pas différer à assembler ses troupes, à se mettre à leur tête, & à marcher vers Paris; & qu'il falloit qu'il mît tout en usage pour chasser les Anglois du sein de ses Etats. Pour l'animer davantage, il lui promit de faire une puissante diversion

en

en Picardie, afin de lui faciliter la destruction de ses ennemis. 1437.

Cette remontrance parut réveiller Charles; il réunit ses forces, & s'avança vers Paris. Sur sa route, il attaqua Montereau-Faut-Yonne, & dans le même tems, le Duc de Bourgogne entreprit le siége de Crotoy, place forte en Picardie. Une armée nombreuse l'investit par terre, tandis que le port étoit bloqué par quatre gros vaisseaux François. Le Duc d'York fut alors rappellé en Angleterre, par les intrigues du Duc de Sommerset. Il chargea Talbot d'aller au secours des assiégés avec un corps de cinq mille hommes. Quoique l'armée de Philippe fût cinq fois plus forte, ce Général intrépide l'entreprit, & fut obligé de passer la Somme en face de l'ennemi. Le Duc, informé de son approche, laissa une partie de ses troupes pour continuer le siége, & fut avec le reste se poster sur le bord de la rivière, pour disputer le passage aux Anglois; mais ni la force, ni les eaux n'étoient pas capables de les arrêter: ils se souvenoient encore de la trahison du Duc; cette idée, & l'espoir de porter du secours à leurs compatriotes, les animoit d'une

nouvelle ardeur. Talbot se précipita
1437. le premier dans l'eau, & ses troupes le suivirent avec tant de vivacité, que les Bourguignons en furent effrayés malgré la supériorité du nombre & l'avantage de leur position. Ils refusèrent de soutenir la première charge, & se mirent à fuir. Leur terreur panique se répandit bientôt parmi ceux qui étoient campés devant la ville, & toute l'armée fut dispersée. Talbot entra triomphant dans Crotoy & ravagea tout le pays. Il retourna ensuite à Rouen où le Comte de Warwick étoit arrivé quelque tems auparavant avec un renfort de douze cens hommes. Pendant ce tems le Duc d'York s'étoit rembarqué avec six vaisseaux. Il rencontra par hazard l'escadre Françoise qui avoit bloqué la Somme pendant le siége de Crotoy, & il la détruisit entièrement.

Cependant Charles poursuivoit le siége de Montereau, & parvint à la soumettre. Il fit alors son entrée publique dans Paris; il y établit aussi-tôt un Parlement, des Cours de Judicature, & confirma les priviléges de la ville. Mais ce calme heureux fut de courte durée. La foule inombrable

qui revint à Paris, y causa la famine & la peste s'ensuivit; de façon qu'en peu de jours cette Capitale ne parut plus qu'un désert. Ce fléau fut si rapide, que le Roi & la Famille Royale furent obligés d'abandonner la ville; & les habitans, qui avoient échappé, suffisoient à peine pour soulager les malades & ensevelir les morts. Les plus riches citoyens sentirent eux-mêmes le tourment du besoin. Enfin la misère & la désolation furent extrêmes; la ville, presque déserte, devint le repaire des loups & des autres animaux voraces, qui parcouroient les rues, se repaissoient des corps morts, & dévoroient même les vivans. 1437.

Tandis que la main de la Providence s'appésantissoit ainsi sur les François, Jacques, Roi d'Ecosse, périssoit victime de l'ambition de son oncle Walter, Comte d'Etthol. Celui-ci, secondé d'un malheureux proscrit nommé Grœme, homme dangereux & téméraire à l'excès, força le couvent des Dominicains de Perth où le Roi étoit logé, & l'assassina pendant la nuit. Une jeune dame nommée Douglas, de la suite de la Reine, alarmée par le bruit, courut à la porte de

l'appartement pour la fermer au verrouil; mais ayant reconnu qu'il étoit
1437. enlevé, elle y suppléa avec son bras que les assassins lui brisèrent. Jacques, quoique nud, se saisit de son épée, & défendit bravement sa vie contre la multide de ses ennemis; plusieurs périrent sous ses coups : mais enfin il fut accablé par le nombre, & tomba percé de vingt-huit coups, dont plusieurs étoient mortels. La Reine elle-même s'étant mise entre son mari & les assassins, reçut plusieurs blessures dangereuses. La fin tragique de Jacques fut favorable à l'Angleterre, elle la délivra d'un voisin redoutable, & ôta à la France un allié puissant.

1438. Au mois de Mars le Connétable Richemont assembla un corps de troupes considérable, & vint investir la ville de Meaux, une des plus fortes places de France, & qui avoit tenu sept mois contre Henri V. Elle étoit alors défendue par le bâtard de Han, Officier d'un mérite distingué. Mais, malgré toute sa vigilance & ses soins, elle fut prise d'assaut au bout de trois semaines, & le Gouverneur fut fait prisonnier dans l'action. La garnison se retira du côté appellé le marché,

& rompit le pont de communication ; de façon que le Connétable fut obligé de former un nouveau siége plus difficile que le premier. Il fit en même tems décoller le Gouverneur, parce qu'étant François il servoit dans l'armée Angloise. Il fit faire autour de son camp trois lignes de circonvallation fortifiées de redoutes, pour empêcher qu'aucun secours n'entrât dans la place. Charles vint en personne à ce siége afin d'animer ses soldats par sa présence, & de leur faire redoubler d'efforts. Toutes ces précautions n'empêchèrent point Talbot de tenter de jetter des troupes dans la place. Il se mit à la tête d'un petit corps de troupes choisies, marcha vers les lignes Françoises, &, après avoir pris d'assaut une des redoutes qui s'opposoit à son passage, il entra dans la ville avec un convoi. Le lendemain, avant que l'ennemi fût revenu de sa surprise, il sortit de la même maniere, bien résolu de faire entrer un secours plus considérable. Mais le Connétable ne lui en donna pas le tems. Outré de l'affront qu'une poignée d'Anglois lui avoit fait essuyer, il poussa le siége avec tant de vigueur, qu'il obligea la garnison à capituler.

1438.

1439. Le succès de cette expédition engagea le Connétable à tenter le siége d'Avranche. Il y avoit déja trois semaines qu'il étoit devant cette ville, lorsque Talbot, à la tête des troupes qu'il avoit rassemblées pour aller au secours de Meaux, força les lignes de Richemont, pourvut la place de munitions, & prit la route d'Harfleur. Comme il n'avoit pas de forces assez nombreuses pour en entreprendre le siége en forme, il résolut de la bloquer. En conséquence il se retrancha si avantageusement, qu'il auroit pu défier une armée de cinquante mille hommes. D'un autre côté le Duc de Sommerset, à la tête d'une flotte, observoit en même tems la place par mer. Le Comte d'Eu, nouvellement arrivé d'Angleterre, avança avec quelques troupes pour attaquer les retranchemens Anglois; mais, lorsqu'il eut reconnu leur situation, il crut devoir se retirer. Il fit cependant une légère tentative dans laquelle Gaucourt tomba entre les mains de Talbot. Le blocus dura quatre mois, au bout desquels Talbot réduisit la ville. Il avança dans la Normandie, & chassa toutes les garnisons Françoises de plusieurs

châteaux qu'elles y gardoient ; de façon qu'il ne lui restoit plus que Dieppe à conquérir. 1439.

Cependant on tint à Calais des conférences pour la paix ; mais les conditions respectives des parties belligérentes étoient si opposées les unes aux autres, qu'on se sépara sans avoir rien terminé. Les Ducs de Bourgogne & d'Orleans furent les seuls qui retirèrent quelque avantage de ce congrès. Le premier obtint quelque trève en faveur de ses sujets de Flandre, du Brabant, de Hollande & de Zélande, que l'interruption du commerce avec l'Angleterre avoit épuisés ; & l'autre recouvra sa liberté après vingt ans de captivité.

Le Duc de Bretagne continuoit d'affecter une entière neutralité. 1440. Cependant les troupes, que le Connétable son frère, amenoit de tems en tems à Charles, ne pouvoient être levées dans ses Etats sans sa permission. Dans toute autre circonstance le Ministère Anglois se seroit vengé de cette supercherie ; mais, eu égard alors à la position présente des affaires, il parut se contenter de ce que le Duc ne se déclaroit pas ouvertement pour ses en-

nemis. Néanmoins comme les Bretons
1440. & les Anglois se molestoient réciproquement en mer, tout négoce entre eux étoit arrêté, & cette suspension étoit très-préjudiciable aux deux nations, le Duc & Henri conclurent un traité par lequel ils s'engagèrent à empêcher tout armement dont le but fût d'attaquer les sujets de l'un ou de l'autre. Le Comte de Warwick qui, pendant l'absence du Duc d'York, avoit rempli la dignité de Régent de France, mourut pendant le cours de cette année. Le Duc vint reprendre ses fonctions. S'il eût été soutenu, il auroit pu rétablir les affaires d'Angleterre dans leur premier éclat. Le Dauphin & les autres Princes de la Cour, à l'exception du Duc de Bourgogne & du Comte d'Eu, s'étoient ligués contre Charles dans le dessein de placer son fils sur le trône. Heureusement pour le Roi, ils avoient mis la Trémouille du nombre des conjurés; & comme le Connétable haïssoit mortellement ce Seigneur, il en fut plus ardent & plus chaud à défendre Charles. En effet, il le soutint avec tant de chaleur, qu'il le mit en état de maintenir sa couronne contre tous ses ennemis. Cette

guerre civile, connue sous le nom de la *Praguerie*, fut si mal conduite, qu'en 1440.
peu de tems tous ceux qui y étoient entrés, furent obligés d'implorer la clémence du Roi. L'Anglois ne sut point profiter de ce trouble intérieur; il ne fit rien d'important, & se contenta de quelques légères incursions dans les environs de Paris, où Charles retourna après que cette sédition fut appaisée.

Cependant le Cardinal de Winchester, non content d'avoir fait perdre au Duc de Glocester tout le crédit qu'il avoit dans le Conseil, trama contre la vie de ce Prince, & tâcha de le convaincre de trahison au premier chef. Il espéroit que l'oubli que le Roi paroissoit faire de lui, & les petites tracasseries qu'il avoit éprouvées de la part du Conseil, aigriroient son caractère naturellement violent, & le porteroient peut-être à se répandre en propos qu'il seroit facile d'interprêter à son désavantage. En conséquence il mit des espions jusques dans l'intérieur de la famille du Duc pour observer ses conversations; mais, au milieu de tous ses défauts, le Duc étoit trop sincérement attaché à son 1441.

Souverain pour fournir dans ce genre
1441. aucunes armes contre lui-même. Le Cardinal fût donc obligé de changer de batterie. Il connoissoit la petitesse, l'orgueil & l'ambition de la Duchesse, ce fut elle qu'il chargea ses agents d'observer. Ils ne tardèrent pas à découvrir qu'elle entretenoit une correspondance secrette avec un Prêtre nommé Roger Bolinbroke, qui prétendoit entendre la Nécromancie, & une femme qui composoit des filtres amoureux, & donnoit dans les enchantemens. Sir Jean Hume, autre Prêtre, & un certain Woodhame, émissaires du Cardinal, trouvèrent moyen de s'insinuer dans cette cabale. D'après leurs rapports, on fit arrêter Bolinbroke; la Duchesse aussi tôt se retira dans le refuge de Westminster. Les autres complices ayant été pris & examinés, on procéda contre elle pour avoir fait usage de la sorcellerie contre la vie du Roi, en formant une figure de cire semblable à Sa Majesté, & la faisant fondre par degrés au feu, dans l'espérance que le Roi dépériroit ainsi petit à petit. On parvint à déterminer la Duchesse à quitter son refuge. Elle fut confrontée avec Bolinbroke,

qui nia avoir jamais eu commerce avec le diable dans le dessein d'offenser Sa Majesté. Les déclarations de la Duchesse se réduisirent à avouer qu'elle avoit consulté ces complices sur un breuvage qu'elle vouloit donner à son mari pour empêcher que l'amour qu'il lui portoit ne fût jamais altéré. Hume & Wordhame insistèrent sur l'image, & l'on nomma les Archevêques de Cantorbery & d'York, le Cardinal de Winchester & l'Evêque de Salisbury, pour examiner cette affaire ténébreuse. Leur rapport fut si peu favorable à la Duchesse, que l'on érigea une Cour composée des Comtes d'Huntingdon, Stafford, Suffolk & Northumberland, pour lui faire son procès, comme coupable de haute trahison. Après l'examen des preuves, ils référèrent l'affaire à la Cour Ecclésiastique, & la Duchesse y fut condamnée à une pénitence publique pendant trois jours consécutifs; savoir à aller nuds pieds & nue tête, tenant une torche de cire à sa main par les rues de Londres jusqu'à l'église de Saint Paul, pour y être constituée prisonnière pendant le reste de sa vie sous la garde de Sir Th. Stanley. La sentence fut exécutée dans 1441.

1441. toute sa rigueur. Les ennemis du Duc se flattoient que cette disgrace publique détruiroit l'amour que le peuple avoit pour lui, ou que le ressentiment le porteroit à quelques démarches contre le gouvernement. Ils furent trompés dans leur attente. Le Duc étoit royaliste jusqu'à l'enthousiasme ; il supporta ces outrages avec une entière résignation ; & la disgrace de son épouse, loin de le rendre méprisable aux yeux du public, ne fit que l'animer contre les auteurs de cette iniquité.

A mesure que le Duc perdoit son crédit dans le Conseil, la guerre en France étoit plus négligée, & on dédaignoit l'occasion favorable qu'on avoit de recouvrer les premières conquêtes des Anglois. Les Princes de France s'étoient de nouveau ligués contre Charles. Le Duc d'Orléans, piqué de la froide réception que le Roi lui avoit faite après une si longue captivité qu'il n'avoit soufferte qu'en défendant le Royaume, étoit à la tête de ce parti. Il seroit devenu plus dangereux que le premier; mais le Roi sut prudemment en détacher le Duc par les cessions considérables qu'il lui fit.

La retraite de ce Prince déconcerta les mesures des autres associés qui recou- 1441.
rurent de nouveau à la bonté du Roi. Les Anglois ne profitèrent point de ces troubles.

Cette négligence impardonnable, 1442.
jointe à différentes opérations du Cardinal, toutes contraires au bien public, portèrent les murmures & les plaintes du peuple si haut contre l'intriguant Prélat, que le Duc de Glocester crut pouvoir hazarder de se porter accusateur contre lui devant le Conseil. Mais tous les membres qui le composoient étoient dévoués au Cardinal. Ils firent valoir l'acte d'amnistie qui avoit été passé en faveur de ce Prélat, & le Roi lui fit grace une seconde fois.

Il y avoit huit mois que les Anglois 1443.
faisoient le blocus de Dieppe sans qu'il leur vint aucuns secours, Charles voulut les prévenir & jetter des troupes dans la ville. Le Dauphin sollicita vivement le commandement de cette expédition. Son père le lui accorda; mais ce ne fut pas sans répugnance. Il redoutoit l'esprit turbulent de ce jeune Prince, & trembloit de lui confier un corps de troupes, à la tête desquelles

il renouvelleroit peut-être ses desseins
1443. séditieux. Il fit cependant céder ces considérations à la nécessité de secourir Dieppe, qui alloit être réduit à la dernière extrémité. Ainsi, le Dauphin partit de la Guyenne avec quatre mille chevaux. En approchant de Dieppe, il reconnut que le fort de Charles Mesnil, dont les Anglois étoient maîtres, étoit imprenable du côté de la campagne; il ne voulut point s'y arrêter, & il se jetta dans la place, malgré toute la résistance qu'on lui opposa. Il ne donna pas aux ennemis le tems de se reconnoître. Il sortit avec toutes ses forces, & fut attaquer le fort du côté de la ville, mais il fut repoussé trois fois: enfin, au quatriéme assaut, il l'emporta l'épée à la main. Les Anglois n'étoient plus alors en état de continuer le blocus, & ils se retirèrent en bon ordre. Environ cinq jours après leur retraite, Jean, Duc de Sommerset, arriva d'Angleterre avec un renfort de quatre mille hommes; mais il étoit trop tard, tout ce qu'il put faire, fut de ravager le pays, & de soumettre quelques châteaux peu importans.

1444. Cependant, la France & l'Angleterre étoient également fatiguées d'une

guerrre ruineuse, qui duroit depuis trente ans sans interruption. Les Princes & les Grands de la France ne pouvoient plus supporter les fatigues & les pertes qu'ils avoient essuyées; les campagnes & les villes étoient désertes, & ce Royaume, autrefois si peuplé, ne pouvoit plus fournir de soldats. Le Duc d'Orléans ne cessoit de presser Charles de se prêter à un arrangement. Le Duc de Bourgogne se joignit à lui, & tout le peuple faisoit des vœux pour voir finir ces calamités. L'Angleterre ne désiroit pas moins la paix; tous les revenus du Royaume étoient engloutis dans le gouffre immense de cette guerre. Le Roi étoit naturellement pacifique, & les Ecclésiastiques, qui composoient son Conseil, prévoyoient aisément, que la continuation d'une guerre malheureuse, les rendroit odieux à la nation, qui ordinairement impute à la mauvaise administration des Ministres, les événemens contraires. Le Duc de Glocester étoit le seul qui fût d'un sentiment opposé, & qui s'efforçât de faire connoître qu'il falloit faire de nouveaux efforts pour profiter de la foiblesse du Roi de France, & de la trève que l'Angleterre venoit de fai- 1444.

re avec le Duc de Bourgogne. Mais son
1444. opinion ne fut pas celle du Conseil, dont tous les membres s'étoient ouvertement déclarés ses ennemis. Les deux Monarques consentirent donc à un congrès, & le Ministère Anglois, ne consultant que le besoin que la nation avoit de la paix, & sans considérer que la France étoit encore plus épuisée, & qu'il pouvoit encore lui donner la loi, consentit que le congrès fût tenu à Tours, où Charles faisoit sa résidence, comme si ce Monarque eût été vainqueur, & que les Plénipotentiaires fussent venus le prier de se prêter à une négociation. Le Comte de Suffolk fut nommé chef d'ambassade, & comme ses pouvoirs s'étendoient au-delà du traité projetté avec la France, il fut muni d'un ordre authentique du Conseil, pour l'exécution de chacun des articles de ses instructions. On ouvrit les conférences de part & d'autre ; on fit des propositions tendantes à une paix générale, mais elles furent mutuellement rejettées, & la négociation se réduisit à une trève de deux ans.

Le Comte de Suffolk procéda ensuite aux autres articles dont il étoit

chargé ; il proposa un mariage entre le Roi son maître & Marguerite d'Anjou, fille de René, qui depuis la mort de Louis son frère aîné, avoit pris le titre de Roi de Sicile. Cette Princesse étoit belle, d'un esprit fin & l'ame élevée. Elle étoit bien faite pour répondre aux desseins de Suffolk, qui avoit déja prévenu Henri en sa faveur, ayant dessein d'engager ce Monarque dans la cabale qu'il méditoit contre le Duc de Glocester. Cette proposition ne pouvoit être qu'extrêmement agréable à la France ; mais Charles, qui connoissoit l'impatience de Henri & de son Conseil, se conduisit avec tant d'adresse dans la rédaction du traité, que le Comte de Suffolk, au lieu de demander que Marguerite apportât un douaire, promit au nom de son maître, que la province entiére du Maine seroit cédée à Charles d'Anjou, oncle de la Princesse. Lorsque les articles du mariage furent dressés, le Comte retourna en Angleterre rendre compte de sa mission au Ministère, pour que le Roi & le Conseil confirmassent les traités qu'il avoit faits. Le Duc de Glocester, qui pénétra enfin le but de cette alliance, s'y opposa vivement,

1444.

& allégua deux raisons, auxquelles, 1444. en effet, on n'avoit rien à répondre. Il observa d'abord que le Roi ne pouvoit, sans manquer à l'honneur & à la bonne foi, rompre les premiers engagemens qu'il avoit contractés avec la fille du Comte d'Armagnac; qu'en second lieu, le Maine étoit le boulevard de la Normandie, & qu'en le cédant, c'étoit exposer toute cette Province aux dangers les plus évidens. On n'eut aucun égard à ces représentations, & le Comte de Suffolk, comme proche parent de Henri, fut chargé d'épouser Marguerite. Ce foible Prince fut si flatté de cette alliance, toute déplacée qu'elle étoit, qu'en signe de satisfaction, il créa le Comte Marquis de Suffolk. Jean Holland, Comte d'Huntingdon, fut élevé au Duché d'Exeter, Omphroy, Comte de Strafford, fut décoré du titre de Duc de Buckingham, & l'on donna celui de Duc de Warwick à Henri, fils du feu Comte de ce nom, qui avoit été Régent en France. Les nôces furent célébrées à Tours en présence de Charles, & de toute sa Cour, avec une magnificence qui ne répondoit guères à la pauvreté de la nouvelle Reine, & aux circon-

ſtances malheureuſes des deux nations.
Cette cérémonie fut faite pendant le mois de Novembre, & au retour du printems, la Princeſſe partit pour l'Angleterre, avec une ſuite honorable de Dames Angloiſes, qui étoient paſſées en France à cet effet. 1444.

Le ſeize Avril, Marguerite, alors Reine d'Angleterre, débarqua à Portchester. Elle fut remariée dans le Prieuré de Southwark; de-là, elle ſe rendit à Londres, & le treize Mai, elle fut couronnée dans l'Abbaye de Weſtminſter : elle ne tarda pas à prendre un empire abſolu ſur l'eſprit de Henri. Elle entretint une correſpondance ſecrette avec le Marquis de Suffolk, & une liaiſon intime avec le Cardinal de Wincheſter & l'Archevêque d'York. Leur intérêt mutuel cimentoit cette union contre le Duc de Glocester, qu'ils regardoient comme leur ennemi commun. 1445.

Avant l'arrivée de Marguerite, le Parlement s'étoit aſſemblé, & après ſon couronnement le Marquis de Suffolk adreſſa aux deux Chambres un diſcours, dans lequel il s'étendit ſur les avantages de cette alliance, ainſi que ſur le mérite des ſervices qu'il

avoit rendus personnellement, tant
1445. dans le cabinet qu'au champ de bataille ; il appuya sur-tout sur la conduite, la prudence & la finesse avec laquelle il avoit rédigé le dernier traité, qui devoit donner la paix & le bonheur à la nation entière. Le Parlement le crut sur sa parole, approuva tout ce qu'il avoit fait, & outre les deux quinziémes qu'il accorda pour les besoins de l'Etat, il passa à ce Seigneur un demi denier, pour le défrayer de la dépense que le voyage de la Princesse en Angleterre lui avoit occasionné. Le reste de l'année fut employé en négociations, pour renouveller les conférences, & faciliter une entrevue entre les deux Rois. On regardoit cet expédient comme le plus sûr pour parvenir à une paix solide & durable. En conséquence, les Ministres des deux Couronnes convinrent que leurs Souverains se verroient en France, & que Henri passeroit la mer à Calais, pour être à portée de se rendre à l'endroit désigné. Mais il s'éleva, à l'occasion de leur rendez-vous, plusieurs difficultés qui arrêtèrent ce projet, & l'entrevue fut différée. Pendant cet espace de tems, les deux partis consentirent

à une prolongation de la trève. Dans le cours de cette année mourut Henri Chichely, Archevêque de Cantorbery, qui occupoit ce fiége depuis trente ans. Il fut remplacé par Jean Stafford, Evêque de Bath & de Wells, qui dut fa promotion au Cardinal. 1445.

Comme rien ne retenoit plus le Duc d'York en France, il retourna en Angleterre, où il fut reçu avec toutes fortes de marques de diftinctions. Henri, pour reconnoître le confentement que le Duc avoit donné à fon mariage avec Marguerite, lui accorda des Lettres-Patentes qui prolongeoient pour cinq ans la dignité de Régent en France. La Reine & fa cabale, voyant leur autorité établie d'une manière affûrée, & n'ayant rien à craindre d'un Parlement dévoué à leurs volontés, commencèrent à concerter entr'eux les moyens de perdre le Duc de Glocefter; ils redoutoient l'amour que le peuple avoit pour lui, & fentoient que fi, comme héritier préfomptif de la Couronne, il montoit fur le Trône, il ne manqueroit pas de leur faire rendre compte de leur conduite. La Reine étoit impérieufe & vindicative : elle n'ignoroit pas la fermeté avec laquelle le Duc 1446.

s'étoit opposé à son mariage. Envain
1446. il chercha par ses soumissions à se concilier ses bonnes graces, rien ne put lui faire oublier une résistance qu'elle regardoit comme un outrage impardonnable. Le premier moyen qu'ils employèrent, pour causer la perte de ce Seigneur, fut une accusation ridicule qu'ils portèrent contre lui : quoique dénuée de tout fondement, elle le fit éloigner du Conseil. Il ne lui fut pas difficile de justifier de sa conduite ; il y parvint même de manière, que ses ennemis furent obligés de le décharger du crime qu'ils lui avoient imputé. La populace, parmi laquelle il avoit acquis l'épithète du bon Duc Omphroy, prit son parti avec tant de chaleur, qu'on n'entendoit plus dans Londres qu'exécrations contre le Ministère, & que menaces, qui faisoient voir clairement, qu'il seroit impossible à la cabale de chercher à lui ôter la vie, sous l'apparence même des loix, sans courir les risques d'une dangereuse révolution dans l'Etat. Ils prirent donc le parti de l'accuser publiquement d'un crime, qui pût leur fournir un prétexte pour le consigner en prison, où ils espéroient se défaire de lui, sans trouble & sans bruit.

Après avoir pris cette barbare résolution, ils convoquèrent en Février un Parlement à St. Edmont. Ils affectèrent, en même-tems, d'accabler de caresses le Duc de Glocester ; mais ils cherchèrent à lui faire naître des soupçons capables de l'intimider, & de l'empêcher de se trouver à cette assemblée, ce qui leur fourniroit alors des raisons pour le faire arrêter. Afin d'augmenter encore ses craintes, ils employèrent des émissaires, qui sous le sceau du secret, lui conseillèrent de ne pas paroître au Parlement, parce qu'on devoit l'y accuser de certains crimes & de malversations ; ils l'asfûrèrent qu'on avoit déja pris toutes les mesures nécessaires pour sa condamnation, & que ses ennemis avoient choisi St. Edmont, comme étant plus éloigné de Londres, où il étoit trop chéri du peuple. 1447.

Mais tous leurs subterfuges furent inutiles, & ne purent l'engager à s'absenter du Parlement, & à donner par-là lieu de le soupçonner coupable de crimes qui lui étoient absolument inconnus. Il se rendit donc au tems fixé à St. Edmondsbury, fondé sur son innocence. Le premier jour de la session,

il fut arrêté & mis en prison, sous
1447. prétexte qu'il vouloit assassiner le Roi, s'emparer de sa Couronne, & délivrer sa femme du château de Kenilworth, où elle étoit détenue prisonnière. Tous les amis du Duc furent indignés de cette calomnie; cependant l'accusation leur paroissoit si grossière, qu'ils ne doutoient pas que le Duc ne s'en tirât avec honneur, & ils en étoient plus tranquilles sur son compte; mais ce Prince infortuné n'eut pas la liberté de démontrer la fausseté de cette imputation. Après avoir resté enfermé pendant sept jours, sans prêter aucun interrogatoire, on le trouva mort dans son lit. Il n'y eut personne qui ne fût convaincu que ses ennemis lui avoient ôté la vie. Cependant ils crurent prévenir tous les soupçons, en faisant exposer son corps pendant trois jours. Il ne paroissoit aucunes marques extérieures de violence; mais le peuple disoit hautement, qu'il avoit subi le même sort qu'une autre personne de son nom, qui avoit été étouffée à Calais. Quoiqu'il en soit, Omphroy, Duc de Glocester fut universellement regretté. Le peuple en général le pleura sincérement, & les sçavans, en particulier, perdirent

perdirent en lui un ami & un protecteur. 1447.

Henri lui-même ne fut pas à l'abri du soupçon d'avoir eu part à cette tragédie; mais la Reine fut regardée comme l'auteur principal de ce forfait, & le peuple vomit mille imprécations contre le Marquis & les autres Ministres. Cette fin funeste, ouvrage de l'iniquité & de l'ambition, ne l'étoit pas également d'une politique bien profonde; elle annonçoit au contraire, combien peu ceux qui en étoient les auteurs, avoient prévu les suites naturelles qu'elle devoit avoir. En effet, cet événement, que la Reine envisageoit comme le seul capable d'assûrer ses projets d'une manière inébranlable, devint pour elle, & pour sa famille, une source de malheurs. Elle facilita au Duc d'York l'accès du Trône, & le mit en état de faire valoir des prétentions, qu'il se feroit bien gardé de soutenir ou de publier pendant la vie du Duc. Le Cardinal de Winchester ne survécut pas long-tems à la mort de son ennemi; environ cinq semaines après, cet orgueilleux Prélat fut attaqué d'une maladie qui le mit au tombeau. Il mourut l'ame bourrelée

de remords, & avec toutes les frayeurs
1447. d'une conscience coupable. Sa mort priva la Reine, & Suffolk son favori, d'un ferme appui, qu'ils trouvoient dans l'autorité & la fortune immense du Cardinal. Elle laissa en même-tems le Marquis plus exposé à la haine & aux injures du peuple : il en étoit détesté, non-seulement comme le meurtrier du Duc de Glocester, mais encore comme un traître, qui avoit livré le Maine. Ce qui mettoit le comble à la haine publique, étoit d'avoir conclu le mariage de Henri avec Marguerite ; ce qu'on regardoit comme un des plus grands malheurs, qui eut jusqu'alors affligé l'Angleterre. L'administration de cette Princesse étoit devenue insupportable ; guidée par le caprice & l'insolence, elle ne consultoit le Roi que pour qu'il mît le sceau à toutes ses injustices. Henri n'étoit occupé que d'exercices de piété, & la Reine ne négligeoit rien pour l'y entretenir, afin de l'éloigner entiérement du gouvernement. Les murmures du peuple étoient pour elle des objets de mépris ; elle le défia même jusqu'à élever son favori à la dignité de Duc de Suffolk, & à entretenir avec ce

Seigneur un commerce qui ne lui faisoit pas honneur.

1447.

Cette haine universelle, jointe à l'inaction & à l'incapacité de Henri, encouragèrent Richard, Duc d'York, à élever ses vues jusqu'au Trône d'Angleterre. Il étoit héritier de Mortimer, descendant de Lionnel, troisiéme fils d'Edouard III. Par conséquent son titre étoit préférable à celui de Henri, qui descendoit de loin de Jean de Ghent, frère du jeune Lionnel. Mais avant de faire aucune démarche, Richard crut devoir sonder les inclinations du peuple par des émissaires. Le despotisme de Marguerite fournit à ceux-ci l'occasion de faire observer aux Anglois qu'ils étoient esclaves d'une double usurpation, qu'on ne pouvoit regarder comme légitime l'avénement de la maison de Lancaster au Trône; qu'à la vérité l'éclat des vertus du feu Roi avoit fait fermer les yeux sur l'insuffisance de ses droits, mais qu'aujourd'hui la foiblesse de Henri, l'orgueil de la Reine, tout rappelloit qu'il descendoit d'une maison qui avoit toujours été ennemie déclarée de la nation Angloise, & que dans cette circonstance critique, le Duc d'York étoit

celui sur lequel le peuple devoit jet-
1447. ter les yeux, comme étant le véritable héritier de la Couronne, comme un Prince qui possédoit toutes les heureuses qualités qui font respecter & chérir un Souverain, & enfin comme un héros qui avoit déja rendu les plus grands services à sa patrie. Ces discours adroits firent au Duc un grand nombre de partisans, tandis qu'il paroissoit n'y prendre aucune part. Cependant la Reine & toute la maison de Lancaster en furent alarmées; on ne fut point dupe de l'indifférence que Richard affectoit, & on ne douta point qu'il ne fût l'ame de toutes ces clameurs. En conséquence on chercha à diminuer son autorité, & à augmenter d'autant celle d'Edmond, Duc de Somerset, son rival en crédit & en réputation. En conséquence, sans avoir égard à la commission de Régent de France, que le Roi avoit prorogée en faveur du Duc d'York pour cinq années, qui n'étoient pas encore expirées, le Duc de Somerset y fut nommé. Cette faveur rendit Edmond d'une arrogance extrême vis-à-vis de Richard; & quoique jusqu'alors ces deux maisons eussent toujours été divisées, cet évé-

nement les rendit irréconciliables.
Cependant le Duc d'York étoit trop 1447.
ſage pour ne pas diſſimuler ſon reſſentiment.

Les négociations recommencèrent 1448.
entre la France & l'Angleterre, pour en venir à une paix générale, & à une entrevue des deux Rois; mais un événement imprévu les ſuſpendit. Surienne, Gentilhomme Arragonois, Chevalier de la Jarretière, & Gouverneur de la baſſe Normandie pour le Roi d'Angleterre, s'empara de la ville de Fougères, qui appartenoit au Duc de Bretagne, & pilla les habitans. Le Duc, informé de cet outrage, envoya un hérault au Duc de Somerſet, qui réſidoit alors à Rouen, pour lui demander la reſtitution de la place & le dédommagement du pillage; mais comme il falloit examiner les particularités de l'affaire, afin d'en rendre compte à la Cour de Londres, le Régent ne put donner aucune ſatisfaction. Le Duc de Bretagne vit ce délai avec humeur, & s'en plaignit amérement. Il s'adreſſa même au Roi de France. Celui-ci crut l'occaſion favorable pour profiter de la foibleſſe de Henri, & des mécontentemens du

peuple Anglois. Il affecta d'entrer avec
1448. chaleur dans le parti du Duc, & envoya deux Ambaſſadeurs à Londres, pour exiger la réparation de cet affront, & le payement de ſeize cens mille écus d'indemnité, au profit de ſon vaſſal. La Cour d'Angleterre fut extrêmement ſurpriſe de la demande d'une ſomme auſſi exorbitante, & de l'ardeur avec laquelle Charles épouſoit la querelle du Duc, qui n'avoit pas été compris dans la trève en qualité de ſon allié, ou de ſon vaſſal, mais ſimplement comme Prince neutre, & qui avoit ſouvent ſervi de médiateur entre les deux Monarques. Cependant le Miniſtre aſsûra les Ambaſſadeurs que le Roi indemniſeroit le Duc, auſſi-tôt qu'on auroit établi l'objet de la perte qu'il avoit faite; & on leur fit entendre, que ſi Charles vouloit envoyer à Louviers, il y trouveroit des Ambaſſadeurs munis de pouvoirs pour arranger toutes conteſtations entr'eux & leurs alliés. En conſéquence on ouvrit des conférences en cette ville. Les Plénipotentiaires Anglois déclarèrent que Fougères avoit été ſurpris ſans le conſentement & à l'inſçu du Régent; qu'à l'égard de la

ſomme que le Duc demandoit, elle excédoit de beaucoup la perte qu'il avoit ſoufferte. Les Ambaſſadeurs François, ſans avoir égard à ces obſervations, répondirent d'un air décidé, que ſi l'on ne faiſoit pas au Duc de Bretagne la ſatisfaction que Charles exigeoit, il regarderoit la trève comme rompue; ainſi les conférences ceſsèrent preſque auſſi-tôt qu'elles avoient commencé. Charles étoit ſi réſolu à recommencer les hoſtilités, tandis que Henri n'y étoit pas préparé, que ſi la Cour d'Angleterre lui eût accordé ſa demande, il auroit trouvé une autre raiſon pour rallumer le feu de la guerre. Il continua cependant d'amuſer le Miniſtère Anglois par d'autres négociations, afin de ſe préparer à ouvrir la campagne, tandis que le Conſeil de Henri ſembloit dormir le gouvernail dans la main, & ne prenoit aucunes précautions pour ſe mettre à l'abri de l'orage qui ſe formoit. Cependant on ne rendit point la ville de Fougères; on ne fit même aucuns efforts pour appaiſer le Duc de Bretagne, qui avoit lieu d'être offenſé. On ſeroit preſque tenté de croire que Marguerite n'ayant point d'enfans, qui fût pour elle un ſu-

1448.

jet de s'intéresser au parti Anglois, se
1448. prêta aux desseins de sa famille en France, & favorisa, par sa négligence, l'expulsion des troupes de son mari de son pays natal.

1449. Charles, après avoir fait les préparatifs nécessaires pour recommencer la guerre avec avantage, ouvrit la campagne par la prise du château de Conches & du Pont-de-l'Arche en Normandie, Gerbay en Beauvaisis, Cognac & St. Maigrin en Guyenne, places dont il se rendit maître au nom du Duc de Bretagne. Les Anglois se plaignirent de cette infraction à la trève : on leur répondit que c'étoit par représailles du pillage de Fougères. Le Duc de Somerset étoit alors sans troupes en état de défendre les possessions Angloises, & Charles eut un champ libre pour étendre ses conquêtes. Son principal objet étoit de soumettre la Normandie ; il avoit, pour cela, levé quatre armées différentes, & il étoit à la tête d'une. Toutes les places de la Province étoient mal pourvues de garnisons, & les Gouverneurs, se reposant sur la trève, étoient passés en Angleterre. Charles trouva donc peu d'obstacles à l'exécu-

tion de ses desseins. Plusieurs villes se rendirent à la vue de l'armée Françoise; quelques-unes chassèrent les garnisons Angloises : d'autres enfin furent vendues par les Commandans Ponteau-de mer & Château-Gaillard furent les seuls qui firent quelque résistance. Ainsi, la campagne n'étoit pas encore finie, que Charles étoit en état d'assiéger Rouen. Il l'investit le huit Octobre. La place étoit défendue par le Régent & par le Comte de Shrewsbury; mais la garnison n'excédoit pas trois mille hommes. Le quatorze du même mois, les habitans d'un commun accord, ouvrirent les portes aux assiégans. Le Régent se retira au Palais & s'y défendit douze jours, au bout desquels il se vit obligé de capituler. On exigea qu'il laisseroit son artillerie, qu'il payeroit cinquante mille écus en or, & qu'il rendroit au Roi de France Caudebec, Arques, Lillebonne, Tancarville, Montivilliers & Harfleur : d'un autre côté, le Comte de Foix, qui commandoit pour Charles en Guyenne, s'empara du château de Maulcon, situé sur un roc, & qui paroissoit imprenable. Ainsi finit cette première campagne, si fatale à l'Angleterre.

1449.

1450. La Cour de Londres fut d'autant plus accablée de ces malheureuses nouvelles, qu'elle apprit en même-tems que les Irlandois s'étoient révoltés; ce qui la mettoit dans l'impossibilité d'envoyer en France les secours nécessaires. Cependant la Reine & le Duc de Suffolk espéroient tirer quelque avantage de cette rebellion. Ils saisirent cette occasion pour éloigner le Duc d'York, & le nommèrent Gouverneur d'Irlande, où ils se flattoient qu'il périroit; mais il déconcerta leurs projets, il parvint par son aménité, non-seulement à appaiser les séditieux sans répandre une goute de sang, mais il sçut engager dans ses intérêts ce peuple, qui par la suite y demeura constamment attaché.

Cependant toute l'Angleterre retentissoit de plaintes, que l'on élevoit contre le Duc de Suffolk; on l'accusoit hautement de trahir l'Etat, & d'être de concert avec la Reine pour faire triompher la France. Le Conseil n'étoit rempli que de ses créatures, qui toutes occupoient les places honorables & lucratives. Omphroy, Duc de Buckingham, avoit levé un corps de troupes nombreux

d'hommes d'armes, à condition qu'il recevroit une année de paie d'avance. 1450.
Cependant le Trésorier refusa de remplir cet engagement, & le Duc, prêt à s'embarquer, revint à la Cour, remit sa commission au Roi, & lui dit publiquement : » Sire, prenez garde » à votre Empire; vous êtes environné » de traîtres qui vous égarent, & je » suis convaincu, que si j'avois débar- » qué en Normandie avec vos troupes, » nous aurions été vendus à l'ennemi «. Suffolk y étoit présent; il sentit que ce discours ne regardoit que lui : il en fut si irrité, qu'il tira son poignard, & en auroit percé Omphroy, si les spectateurs ne l'eussent arrêté. Cette insolence, en face du Roi, excita l'indignation de Henri, & l'on eut beaucoup de peine à empêcher ce Monarque d'envoyer le téméraire à la Tour; mais elle mit le comble à la haine que la Noblesse & le peuple avoient pour Suffolk. On déclama hautement contre la Reine & lui dans toutes les places publiques : on fit courir des libelles, on les afficha aux portes des Eglises, & dans tous les lieux remarquables de Londres.

Au milieu de ces troubles, les be-

1450. ſoins de la Couronne étoient devenus ſi preſſans, que le Miniſtère fut obligé de convoquer un Parlement. Le Duc ſaiſit cette occaſion pour tâcher de juſtifier ſa conduite. Dans un diſcours, qu'il fit aux deux Chambres, il s'étendit ſur les ſervices que ſa famille & lui avoient rendus au Gouvernement; il finit par défier tout l'univers de le convaincre d'infidélité ou d'inconduite. Les Communes ne furent point intimidées de cette bravade; elles produiſirent contre lui une charge, qui contenoit dix articles, dont le principal portoit : que le Royaume d'Angleterre étoit vendu à la France; qu'on y faiſoit alors des préparatifs pour une invaſion concertée avec le Duc de Suffolk, qui avoit fortifié le château de Wattingfort pour en faire une place de retraite; qu'il avoit conſulté le Comte de Dunois, Bertrand, de Preſſigny & Guillaume Couſinat, tous ennemis du Roi; qu'il leur avoit conſeillé d'engager le Roi de France à faire une invaſion en Angleterre, à dépoſer Henri, & à mettre ſur le Trône Jean de la Pole, qui, en épouſant Marguerite, fille & héritière de Jean feu Duc de Somerſet, pût ré-

clamer par elle la Couronne, comme le plus proche parent de Henri, qui 1450.
n'avoit pas d'enfans; qu'il avoit reçu de l'argent du Duc d'Orléans, & lui avoit promis d'engager le Roi à consentir à son élargissement, afin qu'il pût aider Charles à recouvrer les places qu'il avoit perdues en France; que c'étoit à son instigation que le Duc d'Orléans avoit déterminé le Roi à rompre la trève, & à porter la guerre en Normandie; qu'il s'étoit engagé, sans y être suffisamment autorisé, à céder le Maine; qu'il avoit découvert les secrets du Conseil au Comte de Dunois, & à d'autres Ambassadeurs François; qu'il les avoit informés de l'état où étoient les forteresses & les places Françoises qui appartenoient à l'Angleterre; qu'il avoit divulgué les instructions secretes données aux Plénipotentiaires Anglois, qu'on avoit envoyés pour négocier la paix entre les deux Couronnes; qu'il s'étoit vanté vis-à-vis de Charles du crédit qu'il avoit dans le Conseil; qu'il avoit reçu des présens de l'ennemi, pour empêcher qu'on n'envoyât des renforts au continent, & que dans la trève qu'il avoit conclue, il avoit non-seulement

négligé de comprendre le Roi d'Ar-
1450. ragon, qui étoit un ancien allié de l'Angleterre, mais qu'au contraire, il y avoit fait participer le Duc de Bretagne, sous le titre d'allié de la France, circonstance qui avoit entiérement détaché ce Prince des intérêts de l'Angleterre.

On présenta ces articles à Henri, qui avoit déja ordonné qu'on s'assûrât de Suffolk. Cette affaire resta dans le même état jusqu'au sept du mois, que les Lords firent appeller le Duc pour être interrogé. Deux jours après, on remit à un d'eux, qui se rendoit aux Communes, dix-sept nouveaux articles contre le Duc, pour différentes malversations dans l'exercice de sa charge. Le treize du même mois, il fut amené devant les Lords pour répondre; mais il demanda au Roi, au Conseil & au Parlement, qu'on nommât une commission. Les Communes insistèrent cependant sur ce qu'il répondît, & qu'il se démît de sa dignité de Pair : le Duc refusa de répondre autrement que pour se justifier, par ordre exprès du Roi.

Cette insulte faite à la Justice nationale, mit les Communes dans une

eſpéce de fermentation ; la Reine en ſentit les conſéquences terribles, ſi l'on ne parvenoit pas à les appaiſer. Elle prévit qu'envain elle voudroit protéger l'accuſé ; mais elle ne pouvoit ſoutenir l'idée de le livrer à la fureur de ſes ennemis. Elle ordonna donc aux Lords ſpirituels de s'aſſembler dans la chambre du Roi le 17 Mars. Suffolk y fut amené. Il ſe mit à genoux, & le Chancelier lui ayant demandé ce qu'il avoit à alléguer pour ſa défenſe, il proteſta de ſon innocence, affirma que tous les articles étoient faux, & ſe ſoumit à la volonté du Roi. Le Chancelier lui fit entendre, qu'à l'égard des premiers articles qui l'accuſoient de haute trahiſon, le Roi ne l'en croyoit pas coupable ; mais que pour ceux qui le taxoient d'imprudence & de malverſations dans les devoirs de ſa charge, le Roi, eu égard à ſa ſoumiſſion, de ſa pleine autorité & de ſon propre mouvement, le banniſſoit du Royaume pour cinq ans, pendant leſquels il lui ſeroit défendu d'habiter en France, ou en quelque autre pays ſous la domination Françoiſe. Les Lords, ſe réunirent alors au Vicomte de Beaumont, pour proteſter que cette ſentence n'é-

1450.

toit pas le résultat de leur avis, mais
1450. simplement un acte de voloné du Roi, qui ne les feroit point déroger à leurs libertés en matières de Pairie. Le Duc de Suffolk se retira aussi tôt, & méprisant de remplir les conditions qu'on lui avoit imposées, il s'embarqua pour la France; mais le vaisseau qui le portoit fut arrêté par un nommé Nicolas, Capitaine Anglois, qui croisoit sur ces côtes. Le malheureux Duc fut découvert, arrêté de nouveau, & sur le champ décolé, sans autre forme de procès. Son corps, qu'on avoit jetté sur le sable près de Douvres, fut enlevé & enterré dans l'Eglise Collégiale de Wingfield en Suffolk.

La mort de ce Seigneur fut le prélude d'une infinité de meurtres populaires. Jean Ayscough, Evêque de Salisbury, fut assassiné dans la province de Welt. Th. Tally, artisan, tenta d'élever une sédition dans le Kent; mais il fut pris & exécuté à Cantorbery. La nation étoit dans une fermentation générale; l'on n'entendoit plus que plaintes & menaces contre la Reine & le Ministère. Le Duc d'York étoit toujours resté en Irlande; il se voyoit défait, en la personne de Suf-

folk, d'un ennemi puiſſant & dangereux. Il réſolut de faire tourner le mécontentement du peuple à ſon avantage; mais avant de ſoutenir lui même ſes prétentions, il voulut préparer la nation à ſes deſſeins, & l'intéſſer à la maiſon de Mortimer. Pour cet effet, il employa un Irlandois nommé Cade, qui avoit ſervi ſous lui en France comme ſimple ſoldat. Il le chargea d'élever en Angleterre une ſédition en faveur de la maiſon de March, afin que le titre qu'elle avoit pour prétendre au Trône, pût attirer d'abord l'attention du public. Cade étoit hardi, entreprenant, adroit, & avoit un certain diſcernement. Les agens du Duc lui donnèrent toutes les inſtructions dont il avoit beſoin. En conſéquence il prit le nom de Mortimer, & ſe prétendit fils de Jean Mortimer, qui avoit été décollé ſous le dernier régne. Il ſe rendit dans le Comté de Kent, où le Duc d'York avoit un grand nombre de partiſans, & aſſembla un corps conſidérable de mécontens, ſous le prétexte de réformer le Gouvernement & de ſoulager le peuple des taxes onéreuſes dont il étoit ſurchargé. Le nombre de ſes partiſans s'augmenta en peu de

1450.

jours au point, qu'il ſe crut en état
1450. d'exécuter ſon projet. Il marcha à Blanckheath, où il choiſit un lieu propre pour camper. Le Roi, informé de cette émeute, envoya demander pourquoi ils étoient ſous les armes. Cade répondit au nom de tous, qu'ils n'avoient aucun deſſein ſur la perſonne de Sa Majeſté, mais que leur intention étoit de s'adreſſer au Parlement, pour lui demander que tous les Miniſtres civils fuſſent renvoyés; que le Duc de Somerſet, ſur-tout, fût puni, pour avoir perdu la Normandie, & que le Conſeil du Roi fût composé des Princes du Sang, & d'autres perſonnes ſages & capables, au lieu d'être rempli par des gens ſans ames, ſans vertus & ſans capacité. Ces demandes ayant été communiquées au Roi, le Conſeil déclara rebelles tous ceux qui ſuivoient le parti de Cade, & réſolut d'avoir recours à la force pour les réduire. Auſſi tôt Henri ſe mit à la tête de quinze mille hommes, & marcha vers Blankheat. A ſon approche, Cade ſe retira, comme s'il craignoit un engagement, & tendit une embuſcade dans un bois, ne doutant pas qu'il ſeroit pourſuivi par l'armée Royale;

mais Henri, croyant qu'ils étoient dif-
perfés, revint à Londres. Il fe con- 1450.
tenta d'envoyer, fous le commandement du Lord Strafford, un détachement à la pourfuite des fuyards. Cet Officier donna dans le piége, & fut taillé en piées. Alors Cade prit fa route vers Londres. Le Roi & toute la Cour fe retirèrent précipitamment au château de Kenilworth, après avoir laiffé une garnifon dans la Tour, & confié au Lord Scales le foin de la défendre. La ville, intimidée par les premiers fuccès des révoltés, leur ouvrit fes portes, & Cade y entra triomphant à la tête de fes troupes, qui étoient confidérablement augmentées, depuis la défaite du Comte de Strafford. Il défendit, fous les peines les plus rigoureufes, de commettre le moindre défordre, ni de donner aucun fujet de plainte aux habitans. Le lendemain, ayant appris que le Lord Stay, Tréforier, étoit dans la ville, il le fit prendre & décoller, fans même l'avoir entendu. Le foir, il fe retira au bourg de Southwark. Il continua pendant plufieurs jours d'entrer le matin dans la ville, & d'en fortir à la nuit, pour ne pas donner d'ombrage

aux habitans, avec lesquels il vécut
1450. d'abord en bonne intelligence; mais enfin les révoltés ayant pillé quelques maisons, & commis d'autres outrages, Cade trouva un matin la porte du pont fermée, & en état de défense. Ayant voulu la forcer, les citoyens s'y opposèrent, & le combat dura jusqu'à la nuit. L'Archevêque de Cantorbery & le Chancelier s'étoient retirés dans la Tour. Ils furent informés par leurs émissaires, que les rebelles étoient un peu découragés de cette première résistance, & déja fatigués de leur révolte. Aussi-tôt on dressa un acte d'amnistie, scellé du grand sceau, & on parvint à le publier cette nuit même dans le bourg de Southwark. L'effet de cet expédient fut si prompt & si surprenant, qu'au retour du jour, Cade se trouva presque seul, & se retira à Rochester, où le reste de ceux qui l'avoient suivi se dispersa, malgré tout ce qu'il put leur dire pour leur faire connoître que ce pardon étoit sans effet, puisqu'il n'étoit pas revêtu de l'autorité du Parlement. Cade se vit alors obligé de fuir seul dans les plaines de Kent. Sa tête fut mise à prix : un nommé Alexandre Eden le découvrit,

le tua, & obtint, pour récompense, le Gouvernement du château de Douvres. 145

Cependant la guerre continuoit en France d'une manière bien désavantageuse pour l'Angleterre : quoiqu'on eût envoyé en Normandie un renfort de quatre mille hommes, sous le commandement de Sir Th. Kirle. Ces troupes débarquèrent à Cherbourg, & de-là, se rendirent à Caen, où le Duc faisoit alors sa résidence. Kirle fut rejoint dans sa marche par quelques petits détachemens de garnisons Angloises des places voisines, & il prit Valognes, après un siége de trois semaines. Le Connétable Richemont n'en fut pas plutôt informé, qu'il rassembla sept mille hommes, & vint se placer à Fourmigny, dans le dessein d'arrêter les Anglois sur leur route. Kirle, quoiqu'inférieur en nombre, l'attaqua sans hésiter ; mais après un combat opiniâtre, il fut battu & pris par l'ennemi. Cette défaite obligea le Duc à se renfermer dans les murs de Caen, & à laisser les François étendre leurs conquêtes. Plusieurs villes ouvrirent leurs portes, & le sept Juin, celle de Caen fut investie. La garnison étoit

1450. composée de quatre milles hommes de troupes d'élite, aguerries & endurcies à la fatigue : mais le Duc aima mieux capituler, & consentir à livrer la place, si elle n'étoit pas secourue le premier Juillet, à condition que la garnison auroit la liberté de se retirer en Angleterre, avec ses effets. Falaise fut investi en même-tems. Sir André Trollop, qui commandoit la garnison, capitula aux mêmes conditions; & enfin la prise de Cherbourg, qui se rendit le douze Août, mit fin à la conquête entière de la Normandie. Pendant ce tems, les autres Généraux François s'emparèrent de toutes les places fortifiées de la Guyenne; de façon que cette Province redevint Françoise, après avoir été trois cens ans unie à la couronne d'Angleterre. Le Duc de Somerset retourna à Londres. Envain le peuple cria hautement contre lui; envain les Communes demandèrent qu'il fût banni de la Cour; le Roi le reçut à bras ouverts : il remplaça le Duc de Suffolk dans le Ministère & dans les bonnes graces de la Reine.

1451. La mort de Cade n'avoit pas tranquillisé le Conseil sur les suites de la

révolte qu'il avoit élevée, il étoit même plus intrigué que jamais : il avoit presque la certitude qu'elle étoit l'ouvrage du Duc d'York, qui continuoit de former des projets de la plus grande conséquence contre le Gouvernement. Le meurtrier de Cade n'avoit pas sçu tirer de lui aucun aveu, qui pût préjudicier à Richard ; il s'étoit contenté de mériter le prix qu'on avoit mis à la tête du rebelle, & le Conseil ne pouvoit, sans faire crier à l'injustice, s'assûrer du Duc ; mais ayant appris qu'il levoit en Irlande une armée pour soutenir ses droits à la Couronne, le Roi donna des ordres aux Shérifs des Galles, & des provinces de Shrop & Chès, d'assembler chacun leur milice, & de l'empêcher d'aborder en Angleterre. Ce procédé n'étoit pas celui d'un bon politique, puisque c'étoit annoncer publiquement qu'il craignoit le Duc, & en même-tems alarmer celui-ci, le faire mettre sur ses gardes, & lui fournir un prétexte plausible de prendre les armes pour sa défense. Comme le Duc n'avoit encore rien fait qui annonçât une intention décidée, & qu'aucune de ses démarches ne pouvoit être interprétée d'une ma-

1451.

nière criminelle. Il écrivit à Henri, pour se plaindre des soupçons injurieux qu'il avoit sur lui, soupçons qui ne tendoient qu'à détruire sa réputation & sa fortune. Il reçut une réponse honnête du Roi, qui lui promettoit de lui donner satisfaction. Cependant on n'avoit point révoqué les ordres donnés. Le Duc trouva, dans l'entreprise où Cade avoit échoué, des avantages qu'il se proposoit de mettre à profit. Le grand nombre de ceux qui s'étoient joints à ce soldat, ou qui avoient favorisé ses desseins, démontroit clairement que le peuple étoit disposé à entrer dans toutes les tentatives contre le Gouvernement, & qu'on se souvenoit encore avec plaisir du nom & des titres de la maison de March. Ces considérations ranimèrent les espérances du Duc. Il sentit que si le nom seul d'un homme appartenant à cette maison avoit armé tant de monde pour prendre son parti, la personne d'un Prince du sang de Mortimer, & son légitime représentant, ne pouvoit manquer d'être soutenue par la plus grande partie du Royaume. Cependant, avant de faire le premier pas dans une affaire de cette importance, il

1451.

il voulut consulter ses amis. Il attendit en conséquence que le terme de son Gouvernement en Irlande fût expiré, & s'embarqua alors pour l'Angleterre, dans le dessein de conférer avec eux. Les Shérifs ne s'opposèrent nullement à sa descente, & il se rendit à Londres, où ses partisans l'attendoient avec une vive impatience : c'étoit Jean Mowbray, Duc de Norfolk, Richard Nevil, Comte de Salisbury, son fils Richard Nevil, qui devint par la suite Comte de Warwick, Th. Courtenay, Comte de Devon, & Edouard Brooke, Baron de Cobham. Ces alliés avoient une occasion bien avantageuse de concerter leurs mesures, sans avoir rien à craindre de la Cour; car elle étoit sur le point de faire un voyage dans les pays méridionaux. Le résultat de leur conférence fut que le Duc d'York se retireroit vers le pays des Galles, où la maison de March avoit toujours eu beaucoup de crédit; qu'il s'assûreroit du secours de ses amis de manière, à pouvoir mettre une armée sur pied à sa volonté; qu'après avoir pris ces précautious prudentes, il écriroit au Roi, pour l'informer du mécontentement du peuple, & de-

1451.

mander que l'on fît justice du Duc de
1451. Somerset. En conséquence de cet arrangement, le Duc se retira, mit les Gallois dans ses intérêts, envoya des remóntrances à Henri, pour l'informer que tout le Royaume étoit mécontent de la conduite qu'il tenoit vis-à-vis de gens traîtres à l'Etat, qu'il ne pouvoit s'empêcher de prendre la liberté de le prévenir qu'il étoit tems qu'il arrêtât les suites que ce dégoût général pouvoit avoir. Il l'exhorta à livrer les coupables entre les mains de la Justice, & sur tout le Duc de Somerset, qui, malgré les représentations de la Chambre des Communes, continuoit de jouir de la plus haute faveur. Il ajoûta, que si le Roi étoit disposé à donner cette satisfaction au peuple, il se feroit un plaisir de le secourir de tout son pouvoir dans l'exécution d'un dessein aussi louable. La Cour & le Ministère sentirent aisément que le Duc ne cherchoit qu'un prétexte pour se révolter, & ne voulant pas qu'on pût leur reprocher d'avoir allumé le flambeau d'une guerre civile, le Roi répondit au Duc d'une manière honnête. Il l'assûra qu'il avoit pris le parti de réformer les abus de son Gouver-

nement; qu'à cet effet, il étoit dé- 1451.
terminé à faire choix d'un certain nombre de Conseillers sages & vertueux, à la tête desquels lui, Duc d'York, seroit placé, afin qu'aucun traître ne trouvât de protecteur, ni qu'il pût même en exister sans impunité; mais que la punition de coupables de cette nature étoit une affaire de la plus grande importance, & qui demandoit les plus mûres délibérations; qu'à l'égard du Duc de Somerset, il seroit assigné, pour rendre raison de sa conduite, répondre aux accusations portées contre lui, & être jugé selon la rigueur des loix.

Le Duc d'York n'avoit plus de pré- 1452.
texte pour prendre les armes; mais comme son armée étoit prête, & que d'ailleurs il regardoit cette apparence de modération comme un artifice pour le jetter dans une sécurité aveugle, il résolut de poursuivre le projet d'éloigner le Duc de Somerset du Conseil, & d'aller en avant, ou de se désister, suivant que les circonstances lui paroîtroient l'exiger. En conséquence il assembla ses troupes, & prit sa marche vers Londres; mais il trouva la Cour plus préparée qu'il ne se l'étoit ima-

giné. En effet, aussi-tôt que la Reine
1452. sut que le Duc d'York s'étoit retiré dans le pays de Galles, elle avoit pénétré ses desseins, & au nom du Roi, avoit levé des troupes, sans désigner l'usage qu'elle en vouloit faire; de façon qu'à peine le Duc étoit-il en chemin, qu'il apprit que le Roi s'avançoit à la tête d'une armée pour lui livrer bataille. Sa surprise fut extrême, & il ne crut pas devoir s'exposer à l'événement d'un combat, avant d'avoir des raisons plus spécieuses pour lutter contre son Souverain : il se flattoit que le peuple prendroit son parti, & avant de hazarder à faire connoître ses véritables intentions, il vouloit s'assûrer des habitans de la ville de Londres. Ainsi, au lieu d'attendre le Roi, il changea de route, & par une marche forcée, il arriva avant lui à Londres, où il s'attendoit à être reçu à bras ouverts; mais il eut la mortification de trouver les portes fermées pour lui, & de voir qu'aucun des habitans n'étoit disposé à rien faire en sa faveur, tandis que d'un autre côté, le Roi étoit à la tête d'une armée bien plus nombreuse que la sienne. Il fut donc obli-

gé de traverser la Tamise à Kingston, & se retrancha sur Brentheath, à douze milles de Londres environ. Le Roi le suivit, vint camper à quatre milles de lui, & lui envoya deux Evêques, pour savoir la cause pour laquelle il prenoit les armes contre le Gouvernement. 1452.

Richard crut devoir temporiser. Il répondit que son intention n'étoit point de se soustraire à l'obéissance du Roi, mais uniquement de chasser d'auprès de sa personne des conseillers infidèles & dangereux, & sur-tout le Duc de Somerset; que si Sa Majesté vouloit faire arrêter ce Seigneur & le retenir en prison jusqu'à l'assemblée prochaine du Parlement, il licentieroit sur le champ ses troupes. Le Roi accepta la proposition, & lui promit que Somerset seroit incessamment envoyé à la Tour. En effet ce Seigneur fut sur le champ mis aux arrêts. Le Duc, surpris de cette condescendance, fut fâché de s'être si fort avancé, & auroit voulu pouvoir se rétracter, mais c'eût été alors déclarer ouvertement ses intentions. Il se détermina donc à exposer sa personne à quelque risque, plutôt que de per-

dre la faveur du peuple, sur lequel
1452. il fondoit ses principales espérances. Ainsi, sans balancer, il renvoya son armée & se rendit auprès du Roi, sans suite & sans faire paroître aucune méfiance, ni aucune crainte personnelle. Il accusa le Duc de Somerset de trahison, & d'avoir sacrifié l'intérêt du Royaume à son avarice & à son ambition. Le Duc étoit caché dans la tente du Roi; il ne put s'entendre attaquer avec tant d'aigreur sans chercher à se défendre. Il sortit de l'endroit où il étoit, nia avec vivacité l'imputation du Duc, & l'accusa lui-même d'avoir des desseins sur le trône & sur la vie du Roi. Richard, auquel on avoit assûré que son ennemi étoit arrêté, reconnut, en le voyant libre, qu'il avoit été trompé, & sentit tout le danger qu'il couroit. Cependant il n'en parut pas affecté; il se plaignit de la surprise avec laquelle on agissoit avec lui, & affecta d'être convaincu que ce procédé étoit l'effet des conseils du Duc de Somerset. La Cour, sans avoir fait beaucoup d'efforts pour le tirer de son erreur, le laissa partir, après lui avoir fait prêter un nouveau serment d'obéissance.

Ainsi le Duc de Somerset continua de jouir de toute sa faveur, sans avoir de rival. 1452.

Tandis que le Roi étoit resté campé pour observer l'armée du Duc d'York, des députés de Gascogne vinrent offrir de renoncer à l'autorité de la France, si le Roi d'Angleterre vouloit envoyer un corps de troupes pour les défendre. Le Ministère accepta la proposition, & chargea de cette expédition le fameux Talbot, Comte de Shrewsbury, qui depuis peu étoit de retour d'Italie. Quoiqu'il eût alors quatre-vingt ans, il l'entreprit avec son ardeur ordinaire, s'embarqua à la tête de sept cens hommes d'armes, & laissa le reste des troupes qui devoient le suivre attendre la première occasion. Il prit terre à Bourdeaux le 21 d'Octobre. Le lendemain, les bourgeois l'ayant introduit dans la ville, il fit la plus grande partie de la garnison Françoise prisonnière. Peu de jours après le reste des troupes arriva, & il se mit en campagne avec une armée de sept mille hommes; mais la saison étoit déja fort avancée, & il ne put que réduire Fronsac & Châtillon, avant de faire prendre les quartiers d'hyver à ses troupes.

1453. La nouvelle de l'arrivée & des progrès de Talbot détermina Charles à envoyer au printems toutes ses troupes en Guyenne. En même-tems il détacha un corps de dix mille hommes, sous le commandement de Chabanes & du Comte de Penthièvre, qui, en attendant le Comte de Clermont avec le reste de l'armée, passèrent en Saintonge & investirent Chaloin & Châtillon. Chabanes, après avoir réduit cette première place, rejoignit Penthièvre, avant que l'autre se fût rendue. Elle continuoit de se défendre vigoureusement, & le Comte, qui craignoit la valeur & l'expérience de Talbot, s'étoit fortifié dans son camp par des lignes, des palissades & de l'artillerie. Le Comte de Shrewsbury étoit toujours dans les environs de Bourdeaux, indécis sur le parti qu'il devoit prendre. Il auroit bien désiré secourir la place, mais il appréhendoit que le camp des François, fortifié comme il étoit, & leur supériorité en nombre, ne rendît cette entreprise impossible. D'un autre côté, il n'ignoroit pas que le Comte de Clermont étoit en marche. Il crut donc qu'il falloit frapper un grand coup, avant que ce Général

fût arrivé, & que c'étoit le seul moment d'agir avec quelque espérance de succès. Ces considérations le déterminèrent à hazarder une attaque contre les deux Officiers qui étoient occupés du siége. En conséquence il se mit en marche. Il battit d'abord un corps de quatre mille hommes, que Chabanes commandoit au dehors des retranchemens, & malgré le canon de l'ennemi, il chargea les lignes avec tant d'impétuosité, qu'il les auroit emportées, sans la cavalerie qui sortit par différens endroits des retranchemens, & qui vint fondre sur l'arrière-garde des Anglois. Il se trouva alors environné de toutes parts, & exposé au feu d'une artillerie aussi nombreuse que bien servie. Shrewsbury, malgré son grand âge, se conduisit avec toute la vigueur & l'activité d'un jeune Commandant, & le Lord l'Isle, son fils, se montra dans cette occasion digne fils d'un père aussi courageux; mais tous leurs efforts furent inutiles, & le Comte, voyant que sa défaite étoit inévitable, ne voulut pas survivre à sa disgrace. Il conjura son fils de se retirer tandis qu'il étoit encore tems, & de réserver son courage pour une occa- 1453.

sion où il seroit plus utile à sa patrie;
1453. mais l'idée seule d'abandonner son père au milieu des ennemis, étoit insupportable au jeune Lord. Il lui déclara, qu'ayant combattu avec lui, il périroit avec lui. Alors ils se précipitèrent dans le plus fort de la bataille. Le cheval du Comte ayant été tué d'un coup de canon, ce brave Officier tomba, & fut percé d'un coup de bayonnette, tandis que le fils mourut en défendant la vie de son père. Cette perte acheva la défaite des Anglois. n'ayant plus de Commandant, ils se mirent à fuir, & laissèrent douze cens morts sur le champ de bataille. Le Lord Moulins & deux cens autres, tant Officiers que soldats, furent faits prisonniers. Bientôt les François reprirent toutes les villes que les Anglois possédoient, & ceux-ci, chassés une seconde fois de la Guyenne, perdirent toutes les conquêtes qu'Edouard III avoit faites en France. Il leur restoit cependant encore Calais; mais Charles n'étoit pas assez fort, pour en entreprendre le siége.

Avant que ces fâcheuses nouvelles fussent arrivées en Angleterre, le Parlement s'étoit assemblé à Westminster,

& avoit passé des subsides considérables pour la continuation de la guerre. 1453.
Dans cette séance, Th. Yonge, citoyen de Bristol & Avocat de loi, agita devant les Communes cette question; savoir si, puisque le Roi n'avoit point d'enfans, on ne pouvoit pas déclarer le Duc d'York l'héritier apparent de la Couronne : mais cet avis lui coûta la liberté, & on l'envoya à la Tour. Il étoit en effet d'autant plus déplacé, que Marguerite étoit fort avancée dans sa grossesse, & accoucha le 13 d'Octobre d'un fils qui fut nommé Edouard: on le créa Prince de Galles & Comte de Chester. Peu de tems après, Henri fut saisi d'une maladie violente, qui attaqua son esprit autant que son corps, & confirma les soupçons qu'on avoit déja sur le caractère de la Reine.

Le Parlement avoit continué d'être 1454.
assemblé jusqu'au 14 Février, & pendant cet espace de tems, le Roi avoit souffert de dangereux accès. Les amis du Duc d'York, qui affectoient toujours beaucoup d'attachement pour le parti de la Cour, profitèrent de cette occasion pour insinuer à la Reine & au Duc de Somerset, qu'ils devoient saisir le moment où le Roi paroissoit

1454. jouir d'une meilleure santé, pour faire donner en son nom des ordres qui seroient censés émanés de sa volonté, puisque sa maladie ôtoit à leur administration le sceau de l'autorité, sinon que le Parlement ne manqueroit pas de consentir aux désirs de la nation, qui demanderoit un nouveau Ministre, & que pour prévenir ce malheur, il seroit nécessaire d'admettre au Conseil le Duc d'York, les Comtes de Salisbury, de Warwick, & plusieurs autres Seigneurs qui avoient l'amitié du peuple, auquel il étoit intéressant de persuader que le Gouvernement n'avoit point intention de régner despotiquement. Cet avis parut si plausible, que la Reine & son favori donnèrent entiérement dans le piége, & avant la rentrée du Parlement, ces différens Seigneurs furent créés membres du Conseil. Ils ne tardèrent pas à étendre leur crédit, même au-dessus de celui de leurs adversaires. Ils furent jusqu'à arrêter le Duc de Somerset dans la chambre de la Reine. On le conduisit aussi-tôt prisonnier à la Tour, & le Parlement fut remis au 15 de Mars, afin que le Duc & ses partisans eussent le tems de gagner les membres.

Le Conseil expédia en même-tems une commission à Richard, pour l'autoriser à tenir la séance comme le représentant du Roi. On employa les premiers jours à préparer l'accusation contre le Duc de Somerset, auquel on reprochoit d'avoir perdu la Normandie par sa mauvaise conduite. Le 2 d'Avril, on chargea du grand sceau le Comte de Salisbury. Le lendemain, le Parlement nomma le Duc d'York protecteur du Royaume, le défenseur de l'Eglise & le premier Conseiller du Roi, pendant la minorité du Prince de Galles. Le Duc d'York, chargé de l'autorité entière, ôta à son rival le Gouvernement de Calais, qu'il prit lui-même, en vertu d'une commission au nom de Henri. Chacun croyoit que le procès du Duc de Somerset alloit être poursuivi avec la même vigueur; mais il fut remis à la fin de l'année, sans doute faute de preuves suffisantes. 1454.

Au commencement de l'année suivante, le Roi, ayant recouvré la santé, l'autorité du Duc cessa. Il ne croyoit pas ses affaires assez avancées encore pour la lui disputer : ainsi l'administration reprit sa première forme. Le Duc de Somerset fut déchargé de son 1455.

accusation, & le Duc d'York se re-
1455. tira dans le pays de Galles, où il leva un corps de troupes, & se trouva en peu de tems à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle il avança au-devant du Roi, qui avoit rassemblé ses forces, & étoit sorti de Londres pour lui livrer bataille. Le Duc d'York avoit avec lui les Comtes de Salisbury & de Warwick. Ces Seigneurs écrivirent de Royston, où ils étoient, au Roi : ils lui faisoient les plus fortes protestations de zèle & d'attachement, lui demandoient la permission de paroître devant lui, pour se justifier des calomnies de leurs ennemis, l'informer de l'inconduite de ses Ministres, qu'il falloit mettre à l'épreuve, pour être absous ou punis, suivant leur innocence ou leurs crimes. Ils insérèrent cette lettre dans une autre, qu'ils adressèrent à Th. Bouchier, Archevêque de Cantorbery. Ce Prélat l'envoya au Roi par un exprès ; mais le Duc de Somerset & Th. Thorpe, qui venoit d'être fait Chancelier de l'Echiquier, l'interceptèrent.

Le premier de Mai, les mécontens étant arrivés à St Alban, le Duc d'York & le Comte de Salisbury re-

nouvellèrent leurs demandes; mais on les refusa avec mépris, & on les menaça d'être punis de haute trahison. 1455.
Le Comte de Warwick, qui commandoit l'avant-garde, fut si indigné de ce traitement humiliant, que sans attendre les ordres du Duc, il attaqua l'armée du Roi avec une fureur à laquelle tous les efforts du Duc de Somerset ne purent résister. En même-tems le Duc d'York chargea avec la même impétuosité; de façon que l'armée Royale fut entiérement battue, & perdit cinq mille hommes. Le Duc de Somerset, les Comtes de Northumberland, & Strafford, le Lord Cliffort, & plusieurs autres Officiers de distinction périrent dans la mêlée dès le commencement de l'action. Le Duc de Buckingham avoit été blessé, & par sa retraite, avoit augmenté le désordre. Le Roi lui-même reçut une fléche dans le col, & se vit abandonné de son armée. Il se retira à une petite maison qui fut sur le champ investie; mais le Duc d'York & ses associés en ayant été instruits, ils volèrent se précipiter à ses pieds, & lui déclarèrent, que l'ennemi du peuple étant mort, ils étoient entiérement

dévoués à son service, & prêts à obéir
1455. à ses ordres. Cette démarche de leur part, dissipa en partie la frayeur extrême de Henri : il leur demanda avec instance de faire arrêter le carnage. Aussi-tôt le Duc d'York fit sonner la retraite, & le sang humain cessa de couler. Ils conduisirent ensuite Henri à St. Alban, & de-là, l'accompagnèrent jusqu'à Londres.

On convoqua sur le champ un Parlement pour le neuf de Juillet. Henri, sur son Trône, déclara qu'il regardoit le Duc d'York, les Comtes de Salisbury & de Warwick comme fidèles liges, & les deux Chambres autorisèrent tout ce qu'ils avoient fait. Elles reconnurent que la nation avoit été mal gouvernée par la Reine & le Duc de Somerset, qui avoient abusé de la bonté de Sa Majesté; que le feu Duc de Glocester avoit été injustement accusé; que toutes les aliénations des biens appartenans à la Couronne, faites depuis la première année du règne de Henri, seroient révoquées, & que le malheur de la bataille de St. Alban ne pouvoit être imputé qu'au Duc de Somerset & à ses partisans, qui avoient soustrait à Sa Majesté la

lettre qui auroit empêché cette action. 1455.
Le Roi fut supplié de nommer un Protecteur, parce que son indisposition l'empêchoit d'être à la tête des affaires publiques. Henri ne répondit point à cette demande, quoiqu'elle lui fut faite plusieurs fois. Enfin le Parlement fut remis au 18 Novembre. Pendant ce tems, le Roi avoit signé une Patente qui portoit, que les deux Chambres lui ayant demandé souvent avec instances de désigner un Protecteur, il avoit choisi le Duc d'York pour remplir cette charge importante, jusqu'à ce que le Parlement la lui reprît, ou que le jeune Prince de Galles eût atteint l'âge de majorité.

La Reine ne vit point tranquillement le triomphe du Duc d'York & 1456.
ses succès; son propre intérêt & celui de sa famille y étoient trop compromis pour qu'elle y fût indifférente. Henri le jeune, Duc de Somerset, fils de celui qui avoit été tué à St. Alban, brûloit d'impatience de venger la mort de son père. Le Duc de Buckingham, qui avoit aussi perdu son fils à cette fatale journée, ne respiroit également que vengeance, & tous les Princes & Seigneurs alliés, ou attachés à la mai-

son de Lancaster, qui voyoient le Duc
1456. d'York marcher à grands pas vers le Trône, s'étoient ligués pour réunir leurs efforts & arrêter ses progrès. Cependant il paroissoit dans une sécurité qui étonnoit ses ennemis mêmes. Il sentoit bien qu'il s'exposeroit trop à vouloir prétendre ouvertement à la Couronne, qui depuis soixante-six ans, étoit dans la maison de Lancaster. Il attendoit donc une occasion favorable pour faire éclater ses desseins. Son principal objet étoit de gagner la faveur du peuple, sans laquelle il prévoyoit que tous ses efforts seroient inutiles; & afin que ce même peuple s'apperçût que le ressentiment ni l'intérêt n'étoient entrés pour rien dans toute sa conduite, il laissoit le Roi & la Reine libres de faire tout ce qu'ils désiroient. Il ne croyoit pas qu'il dépendît d'eux de le dépouiller de sa dignité de Protecteur, puisque suivant sa Patente, le Parlement seul avoit le droit de la révoquer; mais la Reine étoit trop active & trop entreprenante pour être arrêtée par des obstacles aussi légers. En conséquence, aussi-tôt que le Roi parut avoir repris sa première santé, les ennemis du Duc résolurent

de profiter de cette occaſion pour lui ôter ſa dignité de Protecteur. 1456.

On convoqua à cet effet un Parlement. Le Roi y aſſiſta, & déclara publiquement, que comme il étoit entiérement rétabli & en état de reprendre les rênes du gouvernement, il ne penſoit pas que le Royaume eût beſoin plus long-tems d'un Protecteur, & qu'ainſi il déſiroit que le Parlement déchargeât le Duc d'York des ſoins fatiguans de cette place. Soit que les Chambres cruſſent cette demande raiſonnable, ſoit que les membres euſſent été prévenus, ils ne balancèrent pas à y conſentir, & on envoya ſur le champ ordre au Duc d'York de ceſſer ſes fonctions de tuteur. Le Duc en fut confondu; mais faiſant de néceſſité vertu, il obéit ſans réſiſtance ni murmure, & ſous le prétexte que ſa préſence n'étoit plus néceſſaire à la Cour, il ſe retira avec ſes partiſans dans la province d'York, où ils vécurent à proximité les uns des autres; mais la Reine ayant appris qu'ils tenoient aſſez fréquemmentdes aſſemblées entr'eux, elle réſolut de les arrêter, s'il étoit poſſible, dans Coventry, où ils avoient moins d'amis qu'à Lon-

dres. Afin d'y parvenir, elle leur fit
1456. écrire de la main du Roi même, pour les engager à se rendre à la Cour, où il avoit besoin de leurs conseils & de leurs secours dans une affaire de la plus grande importance. Comme jusqu'alors le Duc d'York & ses associés n'avoient encore rien fait connoître de leurs desseins, & avoient toujours couvert leurs démarches du voile du patriotisme, ils se déterminèrent à céder aux instances du Roi. Ils imaginoient que peut-être il avoit ouvert les yeux sur la conduite de la Reine & de son Ministre, & qu'ils lui devenoient nécessaires pour réformer le gouvernement. Ils prirent donc la route de Coventry; mais avant d'arriver, ayant appris les intentions de la Reine, ils changèrent de résolution, & se séparèrent aussi-tôt pour pourvoir à leur sûreté. Le Duc se hâta de se rendre à Wigmore, sur les frontières du pays de Galles. Le Comte de Salisbury se retira chez lui, dans la province d'York, & le Comte de Warwick s'embarqua pour Calais, dont il avoit été toujours Gouverneur depuis la bataille de St. Alban. La Reine fut d'abord mortifiée de ce contretems,

mais elle se consola par le plaisir d'avoir séparé ces Seigneurs, dont l'union 1456.
auroit pu ébranler la Couronne, & ruiner sans retour son parti.

Cette division parmi la Noblesse 1457.
d'Angleterre fit naître à Charles l'envie de poursuivre ses conquêtes sur les Etats de Henri; il fit armer à cet effet deux escadres pour descendre en deux endroits du Royaume en même-tems. L'une vint piller la ville de Sandwich, tandis que l'autre ravagea Cornouaille; mais comme elles étoient mal approvisionnées, elles ne tentèrent aucune entreprise d'importance; de façon que cet armement fut plutôt une insulte qu'une invasion. Les troupes se rembarquèrent pour retourner en France, après avoir ruiné quelques malheureux villages. Sans doute les Ecossois étoient convenus de se joindre aux François dans cette entreprise; car au mépris de la trève qui subsistoit entre les deux nations, ils firent une irruption dans le pays du nord, & enlevèrent un butin considérable.

Ces hostilités firent sentir aux Gou- 1458.
vernement Anglois, qu'il n'y avoit qu'une union générale entr'eux qui pût les garantir de ces irruptions.. On

1458. prit donc le parti de négocier avec le Duc d'York. Il s'ensuivit un traité satisfaisant pour lui & pour le Ministre. On fonda quelques messes pour les ames de ceux qui avoient été tués à St. Alban, & on donna une somme d'argent aux héritiers. On se promit de part & d'autre de mettre à part toute animosité, & de vivre à l'avenir en bonne intelligence. Le Duc d'York & ses associés furent admis de nouveau au Conseil.

Toutes ces asſûrances & ces protestations d'amitié étoient peu sincères entre les deux parties. Le Duc d'York & ses amis craignoient encore quelque perfidie de la part de Marguerite, qui avoit déja voulu les faire tomber dans ses piéges. Sous différens prétextes ils quittèrent la Cour. Le Duc & le Comte de Salisbury se retirèrent à York, & le Comte de Warwick retourna à son Gouvernement de Calais. Celui-ci rencontra dans son passage quelques vaisseaux de Gênes & de Lubec; il prit querelle avec eux, parce qu'ils refusoient de rendre au pavillon Anglois l'hommage qu'ils lui devoient. Il en coula quelques-uns à fond, & amena le reste à Calais. La République de

Gênes se plaignit au Roi de cet outrage, & il nomma des Commissaires 1458.
pour examiner l'affaire; de façon que le Comte fut obligé de venir justifier sa conduite. Pendant le séjour qu'il fit à Londres, il assista par hazard un jour au Conseil. Un domestique de sa suite eut dispute avec un autre de celle du Roi. Des menaces ils en vinrent aux coups, & celui-ci fut blessé : aussi-tôt ses camarades coururent aux armes pour le venger. Le coupable ayant trouvé moyen de s'échaper, ils attaquèrent le Comte lui-même, au moment qu'il sortoit du Conseil; de façon qu'il eut beaucoup de peine à regagner son batteau, qui l'attendoit sur le bord de la rivière, & le conduisit chez lui à la ville, après avoir vu plusieurs de ses gens tués pour le défendre. Il soupçonna que la Reine avoit tramé ce complot pour le perdre : il fut confirmé le même jour dans cette présomption, lorsqu'il apprit que le Roi avoit donné ordre de l'arrêter & de le conduire à la Tour. Il en fut informé heureusement à temps, & il se retira chez son père, le Comte de Salisbury, pour conférer sur les mesures qu'il y avoit à prendre contre la Rei-

ne, qu'on ne pouvoit plus croire, ni
1458. sur ses promesses, ni sur ses sermens. Ils convinrent que ce dernier trait étoit un nouveau piége de Marguerite, & résolurent de recourir aux armes pour avoir satisfaction. Ils furent voir le Duc d'York, qu'ils trouvèrent dans les mêmes sentimens qu'eux. Ils prirent en conséquence leurs mesures. Warwick retourna aussi-tôt à Calais, pour assûrer cette place. Le Duc d'York leva des troupes dans le pays de Galles, & Salisbury arma cinq à six mille hommes, à la tête desquels il s'avança vers Londres pour demander réparation de l'outrage fait à son fils.

Marguerite voyageoit alors avec le Roi dans les pays de Warwick, Stafford & Chester, pour se concilier l'amitié du peuple. Par l'artifice de sa conduite, & cette affabilité séduisante, qu'elle savoit si bien emprunter, elle se fit un parti considérable, pour elle & pour son fils Edouard; mais ayant été informée que Salisbury avoit levé un corps troupes, & étoit en marche pour rejoindre le Duc d'York dans la province d'Héreford, elle chargea le Lord Andley, Seigneur qui avoit beaucoup de crédit dans le pays par lequel

lequel le Comte devoit passer, d'empêcher la jonction de ces rebelles. A cet effet il assembla dix mille hommes, s'avança contre Salisbury, qui étoit déja à Bloreheath, sur les frontières de la province de Stafford, où il trouva le Lord Audley. Comme il étoit bien inférieur en nombre aux Royalistes, & sans espérance de se joindre au Duc d'York qu'après les avoir battus, il employa la politique & la force pour en venir à ses fins. Il commanda à un fort détachement de ses meilleurs archers d'avancer brusquement sur les bords de la rivière, dont le lit étoit étroit, mais profond, & de lancer une grêle de traits sur l'armée Royale; ce qu'ils exécutèrent. Les ennemis étant venus à leur tour pour faire leur décharge, le Comte fit retirer ses troupes avec une apparence de désordre. Audley trompé, fit passer la rivière, espérant d'achever la déroute de l'ennemi. Le Comte l'avoit prévu, & avoit fait ses dispositions en conséquence; car avant que la moitié des Royalistes eût traversé, il fit volte-face, tomba sur eux avec toutes ses forces, & les mit entiérement en déroute. Le Lord

1459.

Audley périt dans la mêlée : On éle-
1459. va à sa mémoire un monument sur le champ de bataille. Plusieurs principaux Officiers y restèrent morts, avec deux mille quatre cens hommes.

Cette victoire laissa un libre passage au Comte pour rejoindre le Duc d'York, qui étoit alors occupé à former son armée. La Reine ne négligea rien pour réparer le malheur de Bloreheath, & pour s'opposer aux progrès des mécontens. Elle employa tous les moyens possibles & toute l'activité dont elle étoit capable à lever des troupes, & leur désigna Coventry pour le lieu du rendez-vous. Pendant ce tems, le Comte de Salisbury écrivit à son fils de venir le rejoindre avec tout ce qu'il pourroit rassembler de troupes à Calais. Aussi-tôt le Comte de Warwik laissa le commandement de la place au Lord Falconbridge son oncle, & emmena une partie de la garnison sous la conduite d'André Trollop & Jean Blunt, Officiers de la plus haute réputation. Les rebelles avoient alors besoin de tout leur art, de leur force & de leur courage. La nation étoit bien éloignée d'approuver leur dernière conduite. Leurs pré-

textes pour reprendre les armes étoient trop personnels, pour exiger l'effusion de tant de sang. Ainsi le Duc d'York ne put cacher plus long-tems ses véritables desseins, & fut obligé d'avouer ses prétentions à la Couronne. Cette attaque, faite à la personne & à la dignité de Henri, indigna tous ses amis, & justifia en quelque façon les soupçons & la jalousie de la Reine contre les Lords opposans. Ainsi en peu de jours l'armée Royale fut infiniment supérieure à celle des rebelles. Le 9 d'Octobre on convoqua le Parlement pour le 20 Novembre à Coventry. Le Duc de Somerset fut nommé Gouverneur de Calais à la place du Comte de Warwick, & l'on prit le parti d'avancer vers Ludlow, où le Duc d'York étoit campé, avec ses alliés. L'armée Royale s'arrêta à Glocester. Elle offrit aux rebelles de leur pardonner, s'ils vouloient mettre les armes bas. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient prendre confiance en de pareilles promesses, qui n'étoient qu'autant de piéges pour les perdre; mais qu'ils étoient prêts à se rendre au Roi, pourvu qu'il leur donnât des garants de la sûreté de ses conditions. Alors les Royalistes s'ap- 1459.

prochèrent à un demi-mille environ
1459. des alliés, pour leur livrer bataille, & en même tems on publia dans le camp ennemi une déclaration par laquelle on offroit la grace à tous ceux qui se rendroient. Cet expédient produisit un effet surprenant. Les troupes du Duc d'York supposoient qu'une pareille proposition de la part du Roi annonçoit une grande supériorité de forces, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. En conséquence elles se dispersèrent aussi-tôt. Les Officiers de la garnison de Calais s'étant apperçus enfin que les projets du Duc d'York n'avoient que le Trône pour objet, désertèrent la nuit avec le détachement qu'ils commandoient. Leur exemple fut suivi d'un si grand nombre, que les Lords appréhendèrent d'être entiérement abandonnés avant la fin du jour, & ne virent plus de sûreté pour eux que dans la fuite. Le Duc d'York & le Comte de Rutland, son second fils, se retirèrent dans le pays de Galles, où ils s'embarquèrent pour l'Irlande. Le Comte de Warwick se hâta de se rendre à Calais, où son père & le Comte de March, fils aîné du Duc d'York, âgé pour lors de dix-neuf ans, ne tardèrent pas à le suivre.

Le Parlement convoqué à Coventry, s'y assembla ; il déclara le Duc d'York & ses adhérents coupables de haute trahison : leurs biens furent confisqués, & eux & leurs descendans déclarés inhabiles à succéder, jusqu'à la quatriéme génération. Aussi-tôt que la séance fut finie, le Duc de Somerset s'embarqua avec un corps de troupes, pour prendre possession de Calais; mais il y fut si mal reçu, qu'il fut obligé de se retirer à Guînes, où il attendit de nouveaux secours. Il avoit débarqué seul, & laissé ses vaisseaux sous le commandement de plusieurs de ses amis. A peine fut-il parti, que les matelots, qui adoroient le Comte de Warwick, conduisirent les vaisseaux à Calais. La Reine, sentant la nécessité de retirer cette place importante des mains de ses ennemis, fit équiper une flotte, pour aider le Duc de Somerset à s'en emparer. Elle fit embarquer un corps de troupes nombreuses, sous le commandement du Lord Nivers & de Sir Antoine Wideville. Pendant que la flotte étoit à Sandwich, & attendoit un vent favorable, le Comte de Warwick, informé de l'expédition à laquelle elle étoit destinée, équipa les vaisseaux 1459.

qui s'étoient rendus à lui, fit embar-
1459. quer quelques troupes dont il donna le commandement à Sir Jean Denham, & fit mettre à la voile pour Sandwich. Ces troupes surprirent Nivers & tous ses Officiers. Ils furent conduits à Calais, avec tous leurs vaisseaux, & les matelots eux-mêmes concoururent au succès de cette entreprise.

1460. Warwick ainsi renforcé de vaisseaux, mit à la voile pour l'Irlande, afin d'aller consulter le Duc d'York sur les mesures qu'ils pouvoient prendre pour exciter une nouvelle révolte en Angleterre, où le peuple avoit en général épousé leurs querelles, & où leurs amis les attendoient avec impatience. Ils convinrent ensemble qu'ils débarqueroient avec un corps de troupes dans le Comté de Kent, au milieu de leurs partisans, & iroient directement à la Capitale, qui sans contredit les recevroir à bras ouverts. Le Comte de Warwick, en retournant à Calais, fut rencontré par la flotte Angloise: elle étoit commandée par le Duc d'Exeter, qui avoit été nommé Amiral à sa place; mais les matelots & les soldats, qui étoient sur l'escadre du Duc, refusèrent de se battre contre

leur ancien Commandant, & le Duc, pour prévenir une révolte générale, fit voile pour Dartmouth, où la plus grande partie de son monde déserta, faute de paie & de provisions. 1460.

Marguerite ne douta point que l'entrevue du Duc d'York & du Comte de Warwick ne produisît une nouvelle rebellion; en conséquence on chargea le Comte de Wilt & le Lord Scales de faire les recherches nécessaires pour découvrir tous ceux qui avoient trempé dans la dernière révolte, & pour les punir. Ces Seigneurs commencèrent par quelques villes qui avoient ouvertement favorisé les Lords opposans, & y exercèrent leurs pouvoirs avec la plus grande sévérité. Les habitans de Kent, qui avoient toujours fait voir un véritable attachement pour le Duc d'York, crurent leur perte inévitable. Ils envoyèrent à Calais prévenir les Lords de leur dessein, & les assûrer, que s'ils vouloient débarquer dans leur pays, ils sacrifieroient ce qu'ils avoient de plus cher à leur service. Cependant Marguerite avoit détaché Sir Montford, avec des troupes fraîches, pour garder Sandwich, & quelques autres ports qui étoient à pro-

ximité de l'ennemi. On avoit aussi
1460. équipé une flotte pour conduire le Duc de Somerset en Angleterre, où le Conseil jugeoit sa présence nécessaire ; mais Warwick trouva moyen de surprendre cet armement. Il pilla la ville de Sandwich, & amena Montford avec ses vaisseaux à Calais.

Lorsqu'il fut de retour, le Duc d'York prit le parti de débarquer dans le Kent, sans aucun délai. Il emprunta en conséquence, en son nom, seize mille livres des marchands d'Etape, & fit toutes ses dispositions pour cette expédition. Il envoya son oncle, le Lord Falconbridge, dans le Kent. Il vit bientôt tout le peuple de cette Province, & des pays adjacens, se joindre à lui. Le Comte de Salisbury le suivit de près, ainsi que celui de March & de Warwick, qui vinrent débarquer à Sandwich, où ils furent reçus par Th. Bourchier, Archevêque de Cantorbery, le Lord Cobham & plusieurs autres personnes de distinction. Leur armée étant considérablement augmentée, ils se mirent en marche pour la Capitale, & sur la route, tant de monde se réunit à eux, qu'ils entrèrent en triomphe dans Londres, avec

une armée de quarante mille hommes dévoués à leur ſervice. 1460.

Cependant La Reine ne reſtoit pas dans l'inaction ; ſes mouvemens même furent heureux. Elle fit circuler des ſceaux privés, pour emprunter de l'argent par tout le Royaume, & ſes levées furent faites avec tant de ſuccès, que l'armée Royale fut bientôt aſſez nombreuſe pour faire face à celle des alliés. La Reine étoit alors à Coventry, où l'armée ſe rendit, & Henri à Northampton. Le Duc de Somerſet, qui étoit de retour de Guînes, fut chargé de toute l'autorité pour exécuter ; la Reine dirigeoit, & le Roi approuvoit. Le Duc de Buckingham avoit le ſecond rang après le Duc de Somerſet, & on envoya le Lord Scales à Londres, pour balancer, autant qu'il feroit poſſible, le parti des alliés, faire les fonctions de Commandant de la Tour, & lever le plus de troupes qu'il pourroit, pour aſsûrer la ville. Le Lord Scales communiqua ſa commiſſion au Lord Major, mais celui-ci refuſa abſolument de laiſſer entrer dans Londres aucunes troupes armées, & Scales fut obligé de s'enfermer dans la Tour avec les Lords Veſ-

cy, Lowel de la Warre, Kendal, &
1460. tous ceux qui étoient attachés au parti de Henri; il menaça même de canoner la ville, si elle continuoit de se comporter d'une manière rebelle, mais ces menaces furent sans effet.

Maguerite se détermina donc à marcher vers Londres à la tête de ses forces, commandées par le Duc de Somerset & de Buckingham. Aussi-tôt que les alliés furent informés de cette résolution, le jeune Comte de March, qui réunissoit déja toutes les heureuses qualités de la race d'Edouard III, laissa le Comte de Salisbury dans cette Capitale avec la plus grande partie des troupes, & sortit suivi de vingt-cinq mille hommes, pour attaquer la Reine, avant que son armée fût encore augmentée. Il la rencontra dans les environs de Northampton; elle avoit même déja passé la rivière. Avant de commencer la bataille, les alliés députèrent l'Evêque de Salisbury vers le Roi, pour le prier de suspendre son indignation, & de se joindre à eux pour prendre les mesures nécessaires & prévenir l'effusion du sang Anglois; mais on regarda cette démarche comme une pure cérémonie, faite pour

ſauver les apparences : on n'y eut aucun égard, & de part & d'autre on ſe prépara au combat. Le 19 Juillet, les mécontens rangèrent leur armée en bataille. L'aîle droite étoit commandée par le Comte de Warwick, le Lord Cobham conduiſoit l'aîle gauche, & le Comte de March étoit au centre. La Reine laiſſa le commandement aux Ducs de Somerſet & de Buckingham, & ſe retira à une certaine diſtance, pour obſerver l'action & donner des ordres ſuivant les circonſtances. Henri reſta dans ſa tente, en attendant l'événement d'une journée d'où ſa Couronne dépendoit. Les alliés firent publier dans toute l'armée qu'on reſpectât la perſonne du Roi, qu'on épargnât la vie des ſimples ſoldats; mais qu'on ne fît aucune grace aux Officiers. Ils donnèrent enſuite le ſignal de l'attaque. Elle commença des deux côtés avec une fureur égale : il étoit environ deux heures après midi; elle dura juſqu'à ſept heures ſans avantage, lorſque le Lord Grey de Ruthwin, qui étoit à la tête d'un corps de troupes conſidérable dans l'armée de Henri, paſſa du côté des rebelles. Cette deſertion répandit une conſternation géné-

1460.

rale parmi les troupes Royales : elles
1460. plièrent & furent enfin battues, avec beaucoup de carnage. Le Duc de Buckingham, le Comte de Shrewsbury, fils du fameux Talbot, le Lord de Beaumont, & d'autres Officiers périrent dans la mêlée. La Reine, le Prince de Galles & le Duc de Somerset s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'il ne s'arrêtèrent qu'à Durham : Henri tomba entre les mains des vainqueurs, qui le traitèrent avec toutes les marques extérieures du respect dû à leur Souverain. Cette déférence le consola en quelque façon du malheur de cette journée. Il eût été en effet un objet bien digne de compassion, si son indolence & son insensibilité naturelle ne l'eussent endurci contre les vicissitudes du sort. On le conduisit à Northampton, toujours d'une manière honorable, & après y avoir fait un court séjour, il se rendit à Londres, au milieu d'une foule de Seigneurs, qui venoient de combattre contre lui. Pendant ce tems, la Reine, qui ne se croyoit pas en sûreté à Durham, se retira secretement dans les Galles, pour se soustraire à ses ennemis ; mais bientôt elle quitta cette

retraite, & fut se réfugier avec son fils en Ecosse. 1460.

Aussi-tôt après l'arrivée de Henri à Londres, la Tour, qui manquoit de provisions, se rendit. Le Lord Scales, qui en étoit Connétable, en voulant se sauver par eau & déguisé dans le refuge de Westminster, fut reconnu & assassiné par les matelots. On chargea le Comte de Salisbury de marcher avec une armée au secours du château de Roxbourgh. Jacques II, Roi d'Ecosse, voulant profiter des troubles intérieurs de l'Angleterre, avoit rompu la trève & mis le siége devant cette place : déja même la garnison étoit aux abois, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon. Cependant la Reine continua le siége, & la place fut obligée de capituler. En vertu d'une nouvelle commission, le Comte de Warwick fut continué dans le Gouvernement de Calais & de Guînes, & le Duc d'Yorck & ses associés déclarés bons & fidèles sujets. Ce fut dans ce tems que Charles VII, Roi de France, mourut. Louis XI, son fils, lui succéda au Trône.

Le 7 Décembre, le Parlement s'assembla à Westminster, & le Roi y assista en personne. Le troisiéme jour de

1460. la séance, le Duc d'York arriva d'Irlande à Londres; il fut directement à la Chambre des Lords : il y resta quelque tems sous le Dais le chapeau sur la tête, & la main sur le Trône, & paroissant attendre qu'on le priât d'y monter; mais toute l'assemblée garda un profond silence. L'Archevêque de Cantorbery s'avançant vers lui, lui demanda s'il avoit vû le Roi depuis qu'il étoit de retour. Cette question le confondit; il resta quelque tems sans rien dire : ensuite il répliqua qu'il ne connoissoit personne à qui il dût cette marque de respect, & aussi-tôt il se retira chez lui. Le lendemain il envoya au Parlement un écrit, qui contenoit les raisons sur lesquelles ses prétentions à la Couronne étoient fondées. Cet écrit causa une longue dispute. Enfin il fut arrêté d'un consentement unanime que Henri jouiroit de la Couronne pendant toute sa vie, & que le Duc d'York seroit déclaré son successeur.

Cependant, Marguerite, loin d'être accablée des malheurs de son époux, retourna en Angleterre avec le Prince de Galles son fils, & leva une armée de seize mille hom-

mes dans les pays du nord. Le Duc d'York en ayant été informé, ne voulut pas lui laiſſer le tems d'augmenter ſes forces, & réſolut de l'arrêter au milieu de ſa courſe. Il ſortit, en conſéquence, de Londres à la tête de quatre ou cinq mille hommes, & chargea le Comte de March ſon fils de faire prendre au reſte de l'armée des quartiers de rafraîchiſſement dans le pays de Galles, & de venir enſuite le rejoindre au nord. A meſure que le Duc avançoit, il apprenoit que la Reine approchoit, & étant arrivé dans les environs de Wakefield, on lui donna avis qu'elle marchoit à grands pas vers lui avec des troupes très nombreuſes. Auſſi-tôt il ſe jetta dans le château de Sandal, qui lui appartenoit. Le Comte de Saliſbury lui avoit conſeillé ce parti, parce qu'il avoit remarqué que la Reine n'ayant point d'artillerie, ne pourroit forcer cette place avant l'arrivée d'Edouard ſon fils. Marguerite fit tout ce qu'elle put pour l'attirer au combat, & le 28 Décembre, ſe préſenta devant le château, ſeulement avec une partie de ſon armée, ayant caché le reſte dans deux chemin enfoncés. Le Duc, animé par les Meſſa-

1460.

gers qu'elle lui envoyoit, sortit ses
1460. troupes, & résolut de hazarder la bataille. La fureur du combat fut digne du motif pour lequel il étoit livré. Le Duc d'York paroissoit avoir rassemblé toute la valeur de sa famille pour ce coup décisif; mais tandis que la victoire étoit encore douteuse, il vit ses deux flancs & son avant-garde enfermés par les troupes qui formoient les deux embuscades. Cet événement ne servit qu'à augmenter la vigueur du Duc; mais ne voyant pas de possibilité d'échapper, encore moins de vaincre, son courage se changea en désespoir, & tous ceux qui étoient à sa suite en firent autant. Le combat ne dura pas plus d'une demi-heure; cependant dans ce court espace, le Duc eut deux mille huit cens hommes de son armée taillés en piéces : de ce nombre furent le Duc lui-même, Sir Th. Harrington, David Hall, Hugues Hastings, Th. Nevil, trois fils du Comte de Salisbury, Sir Jean & Hugues Mortimer, & une infinité de Gentilshommes. Edmont Plantagenet, Comte de Rutland & fils du Duc, fut après la bataille inhumainement poignardé, de sang froid, sur le pont de Wake-

field, par l'impitoyable Lord Clifford.
Le Comte de Salisbury, dangereusement blessé, fut fait prisonnier, & décapité à Pomfret. Sa tête & celle du Duc furent placées sur les murailles d'York. 1460.

Ainsi périt Richard, Duc d'York, Prince brave & prudent, protecteur de la justice, généreux envers ses amis, mais implacable contre ses ennemis. Il céda sans résistance à la décision du plus puissant tribunal du Royaume, quoique les conditions ne fussent pas favorables à ses intérêts. La Reine, au contraire, fut rebelle aux deux genres d'autorités reconnus par la nation, & le Parlement. Le titre du Duc à la Couronne étoit incontestable; mais ce fut l'imbécillité de Henri qui le détermina à le faire valoir. L'administration arbitraire de la Reine & l'oppression du peuple le tirèrent de l'oubli, où sous tout autre gouvernement, il auroit été enséveli.

Les triomphes sanglans de Marguerite furent de courte durée. Le brave 1461.
Comte de March apprit à Glocester la nouvelle de la défaite & de la mort de son père; il en fut pénétré, & ne respira plus qu'après le moment de la

venger. Il se trouvoit à la tête de vingt
1461. mille hommes, sans compter les troupes que le Comte de Warwick commandoit encore pour la défense de la Capitale. Il résolut de s'en servir pour chercher Marguerite, sur la tête de laquelle il vouloit faire tomber tous les malheurs de sa maison. Cette Princesse s'acheminoit vers Londres; mais ayant été informée du dessein du jeune March, elle détacha Gaspar Tudor, Comte de Pembroke, & Jacques Buttler, Comte d'Ormond, avec un corps d'Anglois & d'Irlandois, afin d'arrêter sa marche. Le Comte avoit appris les premiers mouvemens de la Reine, en conséquence il avoit changé de résolution, & vouloit tâcher d'arriver à Londres avant elle; mais lorsqu'il sut qu'on lui avoit détaché Tudor, plutôt que de risquer de se trouver au milieu de deux armées, il marcha directement dans la province d'Héreford, pour lui livrer bataille. Il le rencontra près la Croix de Mortimer, la veille de la Chandeleur. Il étoit si supérieur en nombre, qu'il eut bientôt battu son ennemi, qui perdit trois mille huit cens hommes. Les Comtes de Pembroke & d'Ormond

s'échappèrent ; mais Owen Tudor fut pris & décolé à Héreford, avec neuf autres Officiers : il avoit épousé Catherine de France, & étoit Beau-frère de Henri. 1461.

Cependant la Reine avançoit vers Londres : elle se flattoit qu'aussi-tôt que son armée victorieuse paroîtroit, les citoyens chasseroient le Comte de Warwick, & la recevroient en triomphe. Le Comte avança jusqu'à St. Alban, avec une poignée de vieux soldats, résolu d'en venir aux mains. Marguerite apprit que Warwick venoit pour la recevoir, que le Roi étoit dans son armée, qu'elle étoit renforcée par un corps d'habitans qui avoient une enseigne particulière, pour prévenir les brigandages qu'ils appréhendoient des troupes de la Reine, qui étoient tous pirates du nord accoutumés aux rapines, & qui dans leur passage, avoient déja ravagé tout le pays. Les deux armées se trouvèrent en face le mardi gras, & engagèrent le combat sur la bruyère de Barnard, près St. Alban. La fortune de Warwick parut pendant quelque tems l'emporter ; mais le Lord Lovelace, qui commandoit une des aîles, ayant tourné le

dos & abandonné ses troupes, le désordre s'y mit. La victoire se déclara pour Marguerite. Le Comte perdit plus de deux mille hommes. Cependant il rallia ses troupes, & fit une belle retraite. Le malheureux Henri fut laissé sur la bruyère : il étoit accompagné du Lord Bonneville & de Sir Th. Kyreil, que ce Monarque engagea à rester avec lui sur les assûrances réitérées qu'il ne leur seroit fait aucun mal. Mais il n'étoit pas assez puissant pour leur sauver la vie ; car Marguerite les fit décoler le lendemain à St. Alban.

1461.

Les troupes de la Reine se livrèrent alors à toute leur férocité. La ville de St. Alban fut pillée, & ce fut avec toutes les peines imaginables qu'on parvint à conserver l'Abbaye. Ces ravages mirent la disette dans le camp. Marguerite envoya demander des provisions au Major de Londres. Il n'osa pas les lui refuser en pareille circonstance. Il fit charger plusieurs chariots de toutes sortes de munitions de carême ; mais la populace irritée de la barbarie des troupes, arrêtèrent ces chariots à Newgate, & elle déclara que la ville ne fourniroit rien à une

armée qui venoit plus pour ravager
que pour défendre les biens des ci- 1461.
toyens. La Reine envoya Sir Baudouin Folfort & Alexandre Hovy, avec un corps de soldats, pour tâcher d'entrer dans la ville. En conséquence ils voulurent forcer la porte estropiée; mais ils furent repoussés. Cette résistance irrita Marguerite au point, qu'elle fit serment de se venger de cette insulte; mais elle n'eut jamais l'occasion de satisfaire son ressentiment : car, ayant appris que le Comte de March & de Warwick avoient réuni leurs forces à Chiping-Norton dans la province d'Oxford, & qu'ils étoient en marche pour Londres, elle s'en retourna vers le nord, où elle espéroit rendre son armée assez formidable pour être certaine du succès, malgré toute opposition.

Au commencement de Mars, les deux Comtes entrèrent triomphans dans Londres, & au milieu des acclamations du peuple, qui les regardoit comme ses Anges tutélaires. Une troupe inombrable vint se ranger sous les dapeaux du Duc. Les vieillards sembloient revoir encore les succès d'Edouard III. Les guerriers étoient glorieux de servir sous un Prince, qui

par son courage avoit déja réparé les
1461. pertes qu'il avoit essuyées par la mort de son père & la défaite des deux armées ; mais le beau sexe le regardoit sur-tout comme formé pour régner sur les cœurs par l'amour & le devoir : de façon qu'en peu de jours la branche de Lancaster parut effacée du livre public de mémoire.

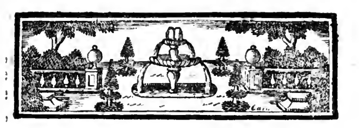
Cette querelle en effet prenoit une tournure bien différente de celle qu'elle avoit eue jusqu'alors : elle existoit en ce moment entre un Roi qui avoit des droits incontestables au Trône, & un autre qui ne le devoit qu'aux triomphes de son père & à la douceur de la nation. Henri, en se joignant à la Reine contre un arrêt qu'il avoit prononcé lui-même & celui du Parlement, avoit perdu les droits qu'il ne tenoit que par grace, & n'étoit plus regardé comme Roi. Telle fut aussi la déclaration du Conseil, que Henri, en violant la parole solemnelle qu'il avoit donnée au feu Duc d'York, parole que le Parlement avoit confirmée, étoit déchu de tous les droits qu'il avoit à la Couronne, & qu'elle étoit dévolue au fils aîné du Duc, Edouard Plantagenet, Comte de March. On lui

offrit ensuite la Couronne : il la reçut avec modestie, & en reconnoissant son 1461.
insuffisance pour la soutenir ; mais il ajoûta que si la jeunesse & son inexpérience lui faisoient craindre de se charger d'un fardeau aussi pesant, il feroit cependant tous ses efforts, avec l'aide de Dieu, pour que son peuple vécût dans l'abondance & pour le rendre heureux.

Ce fut ainsi que Henri VI, après avoir régné pendant trente-huit ans, fut répudié par une nation qui n'avoit à lui reprocher personnellement que trop de foiblesse & de confiance pour Marguerite son épouse. Son amour pour la paix, & la tranquillité le porta à se reposer des soins du gouvernement sur les personnes qui lui étoient les plus chères. Il fut malheureux dans le choix qu'il fit, & devint la victime des erreurs d'autrui. On peut cependant attribuer cette révolution étonnante à deux motifs principaux ; le premier fut la préférence qu'on donna aux droits de la maison d'York sur celle de Lancaster, parce que Jean de Gaunt n'avoit été que le quatriéme fils d'Edouard III, au lieu que le nouveau Roi descendoit d'Edmond Mortimer, qui avoit épousé Phi-

1461. lippe, fille de Lionel, Duc de Clarence, & troisiéme fils d'Edouard III. Mais le second motif provenoit d'une cause bien différente ; on peut même dire, avec quelque apparence de raison, que l'autre n'étoit qu'un voile pour cacher celui-ci : c'étoit la haine que la nation portoit à la France. Henri avoit épousé une Princesse Françoise, qui commandoit réellement à l'ombre de l'autorité royale. La cession de la province du Maine, faite à Charles d'Anjou, avoit d'abord indisposé le Gouvernement contre cette alliance ; mais bientôt la la perte entière de la Normandie acheva d'aigrir les esprits : on regarda Marguerite comme la cause première de ces désavantages, & comme le plus mortel ennemi de l'Angleterre. La famille d'York parut, exposa ses prétentions, les soutint par la voie des armes, & fut heureuse. Les Anglois virent dans Richard, & après lui dans Edouard son fils, un Prince vraiment Anglois, & ennemi déclaré de la France. Ils ne balancèrent plus ; ils coururent se ranger sous ses drapeaux, & finirent par le couronner.

Fin du septiéme Livre.



HISTOIRE

D'ANGLETERRE.

Depuis le commencement du règne d'Édouard IV, jusqu'à la fin du règne de Richard III. Période de 24 ans.



LIVRE HUITIEME.

EDOUARD IV.

Que sont devenus les effets de la politique de Henri IV ? Tant de jours & de nuits passés à concerter les moyens les plus prudens & les plus propres à assûrer le Sceptre dans sa mai- Année 1461.

1461. ſon, & à l'y maintenir par tous les actes de la ſouveraineté, ſoutenus de l'autorité & de la force ? Que ſont devenues les victoires de Henri V, qui ſembloient avoir placé ſa famille comme un ſoleil glorieux au milieu de l'atmoſphère de l'Angleterre pour être une ſource éternelle de lumière, animer les reſſorts du Gouvernement, & réfléchir ſur la nation les rayons éclatans d'une gloire inaltérable ? Ce ſyſtême viendra-t-il ſe briſer contre les efforts d'un jeune ambitieux ? Oui, tels étoient les décrets du Tout-Puiſſant, qui vouloit apprendre à l'homme ſuperbe la vanité de ſes plus ſages deſſeins, quand ils ſont appuyés ſur l'injuſtice.

Il n'y avoit pas huit jours qu'Edouard jouiſſoit de ſa nouvelle dignité, lorſqu'il fut obligé de marcher contre Marguerite. Cette Princeſſe avoit travaillé avec tant de ſuccès auprès de ſes amis du nord, qu'elle ſe trouvoit à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, tous prêts à ſe ſacrifier à ſon ſervice. Edouard, de ſon côté, comptoit moins ſur ſon élection, que ſur la force de ſon parti & le bonheur de ſes armes. Plein d'a

deur, de courage & d'ambition, il oppofoit à fes ennemis fa valeur & fa fortune. Il marcha donc avec afsûrance au-devant de fes ennemis, dans l'efpérance de porter le dernier coup à la Reine & à fes partifans. 1461.

Auffi-tôt qu'il fut arrivé à Pontefract, il envoya le Lord Fitzwalter pour fe faifir du paffage de Ferry-Bridge, fur la rivière d'Aire; ce qui fut exécuté fans obftacle. Henri & la Reine, ayant appris qu'Edouard approchoit, donnèrent le commandement au Duc de Somerfet, & reftèrent à Yorck, pour y attendre l'événement d'une bataille qui devoit, fans retour, décider de leur fort. Le Duc, informé que Fitzwalter s'étoit emparé du pont Ferry, en conclut qu'Edouard vouloit en venir aux mains. Cependant, pour être attaqué avec moins d'avantage, il réfolut de repouffer les troupes de Fitzwalter de l'autre côté de la rivière. En conféquence il envoya fous les ordres du Lord Clifford, un détachement qui furprit le parti ennemi, & après une efcarmouche très-fanglante, le força de reculer. Fitzwalter & le bâtard de Salisbury périrent dans la mê-

lée. La nouvelle de ce désastre alarma
1461. ma extrêmement le Comte de Warwick;
wick ; il se rendit aussi-tôt auprès d'Edouard
douard avec toutes les marques de la plus vive émotion : cependant, pour convaincre son Souverain que ses craintes n'avoient pas pour objet le danger qu'il pouvoit lui-même courir, il tua son cheval, & pressant de ses levres le pommeau de son épée, qui étoit fait en forme de croix, il fit serment, que dût l'armée abandonner son Roi & le laisser seul sur le champ de bataille, il verseroit pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang. Edouard, loin d'être découragé d'un événement qui sembloit si fort effrayer Warwick, fit publier dans son armée, que tous ceux qui craindroient de rester, seroient libres de se retirer, qu'il sauroit récompenser ceux qui feroient leur devoir; mais qu'il n'y auroit point de quartier pour ceux qui, une fois engagés dans la bataille, chercheroient à s'enfuir. Alors il donna ordre au Lord Falconbridge de passer l'Aire à Castelford, à une lieue environ de Ferrybridge, & d'en déloger l'ennemi. Le Lord se conduisit avec tant de diligence & de secret, que le déta-

chement avoit passé la rivière, avant que les Lancastriens eussent le plus leger soupçon de leur dessein. Bien-tôt il surprit Clifford, l'attaqua, le mit en déroute & le tua, ainsi que le Comte de Westmoreland. 1461.

Alors Edouard traversa la rivière, & le lendemain au matin, jour des Rameaux, il avança vers l'ennemi. Il le trouva au nombre de soixante mille hommes, campé entre Towton & Saxton. L'armée d'Edouard n'étoit forte que de quarante-neuf mille hommes; mais toutes ses troupes étoient d'élite, & il ne douta pas de la victoire. Avant la bataille, il fit défendre à ses soldats de s'embarrasser d'aucuns prisonniers. Vers les neuf heures du matin, il commença à neiger, & le vent, qui s'éleva, soufloit avec tant de violence en face des Lancastriens, qu'il les empêchoit de découvrir la distance qu'il y avoit entr'eux & les ennemis. Le Lord Falconbridge, qui commandoit l'avant-garde d'Edouard, voulant profiter de cet événement, fit avancer ses archers à la portée des lignes de Henri, d'où ils firent voler une nuée de traits, & aussi-tôt qu'ils eurent fait leur déchar-

1461. ge, ils se retirèrent à leur premier poste ; mais l'ennemi, qui les croyoit encore près de lui, épuisa inutilement son carquois. Alors Falconbridge ramena ses soldats à la charge : tous leurs traits portèrent, & déja le carnage devenoit affreux, lorsque le Comte de Northumberland & Sir André Trollop, qui commandoient l'avant-garde de l'armée de Henri, s'étant apperçus du désavantage avec lequel leurs troupes combattoient, avancèrent contre l'ennemi. La bataille devint alors générale ; chacun défendit sa vie avec autant de courage que d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit. Edouard montra tant de courage & d'activité, & en même-tems de sang froid, que l'événement de cette journée fut son propre ouvrage. Vers le soir, les Lancastriens, qui avoient perdu les Comtes de Northumberland & de Westmoreland, les Lords Daches, de Willes, Sir Trollop, & plusieurs Officiers de distinction, commencèrent à perdre courage & à reculer, mais sans désordre, ayant dessein de se retirer vers le pont de Tadcaster ; en conséquence ils gardoient toujours leurs rangs, lorsqu'Edouard

& Warwick, pressant leurs soldats de rendre cette journée décisive, & les animant d'une nouvelle ardeur, redoublèrent d'efforts, & chargèrent avec tant d'impétuosité, que les Lancastriens n'y purent résister, furent rompus & entiérement mis en déroute. Un grand nombre périt sur le champ de bataille & dans la fuite. Mais le carnage fut extrême à la rivière Coc, qui vient tomber dans le Warf. Les fuyards s'étoient portés de ce côté, dans le dessein de passer cette rivière à gué; mais la grande abondance de neige l'avoit tellement gonflée, qu'il étoit impossible de la traverser. Ce fut là que les Lancastriens périrent les uns sur les autres, & formèrent avec leurs cadavres une espéce de pont, qui fut même inutile à ceux qui voulurent en faire usage, puisqu'ils trouvèrent de l'autre côté la mort qu'ils fuyoient inutilement, & la rivière ne rouloit plus que des torrens de sang. On ne trouvera rien d'incroyable dans ce récit, si l'on considère que trente-six mille hommes périrent à cette bataille. Les Ducs de Somerset & d'Exeter se sauvèrent, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, & le Comte de Devonshire

1461.

fut pris. Aussi-tôt après cette victoire,
1461. Edouard marcha vers York, dans le dessein de se saisir de Henri & de Marguerite, mais cette Princesse s'étoit retirée avec son époux à Berwick. Les Ducs de Somerset & d'Exeter vinrent les rejoindre. Elle traita avec le Ministère Ecossois, & se rendit en ce Royaume, où elle trouva, ainsi que Henri, l'hospitalité. Mais cette grace lui coûta cher. Elle l'acheta par la cession qu'elle fit au Monarque Ecossois de la ville & du château de Berwick. Ce jeune Prince étoit encore mineur, & sous la tutelle de George Douglas, Comte d'Augus, avec lequel Henri fit alliance par un traité particulier. En arrivant à York, Edouard fit ôter de dessus les murailles la tête de son père & celle du Comte de Salisbury; il les remplaça par celles du Comte de Devonshire & de plusieurs autres, qu'il fit décoler comme traîtres.

Il ne restoit plus à Edouard, pour être maître de toute l'Angleterre & du pays de Galles, qu'Harlegh, Meryonethshire & quelques châteaux dans le Northumberland; cependant il ne jugea pas à propos de les soumettre. Il avança jusqu'à Newcastle, & laissa

un corps de troupes suffisant pour repousser les incursions qu'on pourroit faire de ces châteaux, qui n'avoient pas reconnu son autorité; ensuite il retourna à son palais de Shene auprès de Londres. Le jour de son couronnement fut fixé au vingt Juin. Dans ce même tems, il résolut de donner tant d'occupation aux Ecossois, qu'il leur ôtât la possibilité de donner aucun secours considérable à Henri & à Marguerite. En effet il négocia particulierement avec le Comte de Ross, Seigneur des Isles, qui s'étoit soustrait à la domination de Jacques. Il promit de seconder les desseins d'Edouard, en dévastant la partie septentrionale de l'Ecosse, & la mettant à feu & à sang. 1461.

Au milieu de toutes ces précautions relativement aux Ecossois, le nouveau Roi d'Angleterre fut couronné à Westminster, & l'on convoqua le Parlement pour le 6 Juillet. Aussi-tôt que la séance fut ouverte, les Communes présentèrent une adresse à Edouard, pour le féliciter sur son avénement à la Couronne, & pour lui demander la punition de ceux qui pendant le dernier règne avoient commis impu-

1461. nément toutes sortes de concussions, de viols, de meurtres & autres crimes de ce genre. On passa un acte qui confirma le titre d'Edouard, & on annulla tous ceux qui avoient été faits contre la maison d'York. Après un règne de trente-huit ans, Henri VI fut déclaré usurpateur; tout ce qu'il avoit fait, cassé comme illégal, & enfin lui, la Reine & tous leurs partisans atteints & convaincus de trahison. Pendant cette cession, Edouard créa son frère George Duc de Clarence, & son jeune frère Richard Duc de Glocester. Le Lord Falconbridge fut élevé au Duché de Kent, Henri Bouchier, oncle du Roi, honoré de celui d'Essex, & Jean Nevil, frère du Comte de Warwick, fut Baron de Montague. Le même acte, qui déclaroit Henri, Marguerite & son fils Edouard coupables de trahison, comprenoit aussi les Ducs de Somerset & d'Exeter, les Comtes de Northumberland, Wilts & Pembroke, le Vicomte de Beaumont, les Lords Roos, Nevil, Willes, Clifford, Guy de Rugemont, Dacres, & Hungerford, Sir Richard Tonstall, & un grand nombre de Seigneurs dont les biens furent confisqués.

Jean, Comte d'Oxford, que ses vertus rendoient encore plus respectable que son grand âge, fut arrêté, sous prétexte d'être en commerce de lettres avec Marguerite, & sans même être admis à aucune justification, fut décapité sur la montagne de la Tour, avec son fils aîné, Aubry de Vere; Sir Thomas Todenham, Sir Walter Tirrel & Sir Jean Montgommery éprouvèrent le même sort. Edouard distribua à ses favoris les biens de ces victimes, & se concilia l'affection du Clergé, en le confirmant dans ses priviléges, & en lui permettant de faire usage des censures spirituelles contre ceux qui voudroient attaquer ses prérogatives. C'étoit ainsi qu'Edouard commençoit à déposer le masque dont il avoit caché jusqu'alors le caractère cruel & vindicatif qui lui étoit naturel. 1462.

Pendant ce tems, Marguerite avoit conclu un traité de mariage entre son fils & la sœur de Jacques, quoique tous deux encore enfans. Elle laissa Henri son mari à Edimbourg, & passa en France, pour implorer la protection de Louis. Mais ce Prince étoit trop prudent pour s'engager dans une

entreprise qui ne lui présenteroit aucun avantage. Marguerite lui étoit alliée de près; il la reçut avec amitié, il l'amusa même pendant quelque tems de promesses, & tout ce qu'elle put obtenir de lui, fut un présent de vingt mille livres, & une déclaration par laquelle il assûroit à tous ceux qui étoient attachés à la maison de Lancaster une réception favorable dans ses Etats. Pour faire échouer les intrigues de Marguerite en Ecosse, Edouard envoya Douglas négocier avec Jean, Lord des Isles, qui venoit de succéder à son père, & bientôt il y eut entr'eux un traité de conclu.

1462.

Le Royaume d'Angleterre, après la tempête qui venoit de l'agiter, jouissoit enfin d'un calme profond. Le Duc de Somerset & Rodolphe de Piercy, frère du Comte de Northumberland, implorèrent la clémence du Roi, & en obtinrent un généreux pardon. Cette tranquillité ne dura cependant pas long-tems. Marguerite avoit enfin obtenu de la France un petit renfort commandé par Pierre de Brezé, Sénéchal de Normandie. Elle mit à la voile pour l'Angleterre, persuadée que tous les habitans du nord se réuniroient à elle;

mais en débarquant à Tinmouth, elle courut risque d'être environnée par 1462.
un corps de troupes d'Edouard, & fut obligée de se retirer précipitamment sur ses vaisseaux. Une tempête, qui survint tout-à-coup, sépara celui qu'elle montoit du reste de la flotte, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines qu'elle regagna le port de Berwick, tandis que les autres furent poussés vers Bambery. Les François tentèrent d'y descendre; mais ayant été arrêtés par le bâtard d'Ogle qui, à la tête de quelques troupes s'y opposa, ils se retirèrent à la petite isle de Landisfarne. Ogle les y poursuivit, les attaqua, les battit, en tua une partie, & fit le reste prisonniers, à l'exception du Commandant, qui s'échappa dans un batteau de pêcheur jusqu'à Berwick.

Ces tentatives firent connoître à 1463.
Edouard que Marguerite comptoit sur des secours de la part des Ecossois, & craignit, qu'en se mettant à leur tête, elle ne s'emparât des Provinces du nord. En conséquence, il détacha le Baron de Montague avec les troupes dont il pouvoit alors disposer, afin de retarder les progrès que

cette Princeſſe pourroit faire, en at-
1463. tendant que lui-même, ſuivi d'une flotte nombreuſe, pût faire échouer tous ſes projets. Marguerite entroit alors dans le Northumberland ; elle avoit ramaſſé un corps de pirates, qui s'étoient engagés à ſon ſervice, ſous promeſſe que tout le butin ſeroit pour eux. Elle avoit vu par là ſon armée croître à un point ſi conſidérable, que le Duc de Somerſet & Sir Piercy commencèrent à croire qu'elle réuſſiroit dans ſon entrepriſe, & au mépris du ſerment qu'ils avoient prêté à Edouard, vinrent ſe joindre à elle avec tous leurs partiſans. Montague avoit avancé juſqu'à Durham, où il s'étoit arrêté pour attendre un renfort : l'ayant reçu, il continua ſa marche, & rencontra dans le marais d'Hedgeley un détachement de l'armée ennemie, commandé par les Lords Hungerford & Roos. Montague les attaqua, les mit en déroute, & Sir Piercy y perdit la vie. Encouragé par ces ſuccès, le Général vainqueur voulut avoir la gloire entière de battre Marguerite, ſans attendre l'arrivée du Roi, & marcha directement à Hexham, où la Reine étoit campée, &,

avant qu'elle le ſçût auſſi proche d'elle, il l'attaqua dans ſes lignes, & remporta une victoire complette. Le Duc de Somerſet fut fait priſonnier, avec les Lords Roos & Hungerford; mais Henri, la Reine & ſon fils ſe ſauvèrent en Ecoſſe : ils furent cependant pourſuivis ſi vigoureuſement, que Henri vit prendre, preſque à ſes côtés, pluſieurs Gentilshommes de ſa ſuite, & entr'autres, celui qui portoit ſon bonnet d'Etat. Tous les priſonniers furent remis à Edouard; il ne les fit point languir. Somerſet, Roos, Hungerford, le Comte de Kyme & Sir Jean Finderne furent ſur le champ décolés, le premier à Hexham, & les autres à Newcaſtle. Sir Omphroy Nevil & douze autres Gentilshommes ſubirent leur exécution à York. Leurs biens furent diſtribués entre les partiſans du vainqueur, & le Lord Montague fut créé Comte de Northumberland. Cependant par la ſuite Henri Piercy, s'étant ſoumis à Edouard, il fut rétabli dans ſes dignités, ſous le bon plaiſir de Nevil, qui ſe contenta du titre de Marquis de Montague.

1463.

La dernière victoire d'Edouard avoit refroidi cette amitié que les François

& les Ecossois avoient fait voir jusqu'alors pour le malheureux Henri, dont ils regardoient les affaires comme entiérement désespérées. Montague venoit d'être nommé Garde des frontières, & les Ecossois, en examinant attentivement toutes les précautions qu'il prenoit, ne voyoient pas de moyens de tromper sa vigilance par aucunes incursions. Ils demandèrent donc à Edouard des saufconduits, pour qu'ils pussent envoyer des Ambassadeurs chargés de négocier une paix. En même-tems Louis XI conclut avec le Monarque Anglois une trève d'un an, dont le Duc de Bourgogne fut médiateur. Celui-ci renouvella également la trève en faveur du commerce entre l'Angleterre & les Pays-Bas. Pendant ce tems, l'Evêque de St. André arriva à Londres en qualité d'envoyé de la Régence d'Ecosse, & conclut entre les deux Royaumes une trève, dont les conditions étoient, que respectivement on ne soutiendroit point les ennemis de l'un & de l'autre parti.

1463.

Henri, ainsi abandonné de ses alliés, ne se crut pas en sûreté à Edimbourg; il conçut le projet imprudent

de passer secrétement en Angleterre, dans l'espérance que les Lords se déclareroient peut-être pour lui. Il partit donc d'Edimbourg déguisé, suivi de trois Théologiens, & arriva à Waddington, dans le pays de Lancaster. Il y demeura quelque tems caché; mais il fut découvert par Sir Jacques Harrington, qui en usa vis-à-vis de ce Prince avec la plus grande indignité. Il fut arrêté au moment où il alloit dîner. On le plaça sur un cheval, dessous le ventre duquel on lui attacha les jambes comme au dernier des malfaiteurs. On le conduisit ainsi à Londres. Sur la route, le Comte de Warwick, l'ayant rencontré, eut la bassesse de l'insulter de la manière la plus outrageante, & poussa la méchanceté jusqu'à émeuter la canaille contre ce malheureux Prince. La Reine trembla alors pour elle & pour son fils, & ne voulant pas se confier à la fidélité de personne, elle fut chercher un azile dans les bois & dans les déserts. Leurs malheurs étoient au comble, & ils souffroient les plus cruelles extrémités : enfin des voleurs se saisirent d'eux, & ils alloient être dépouillés de tout ce qu'ils possédoient, &

1463.

peut-être privés de la vie, lorsque
1463. ces brigans se disputèrent entr'eux sur le partage du butin, & s'étant attaqués les uns les autres, donnèrent à ces illustres prisonniers le tems de se sauver. Ils n'étoient pas loin, lorsqu'ils rencontrèrent un autre brigand, qui vint à eux l'épée nue, & les yeux en fureur. Marguerite, conservant en cette occasion une présence d'esprit admirable, prit son fils par la main, & le présentant à ce malheureux : » Tiens, dit-elle, ami, d'un air assûré & majestueux, sauve mon fils; » c'est celui du bon Henri «. Le voleur fut frappé de la dignité & de la beauté de la Reine; il étoit un de ceux qu'on avoit proscrits comme attachés au parti de son époux. Son cœur sauvage fut touché de compassion à la vue de sa Reine & du fils de son Roi réduits à un état aussi déplorable. Il les rassûra, jura de leur être fidèle, de les défendre, & les conduisit à un village sur le bord de la mer, où ils ne tardèrent pas à trouver une occasion de s'embarquer pour la Flandre. Le Duc de Bourgogne les reçut avec humanité : de cette Cour ils se rendirent à celle de René d'Anjou, père

de Marguerite. Vers ce tems, Edmond, Duc de Somerset, & frère de celui qui avoit été exécuté à Hexham, s'échappa avec le Duc d'Exeter dans les Pays-Bas; ils y cachèrent leur naissance, dans la crainte d'être livrés à Edouard: ils s'y trouvèrent réduits dans un état si déplorable, que dans la saison la plus rigoureuse, ils erroient pieds nuds au milieu de la plus vile populace. Enfin ils furent reconnus, & le Duc de Bourgogne leur assigna une pension modique. 1463.

Edouard ne voyoit plus en Angleterre personne capable de troubler son règne; il voulut profiter de ce moment de calme pour se concilier l'affection de ses sujets, qui avoient été alarmés & indisposés contre lui, par rapport aux derniers actes de sévérité qu'il avoit fait voir. Il publia une amnistie générale en faveur de tous les partisans de la maison de Lancaster, qui dans un certain tems limité se soumettroient à son gouvernement, & lui prêteroient serment de fidélité; il employa tous les moyens qu'il put trouver pour se rendre agréable au peuple. Il traita les Grands comme ses frères, & se montra le père de ses su- 1464.

jets. Une pareille conduite ne pouvoit manquer de produire l'effet qu'il en attendoit : elle lui gagna tous les cœurs. Le dernier de la nation pouvoit percer jusqu'à lui, & chaque jour étoit marqué par des traits de compassion & de générosité. Pendant ce tems de paix & de plaisirs, ses premiers Conseillers l'engagèrent à songer au mariage, afin qu'il vît sa succession assûrée à sa race. Il parut s'y prêter, & on lui proposa trois partis. Le premier étoit Marguerite, sœur du Roi d'Ecosse ; mais outre que cette Princesse étoit promise à Edouard, fils de Henri, elle étoit encore trop jeune pour que cette alliance pût être consommée. Le second fut Isabelle de Castille, qui par la suite épousa Ferdinand, Roi d'Arragon : elle fut aussi jugée trop jeune. Bonne de Savoye, sœur de la Reine de France, fut la troisiéme Princesse qu'on proposa à Edouard, & il se détermina à la demander. En conséquence, le Comte de Warwick fut envoyé Ambassadeur extraordinaire à la Cour de France, où cette Princesse résidoit.

1465. Le Comte arriva à Paris au commencement du printems. Il arrêta tous

les articles du contrat, & Louis fit partir le Comte de Dammartin, en 1465.
qualité de son Ambassadeur & de Plénipotentiaire pour la Cour de Londres, afin de mettre la dernière main à cette négociation; mais elle fut interrompue par un événement inattendu, qui par la suite coûta bien du sang à la nation, & fit perdre à Edouard cette même Couronne, mais que son bonheur lui remit sur la tête. Edouard, en chassant dans la province de Northampton, fut voir Jacqueline de Luxembourg, Duchesse de Bedfort, qui après la mort de son premier mari, avoit donné la main à Sir Richard Wideville. Elle avoit eu de ce second mariage plusieurs enfans, & entr'autres une fille nommée Elisabeth, qui avoit épousé Sir Jean Grey de Groly, mort au service de la maison de Lancaster. La jeune veuve, après avoir vu les biens de son mari confisqués, s'étoit retirée à Grafton, chez son père. La visite du Roi lui fit naître l'idée de se jetter à ses pieds, & de lui demander sa subsistance, ainsi que celle de ses enfans, qui étoient à la charge de son père. Edouard ne put voir sans émotion cette jeune beauté

dans un état d'humiliation ; sa fierté
1465. naturelle l'abandonna, & il devint en un instant vivement épris de ses charmes. Il la releva avec douceur ; il lui accorda ce qu'elle demandoit : il espéroit que l'éclat de son rang & ses qualités personnelles triompheroient aisément d'un cœur dont la possession devenoit désormais nécessaire au bonheur de sa vie, & comptoit ensuite sur l'amour pour faire taire la sagesse & la vertu. En conséquence il saisit la première occasion qu'il trouva pour l'entretenir de sa passion ; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Elisabeth rejetta ses offres avec mépris, & lui dit, que quoiqu'elle ne se crût pas digne d'être Reine, elle s'estimoit trop pour jamais devenir sa maitresse. Cette liberté achevà de lui gagner le cœur d'Edouard. Tant d'esprit & de sagesse lui parurent aussi dignes d'admiration que sa beauté. En un mot il abandonna ses premiers projets, puisqu''il ne pouvoit les remplir qu'aux dépens de l'honneur de cette charmante veuve, ou au prix de son propre repos, & lui offrit sa main. Elle l'accepta avec tant de modestie & de sensibilité, que le Prince en prit en-

core plus d'amour & de respect pour elle. Il ne voulut cependant pas aller plus loin, sans en instruire la Duchesse d'York sa mère. Cette Princesse, surprise & affligée d'une passion qui déconcertoit les projets de l'Etat, employa tous les moyens que son éloquence & sa politique purent lui suggérer pour le détourner d'une semblable alliance. Elle lui observa que cet engagement seroit pour le Comte de Warwick & pour le Roi de France un affront irréparable; qu'il s'attireroit infailliblement l'inimitié de l'un & de l'autre, au détriment de sa réputation & au danger même de sa Couronne. Que s'il étoit déterminé à prendre une femme dans le sein de la nation, il devoit en choisir une parmi les principales familles, & ne pas élever si haut celle de Wideville, dont toute la Noblesse verroit la grandeur avec jalousie & avec mécontentement. Ces obstables enflammèrent davantage Edouard; l'amour fit disparoître à ses yeux son honneur, sa gloire & son Empire, & rien ne fut capable de le faire renoncer à l'objet de sa passion. Enfin il sacrifia sa liberté, son ambition & sa propre sûreté au plaisir d'épouser sa charmante veuve.

1465.

Le Comte de Warwick & l'Ambassa-
1465. deur de France étoient en mer lors de la consommation de ce mariage. Leur surprise fut extrême lorsqu'ils l'apprirent en débarquant. La Duchesse d'York avoit inutilement fait tout ce qu'elle avoit pu pour en attaquer la validité ; il avoit été secrétement célébré le premier de Mai, & aucunes des cérémonies n'y manquoient. L'Ambassadeur François s'en retourna furieux, & laissa le Comte de Warwick indigné de l'outrage sanglant qu'il venoit de recevoir.

1466. Vers le commencement de l'année, Isabelle de Bourbon, seconde femme du Comte de Charolois, mourut. Ce Prince ne vit alors dans Edouard qu'un Roi triomphant & affermi sur le trône d'Angleterre ; il sentit qu'il y auroit autant d'avantage pour lui à se lier avec ce Monarque, que de danger à laisser Louis contracter une alliance, dont il seroit la première victime. Il se détermina, en conséquence, à demander la Princesse Marguerite en mariage. Cette proposition fut très-agréable à Edouard. Il n'ignoroit pas que Louis le haïssoit dans le fond de son cœur, à cause de sa belle-sœur Bonne, & que tôt

tôt ou tard il feroit éclater son ressentiment. Il ne balança donc pas à signer le 12 Octobre un traité d'alliance personnelle d'amitié & de fraternité avec le Comte de Charolois. Il envoya un sauf-conduit à Louis de Bruges, Seigneur de Gruthuysen, que le Duc de Bourgogne avoit choisi pour son Plénipotentiaire, afin de régler les conditions du traité de paix & du mariage proposé. Quelque tems après, la Reine mit au monde la Princesse Elisabeth, qui par la suite fut la cause & le nœud de la réunion & la fin de la querelle fatale qui subsistoit entre les maisons d'York & de Lancaster. Le jeune Monarque s'allia d'une manière durable & solide avec les Rois de Castille & de Dannemark, & prolongea pour 25 ans la trève passée avec l'Ecosse. 1466.

Il amusoit cependant la Cour de France du projet de contracter avec elle une alliance perpétuelle ; mais il vouloit, avant tout, que le mariage entre le Duc de Bourgogne & sa sœur fût conclu. Cette Princesse partit enfin d'Angleterre, suivie de la Duchesse d'Exeter & de Suffolk ; & les nôces furent célébrées à Bruges avec la plus grande magnificence. 1467.

Environ vers ce tems, Edouard
1467. renouvella l'ancienne alliance entre l'Angleterre & l'Arragon. Ainsi le Royaume étoit en paix avec presque tous les Princes du continent, & le jeune Roi n'avoit rien à craindre que des troubles domestiques de son gouvernement; mais il paroissoit être sans inquiétude de ce côté. Cependant la nation commençoit à devenir mécontente. L'orgueil & l'insolence des parens de la Reine faisoient déja murmurer très-haut, & il y avoit lieu de soupçonner le Comte de Warwick de soufler le feu de la discorde. La famille des Wideville avoit fait tous ses efforts pour rendre ce Seigneur suspect au Roi; il n'étoit pas difficile d'y parvenir. Edouard ne pouvoit se dissimuler l'ingratitude dont il avoit payé les services du Comte, & combien peu il devoit compter sur son attachement. Il venoit encore de l'outrager de nouveau en la personne de sa fille, qui étoit une des plus belles personnes & la plus riche héritière de l'Angleterre, & à l'honneur de laquelle il avoit osé attenter. Or, il ne devoit jamais espérer qu'un homme du caractère du Comte lui pardonnât une pareille of-

fense. Ainsi il est aisé d'imaginer que le Roi, n'ayant à attendre de ce Seigneur autre chose que des marques de haine & de ressentiment, se joignit à ses Ministres, qui étoient tous parens de la Reine, & que de concert, ils n'épargnèrent rien pour exciter le Comte à quelque démarche qui pût leur fournir un prétexte pour accélérer sa perte. Jasper, Comte de Pembroke, arriva de France avec un petit corps de troupes. Il vint débarquer près Hardlegh, dans la province de Mérionet, qui étoit encore occupée par les Lancastriens, & il y fut joint par un grand nombre d'habitans. A la tête de ces troupes, il ravagea la plus grande partie septentrionale du pays de Galles; mais Sir Richard Herbert vint s'opposer à ces violences, & le battit aussi-tôt. Le château d'Hardlegh se rendit à discrétion. On envoya prisonniers à la Tour de Londres Sir Richard Tonstal, Sir Henri Bellingham, Sir Guillaume Stoke, & environ cinquante autres Gentilshommes, qu'on y trouva. Deux d'entr'eux furent condamnés par le Comte de Rivers, alors Connétable d'Angleterre, à être décolés, & furent exé-

1467.

cutés. Dans le nombre de ces pri-
1467. sonniers, Herbert, que ses services avoient fait créer Comte de Pembroke, en avoit envoyé un qu'on trouva chargé de lettres de Marguerite d'Anjou. Pour sauver sa vie, il accusa entr'autres le Comte de Warwick. Cependant les charges portoient simplement qu'il avoit entendu dire de l'autre côté de la mer que le Comte favorisoit la cause de Marguerite & celle de son mari. On envoya des Commissaires à Middleham, où le Comte étoit, pour l'examiner. Ils trouvèrent l'accusation sans fondement; mais cette nouvelle insulte ne fit qu'aigrir le ressentiment de ce Segneur.

1468. Cependant les Widevilles étoient devenus si odieux à la Noblesse & au peuple, qu'ils commencèrent à en craindre les suites, & engagèrent le Roi à ménager une réconciliation entr'eux & la maison de Warwick. En conséquence Edouard partit pour Nottingham, où en effet il parvint à réunir l'Archevêque d'York & le Comte de Rivers. On tint quelque tems après un grand Conseil à Coventry; ce Prélat y amena son frère Warwick, qui

se réconcilia avec les Lords Herbert, Stafford & Audeley. Le Roi fut si content de la conduite de l'Archevêque en cette circonstance, qu'il lui rendit la Seigneurie de Dinley, & d'autres terres qu'il avoit perdues par l'acte de résomption. Mais il s'en falloit beaucoup que cet accommodement entre le Comte & ces Seigneurs fût sincère. Aussi-tôt que la cérémonie fut finie, ce premier se rendit à son Gouvernement de Calais, dans le dessein d'exécuter le projet de vengeance qu'il avoit conçu. Il n'ignoroit pas que George, Duc de Clarence & frère du Roi, étoit indisposé contre Edouard & contre le Ministère, pour avoir été privé des charges avantageuses qu'il possédoit, & de toute l'administration. Comme après Elisabeth il étoit l'héritier présomptif de la Couronne, Warwick résolut de l'engager dans son parti. En conséquence il lui offrit sa fille Isabelle en mariage. Le Duc accepta avec ardeur une alliance qui lui procuroit la possession d'une des plus riches & des plus belles personnes de l'Angleterre. Edouard en fut alarmé; il tâcha, à force d'intrigues, de s'opposer à cette alliance : il recourut

1468.

même à la Cour de Rome, pour l'en-
1468. gager à refuser les dispenses nécessaires aux deux partis. Mais pendant ce tems, Warwick avoit traité particuliérement avec le Roi de France, & ce fut par son entremise qu'on obtint la dispense. Ainsi ce mariage fut célébré dans l'Eglise de Notre-Dame de Calais.

1469. Pendant le séjour que le Comte fit dans son Gouvernement, il paroît, si l'on peut se servir de cette expression, qu'il tâta continuellement le pouls à la nation, pour connoître l'état de fermentation dans lequel elle pouvoit être, & qu'il ne cessa d'envoyer des émissaires pour exciter une révolte dans le Comté d'York. Le peuple avoit refusé de contribuer à l'entretien de l'ancien hôpital de St. Léonard près d'York : on fit des poursuites, & les biens de plusieurs particuliers furent saisis. Les habitans étoient dans l'opinion que cet hôpital subsistoit par une contribution volontaire, & ils regardoient comme violence & comme l'effet de l'oppression ce que l'on exigeoit d'eux. Warwick sut si bien exciter leur mécontentement, qu'ils prirent les armes, s'assemblèrent au nom-

bre de quinze mille, & dirigèrent leur marche vers la ville d'York. Tout 1469.
y étoit en combustion ; mais Montague, frère de Warwick, y entra avec un petit corps de troupes choisies, & dans une sortie, prit Robert Hillyard, le chef des révoltés, qu'on appelloit communément Robert de Reddisdale, & le fit mettre à mort sur le champ. Ce malheur ne découragea point les paysans ; ils choisirent pour leur Commandant Sir Henri Nevil, fils du Lord Latimer, & Sir Jean Conyers, & avancèrent jusqu'à Danesmore dans le Northampton, à trois milles environ de Banbury. Le Roi avoit donné ordre au Cómte de Pembroke de marcher contr'eux à la tête dé douze mille Welches. Omphroy Stafford, qui venoit d'être créé Comte de Devon, l'avoit rejoint avec cinq mille archers ; mais les deux Chefs eurent dispute pour les logemens à Banbury, & se séparèrent. Cependant Pembroke, ayant voulu hazarder une action, fut battu & tué. Sir Omphroy Nevil avoit été pris la veille de la bataille & massacré de sang froid. Cette cruauté avoit tellement irrité le peuples de la province d'York, qu'ils ne firent quar-

tier à aucun Welche, & que cinq
1469. milles périrent dans le combat. Le Comte de Devon, en s'en retournant ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu du Roi, fut pris & décapité à Brindgewater. Un détachement de l'armée rebelle ſurprit auſſi à Grafton Richard, Comte de Nivers, & Jean ſon fils : l'un & l'autre perdirent la tête à Northampton par ordre de Sir Jean Conyers. Ce Commandant, ſans faire d'autres ravages, ſe retira vers Warwick, pour attendre que le Comte, qui l'avoit guidé juſqu'alors, fût de retour de Calais.

Soit qu'Edouard ignorât en effet combien le Comte avoit contribué à cette révolte, ſoit qu'il crût devoir temporiſer, il eſt certain que lorſque Warwick & ſon gendre, le Duc de Clarence, vinrent lui offrir leurs ſecours pour rétablir la tranquillité du Royaume, il les reçut en apparence avec plaiſir, créa Warwick Chef Juſticiaire des Gallois du midi, Connétable du château de Cardigan, & Sénéchal des Cours & Forêts des provinces de Caermathen & de Cardigan, charges qui étoient vacantes par la mort du Comte de Pembroke. Il

accorda aussi un pardon général à Conyers & à ceux de son parti, qui montoient alors au nombre de soixante mille. On délivra en même tems des commissions pour lever les milices de Norfolk, Suffolk & autres pays maritimes, & on envoya Antoine, frère de la Reine, alors Comte de Rivers, avec une forte escadre pour s'opposer à la descente de quelques troupes étrangères. On avoit appris que Marguerite d'Anjou étoit à Harfleur avec une petite armée, prête à s'embarquer pour profiter des troubles de l'Angleterre. Edouard, dans un grand Conseil, tenu le six de Novembre, demanda l'avis des Prélats & de la Noblesse pour pourvoir sa fille Elisabeth, héritière de la Couronne. Toutes les voix se réunirent en faveur de George, fils de Montague, & le parti le plus sortable pour la Princesse. Edouard, ayant approuvé ce choix, il éleva par lettres patentes ce jeune Seigneur à la dignité de Duc de Bedfort. Un pareil témoignage de la faveur du Roi ne pouvoit être agréable à Warwick & à ses frères; ils commençoient cependant à bien vivre avec Edouard; mais le Ministère, qui craignit que

1469.

N v

1469. cette famille ne reprît son premier crédit, rompit par ses artifices cette heureuse intelligence.

1470. Pendant la résidence que le Roi fit à Langley dans le Comté d'Hertford, l'Archevêque d'York l'invita à une fête qu'il donnoit à sa maison de More-Park, dans le voisinage. Tandis que les conviés étoient, suivant l'usage de ces tems-là, occupés à se laver les mains, avant le repas, Jean Ratcliffe, qui fut par la suite Lord Fitzwalter, dit au Roi en particulier, que l'Archevêque avoit caché cent hommes armés, qui devoient se saisir de lui, & le conduire au château de Middleham. Edouard, alarmé du rapport, prit un prétexte pour sortir, monta sur le champ à cheval, & se rendit précipitamment à Vindsor. L'Archevêque, Warwick & son gendre regardèrent cette retraite comme un affront; ils imaginèrent même que c'étoit un stratagême dont il se servoit pour les taxer de perfides, ainsi que leurs partisans. Cet événement réveilla les premiers sujets de haine, & de part & d'autre on en vint à des reproches pleins d'aigreur & d'amertume.

Cicely, Duchesse d'York & mère du Roi, tenta de les réconcilier, & pour cet effet, les rassembla à sa maison du Château Baynard; mais leur jalousie mutuelle étoit trop profondément gravée dans leurs cœurs, pour que cette entrevue pût l'en déraciner. Cependant Edouard confia à Warwick & à Clarence le soin de lever des troupes dans les pays de Warwick & de Worcester, pour les envoyer dans la province de Lincoln, dont les habitans s'étoient révoltés, & avoient à leur tête Robert, le fils de Richard, le Lord Willes, Sir Th. Dymock, & Sir Th. de la Launde. La conduite de Sir Th. Burgh, Officier de la maison du Roi, étoit le prétexte de cette sédition: on l'accusoit de surcharger le peuple & de le vexer; mais par la suite on reconnut que Warwick & Clarence avoient engagé les Chefs à élever ce tumulte. Edouard envoya chercher le Lord Willes & Dymock, pour venir à Londres rendre compte de cette rebellion. En conséquence, ils se mirent en route; mais ayant appris que le Roi étoit indisposé contr'eux, parce qu'il les regardoit comme les auteurs des troubles, ils furent 1470.

se mettre à couvert dans le refuge de
1470. Westminster, d'où ils sortirent, sous promesse que le Roi leur pardonneroit, & le Lord Willes écrivit à son fils par ordre d'Edouard, pour l'engager à mettre les armes bas, & à s'abandonner à la miséricorde du Roi. Cependant Robert n'eut point égard à ces instances; Edouard fut obligé de marcher contre lui à la tête de son armée jusqu'à Staniford; mais il étoit si furieux de son opiniâtreté, qu'il fit sauter la tête à son père & à Dymock. Cette barbarie mit le fils au désespoir, & sans considérer que son armée n'étoit composée que de soldats sans expérience & sans discipline, & que Warwick & Clarence, qui avoient déja assemblé un corps de troupes nombreuses, étoient sur le point de se joindre à lui, il ne voulut pas différer à venger la mort de son père, & le 14 de Mars, il attaqua Edouard avec une fureur incroyable. La bataille resta quelque tems indécise par la valeur avec laquelle on combattit des deux côtés, mais enfin les rebelles furent obligés de céder à l'armée Royale, & furent entiérement battus. On prétend qu'il y eut dix mille hommes

qui périrent dans ce combat. Le Général Sir Th. de la Launde fut pris 1470.
& décolé aussi-tôt après l'action.

La défaite des révoltés déconcerta les projets de Warwick & de Clarence ; ils se retirèrent à l'occident de l'Angleterre. Sur leur route ils surprirent le Comte de Rivers & le Lord Audeley, qu'ils confinèrent dans le château de Wardour ; mais quelque tems après, Jean Tornhill, Gentilhomme du Comté de Dorset, les en retira. Edouard contraignit alors le frère de Warwick à résigner ce qu'il possédoit des biens de la maison de Piercy, ainsi que les lettres-patentes qu'il lui avoit accordées pour le Northumberland, & pour, en quelque façon, le dédommager, il le fit Marquis de Montacute. En conséquence de cette cession, Henri Piercy fut déclaré Comte de Northumberland, rétabli dans tous ses biens, & désigné Garde des frontières méridionales de l'Ecosse. Jean Tiptote, Comte de Worcester & Connétable d'Angleterre, fut fait Lord-Lieutenant d'Irlande à la place du Duc de Clarence, & l'on mit à prix sa tête & celle de son beau-père le Comte de Warwick.

1470. Le Roi donna en même-tems une déclaration, par laquelle il publioit que George, Duc de Clarence, & Richard, Comte de Warwick, avoient formé le dessein perfide de le détrôner; qu'ils avoient engagé Sir Robert Welles dans la rebellion, en lui promettant des secours, ainsi qu'il étoit évident par la confession de Sir Robert & de Th. de la Launde; que le Duc & le Comte avoient été sommés de se justifier de ces accusations, mais qu'au lieu d'obéir, ils avoient marché dans la province de Lancaster pour y lever un nombre plus considérable de troupes, & consommer leur trahison; que cependant, malgré tant d'autres rebellions de leur part, il étoit prêt à leur pardonner, s'ils vouloient se soumettre & donner des sûretés pour répondre à l'avenir de leur conduite, & qu'en conséquence il les sommoit de paroître devant lui le 28 Mars, sous peine d'être dénoncés rebelles & traîtres.

Cependant ces deux Seigneurs & la Duchesse de Clarence s'embarquèrent à Exeter pour se rendre à Calais; mais à leur arrivée devant cette place, le canon leur annonça qu'il ne

leur étoit pas possible d'y entrer. Ils furent donc obligés de rester en mer, 1470.
où la Duchesse accoucha d'un fils nommé Edouard, & qui fut par la suite Comte de Warwick. Ils dirigèrent leur route vers la Normandie, & débarquèrent à Harfleur, où le Bâtard de Bourbon, Lieutenant général de la Province, les reçut avec toutes sortes d'honnêtetés. Ils en partirent pour se rendre à Amboise : la Cour de France leur fit le meilleur accueil, & Louis leur promit un puissant secours; il sentoit qu'une guerre civile en Angleterre le délivreroit entiérement des tentatives qu'il craignoit de la part des Ducs de Bourgogne & de Bretagne, qu'Edouard protégeoit. Il résolut, en conséquence, de réconcilier, s'il étoit possible, Marguerite d'Anjou avec Warwick, & pour cet effet, il envoya chercher cette Princesse à la Cour de son père. Quoique Marguerite regardât Warwick comme la cause première & l'auteur de tous les malheurs qu'elle & sa famille avoient éprouvés, & qu'il subsistât entr'eux une haine invétérée depuis long-tems, cependant le besoin qu'ils avoient l'un de l'autre facilita cette

réconciliation. Warwick avoit besoin
1470. d'un prétexte pour chercher à détrôner Edouard; il n'en pouvoit prendre un plus plausible que le rétablissement de Henri, & il ne pouvoit alors l'adopter sans le secours de la Reine. De son côté, Marguerite ne voyoit que Warwick capable de faire remonter son mari sur un Trône qu'elle regrettoit toujours. Ainsi, son ressentiment céda à l'ambition & à la nécessité; elle ne balança plus à recourir à ses anciens ennemis. Louis ménagea entr'eux les conditions de ce racommodement : elles portoient que le Comte de Warwick & le Duc de Clarence feroient tous leurs efforts pour rétablir Henri, & que la Reine s'engageroit par serment à leur laisser l'administration entre les mains, pendant le règne de son mari & la minorité de son fils, en cas qu'il parvînt au Trône avant d'être en âge, & que le Prince de Galles épouseroir Anne, la plus jeune fille du Comte. Ce dernier article fut exécuté sur le champ, de façon que Warwick se vit allié aux deux maisons d'York & de Lancaster.

Edouard fut informé de cette transaction par le Duc de Bourgogne, ce-

pendant il n'en fut point alarmé ; il crut que le Comte de Warwick, qui 1470.
avoit été obligé d'abandonner un Royaume où il étoit resté seul & sans secours, ne pourroit jamais, pendant son absence, y exciter une révolte parmi le peuple, & lui mettre les armes à la main. Les préparatifs que la France faisoit ne l'inquiétoient pas davantage ; il étoit persuadé qu'on ne pouvoit conquérir l'Angleterre, à moins que le peuple ne contribuât lui-même à se donner des chaînes. Ainsi, loin de prendre aucunes précautions pour sa défense, il se livra à toutes sortes de plaisirs. Dans ce tems le Ministère, aveuglé par des ressentimens personnels, & sacrifiant tout à la douceur de les satisfaire, commit une infinité d'actes de cruauté & d'oppression, & acheva de perdre le caractère de son maître. On persécuta tous ceux qu'on soupçonna d'être attachés à la maison de Lancaster. On les dépouilla de leurs biens, & on les contraignit, ou de s'exiler, ou de se retirer dans des refuges. Plusieurs passèrent en France, & pressèrent le Comte de Warwick de s'embarquer, & de venir délivrer leur patrie du joug qui l'opprimoit. Ils

l'aſsûrèrent que tout le peuple, ſans
1470. diſtinction, aſpiroit ardemment après ſon retour.

Cependant Édouard trouva moyen de négocier ſecrétement avec le Duc de Clarence ſon frère, & en obtint une promeſſe de ſe déclarer pour lui dans toutes les occaſions où il pourroit lui rendre quelque ſervice important. Cette aſsûrance acheva de diſſiper toutes les inquiétudes du Roi, & il s'abandonna de nouveau à ſes amuſemens ordinaires, convaincu que tous les efforts de Warwick ſeroient inutiles.

Celui-ci venoit de recevoir quelques ſecours d'hommes & d'argent, que Louis lui avoit donnés, & ſe préparoit pour ſon voyage d'Angleterre, ſous le convoi de pluſieurs vaiſſeaux de guerre, commandés par le Bâtard de Bourbon; mais le Duc de Bourgogne, à la tête d'une flotte plus nombreuſe, bloquoit la Seine pour s'emparer de Warwick, qui dans ſon paſſage de Calais à Harfleur, avoit pris quelques vaiſſeaux Flamands. Cependant, malgré toutes les précautions du Duc, Warwick ſe rendit au Havre-de-Grace, profita d'une tempête qui avoit diſperſé l'eſcadre Bourguignone,

mit à la voile, & vint débarquer au mois de Septembre, sain & sauf, à Darmouth. Edouard s'applaudit de cette descente ; il comptoit que son ennemi, qui se verroit bientôt trompé dans ses projets, venoit de lui-même se mettre entre ses mains. Mais à peine Warwick eut-il mis pied à terre, que tous ses compatriotes s'assemblèrent en grand nombre sous ses drapeaux, & qu'il se vit en peu de jours à la tête de soixante mille combattans. Aussitôt il avança directement contre Edouard. Ce Monarque avoit fait un voyage dans le nord pour appaiser une révolte, que le Lord Fitzhugh avoit élevée dans le Comté d'York. Ce Lord, attaché au Comte de Warwick, avoit fait naître cette rebellion, pour faire une diversion qui pût être avantageuse au Comte. A l'approche du Roi, le Lord se retira en Ecosse, & Edouard se rendit à York. Ce fut là qu'il reçut la première nouvelle de la descente de Warwick, & qu'il apprit qu'on y avoit proclamé Henri VI Roi d'Angleterre, avec ordre à tous ses sujets, depuis seize ans jusqu'à soixante, de prendre les armes contre Edouard, & de chasser l'usurpateur.

1470.

1470. Edouard ſe mit auſſi-tôt en marche pour regagner Londres, & prit la route de Nottingham ; mais Warwick, réſolu d'en venir aux mains avant qu'il pût entrer dans la Capitale où il n'ignoroit pas que le peuple étoit pour lui, alla à ſa rencontre, le rejoignit à trois milles environ de Nottingham, & ſe prépara au combat. Edouard fut aſſez foible & aſſez imprudent pour compter ſur la fidélité du Marquis de Montacute, frère de ſon ennemi, & qu'il avoit indiſpoſé, en le chaſſant des biens & des dignités de Northumberland. Montacute avoit levé ſix mille hommes, avec leſquels il ſuivoit le Roi à quelque diſtance, comme ſi ſon intention eût été de renforcer l'armée Royale, mais réellement pour ſe joindre à ſon frère ; ce qu'il avoit déja concerté avec ſes Officiers. Ainſi, lorſqu'il apprit que Warwick étoit ſi près des Royaliſtes, il précipita ſa marche, dans le deſſein de tomber ſur l'arrière-garde d'Edouard. Ce Monarque étoit dans la plus grande ſécurité ; mais il en fut bientôt tiré par de hauts cris qui s'élevèrent, & au milieu deſquels il entendit : vive le Roi Henri. Dans cette circonſtance critique, il aſſembla un Conſeil

de guerre. Le Lord Hastings fut du sentiment qu'il y avoit à craindre que la plus grande partie des troupes ne se révoltât, & ne passât du côté de Warwick; il observa que quand même les troupes resteroient fidelles, elles n'auroient jamais la hardiesse de combattre contre lui, sur-tout depuis que Montacute les avoit abandonnées. Il conseilla donc à Sa Majesté de pourvoir à sûreté personnelle, en se retirant du côté de la mer, où il pourroit trouver une occasion de passer en Hollande. Comme il n'y avoit pas de tems à perdre, Edouard adopta cet avis, & au milieu de la nuit, partit pour Lyma, sans argent, sans bagage, & n'ayant à sa suite que huit cens chevaux. Il trouva dans le port de cette ville deux ou trois vaisseaux chargés pour la Hollande; il s'embarqua aussitôt sur l'un d'eux avec son frère Glocester & un train peu considérable, & après avoir échappé de près à une flotte d'Ostrelins, il débarqua à Alkmar. Le matin qui suivit sa retraite, son armée se soumit à Warwick, qui marcha aussi-tôt directement vers Londres, où il entra en triomphe, retira Henri VI de la Tour, & le conduisit 1470.

au palais de l'Archevêque, tandis que
1470. la Reine, femme d'Edouard, se retira dans le refuge de Westminster, où elle accoucha d'un fils qui fut nommé Edouard.

Cette révolution étonnante fut l'ouvrage d'onze jours, sans qu'il y eut de sang répandu. Tous les Juges, Shérifs & Officiers du Royaume furent changés. Lanstrother, Prieur de Saint Jean, fut nommé Trésorier. On donna la Chancellerie à l'Archevêque d'York. Le Comte de Warwick devint Amiral d'Angleterre, & le Duc de Clarence Lord-Lieutenant d'Irlande. Jean Tiptot, Comte de Worcester, fut le seul qu'on sacrifia à la haine publique. En effet, ce Ministre corrompu & monstre de cruauté, n'étoit connu que sous le nom de Jean le boucher : On le prit sur le haut d'un arbre de la forêt de Wavebrig, dans la province d'Huntingdon. On le conduisit à Londres; il fut interrogé dans la salle de Westminster, convaincu de haute trahison, & décolé sur la montagne de la Tour.

On envoya ensuite des lettres de convocation pour un nouveau Parlement, & il s'assembla le vingt-six

Novembre. Edouard fut déclaré traître & usurpateur ; tous ses biens & effets furent confisqués, & on annulla tous les réglemens émanés de son autorité, & enfin le Duc de Glocester fut déclaré rebelle. La Couronne fut assûrée à Henri & aux enfans mâles de son chef, & à ce défaut, elle devoit passer au Duc de Clarence & à ses descendans. Le Comte de Warwick & lui furent constitués Régens du Royaume pendant la minorité du jeune Edouard, conformément au traité d'Amboise. Clarence fut en même-tems déclaré héritier du feu Duc d'York son père, mis en possession de tous ses biens, auxquels on ajoûta plusieurs fiefs, & notamment celui de Richemont. On pardonna au Marquis de Montacute d'avoir été attaché à Edouard, & on le récompensa pour l'avoir quitté ; en lui faisant présent de la Seigneurie de Wreset & de quelques autres. Les Ducs de Somerset & d'Exeter, les Comtes d'Oxford, Richemont, Pembroke & Ormond rentrèrent dans leurs biens & leurs dignités, & on assûra un revenu de vingt-deux mille marcs sur les biens du Comte de Rivers à Sir Th. Cooke,

1470.

que le père de ce Seigneur avoit si
1470. cruellement maltraité.

1471. Pendant que toutes ces révolutions se faisoient en Angleterre, Edouard fugitif fut reçu très-froidement par son beau-frère le Duc de Bourgogne, qui auroit bien mieux aimé apprendre la nouvelle de sa mort que celle de sa fuite. En effet il se trouvoit dans la plus grande perplexité : Louis venoit de lui déclarer la guerre, & il craignoit, en accordant quelques secours au Roi malheureux, de voir unies contre lui la France & l'Angleterre. Les Ducs de Somerset & d'Exeter, qui résidoient encore à sa Cour, le pressoient, non-seulement d'abandonner Edouard, mais le menaçoient de tout le ressentiment de Henri, s'il le protégeoit, tandis que le Comte de Warwick avoit déja envoyé un corps de troupes à Calais, afin d'être à portée de se joindre aux François, & de s'emparer de quelques Provinces des Pays-Bas. D'un autre côté, la Duchesse de Bourgogne sollicitoit vivement son mari en faveur de son frère : celui-ci demandoit avec instance une entrevue personnelle, & le Duc ne pouvoit décemment la lui refuser.

refuser. Il l'obtint donc. Il représenta que le moindre délai lui devenoit très-préjudiciable à ses intérêts, en ce qu'il lui feroit perdre tous les amis & tous les partisans qu'il avoit en Angleterre, tandis que Warwick s'affermiroit de plus en plus dans l'autorité qu'il avoit usurpée, & qu'il falloit que le Duc se déterminât sur le champ à lui fournir les secours les plus prompts, ou à l'abondonner à sa mauvaise fortune. Pour donner plus de force à ses représentations, il fit valoir l'engagement qu'il avoit fait avec son frère le Duc de Clarence, & rappella au Duc le serment par lequel il s'étoit engagé lui-même à le secourir dans le besoin. Il lui fit envisager que ce seroit de sa part travailler pour sa propre famille, qui pourroit un jour avoir besoin de ce même secours qu'il demandoit aujourd'hui, & qu'en même-tems il seferoit bien glorieux pour lui de rendre le Trône à son beau-frère. Il lui promit solemnellement de s'unir à lui de la manière la plus intime contre la France aussi-tôt qu'il seroit rétabli, & lui fit remarquer que la neutralité qu'il avoit observée jusqu'alors ne pouvoit lui être d'aucun avantage, ni mê-

1471.

me empêcher Louis & le Comte de
1471. Warwick de prendre les mesures les plus certaines pour l'accabler.

Cet exposé produisit sur le Duc de Bourgogne tout l'effet qu'il pouvoit en attendre, & quoiqu'il craignît de fournir à Warwick un prétexte pour attaquer ses Etats, il imagina un moyen par lequel, sans courir le danger d'une rupture avec ce Seigneur redoutable, il pouvoit aider le Roi fugitif. Il avança particuliérement une somme d'argent à certains quidams, qui équipèrent à Terweer, port libre de Zélande, quatre grands vaisseaux, & engagea quatorze navires, qui appartenoient aux Ostrelings, à conduire Edouard en Angleterre, avec ordre de rester à la côte quinze jours, après l'avoir mis à terre, afin de le ramener en cas que ses efforts ne fussent pas suivis de succès. Edouard, ainsi muni de vaisseaux & d'argent, s'embarqua à Terweer. A peine eut-il quitté la Hollande, que le Duc de Bourgogne fit publier une déclaration, par laquelle il défendoit à tous ses sujets de le secourir directement ou indirectement; mais si Edouard eût échoué, ce stratagême n'en auroit pas imposé au Comte de Warwick.

Le Monarque Anglois, suivi des Lords Hastings & Say, & d'environ 1471.
quinze cens hommes, tenta d'aborder sur les côtes d'Essex; mais il trouva un frère du Comte d'Oxford qui le repoussa. Il prit donc sa route vers le nord, & vint descendre, environ vers la fin de Mars, à Ravenspur, dans la province d'York. Il espéroit qu'en produisant les lettres d'invitation qu'il avoit reçues du Comte de Northumberland, les habitans d'York & de la Province se joindroient à lui; mais il en fut au contraire reçu très-séchement, & le peuple d'Holdernesse prit les armes pour s'opposer à son passage. Il apprit en même-tems par ses émissaires que les citoyens d'York n'étoient point du tout disposés à le recevoir en qualité de Souverain de l'Angleterre. Il se détermina donc à se déclarer homme-lige de Henri, prit les les armes de Prince de Galles, & déclara qu'il ne demandoit que le Duché de son père. Ainsi, plein de confiance en l'amour que le peuple d'York lui portoit, quoique les Magistrats fussent dévoués au Comte de Warwick, il avança vers cette ville. Les Echevins, informés de son ap-

proche, lui envoyèrent des députés
1471. pour le prier de prendre une autre route, & de ne les pas mettre dans la néceſſité de lui refuſer l'entrée d'York. Il leur expoſa de nouveau la nature de ſes prétentions, & à quoi il les réduiſoit; il ſe plaignit de la dureté de leur procédé, en lui fermant les portes d'une ville dont il tiroit ſes titres, & qu'il avoit comblée de ſes bienfaits. Mais il comptoit plus ſur l'attachement que les habitans avoient pour lui, que ſur le pouvoir de ſon éloquence. En effet, il ne fut pas trompé; ſes partiſans excitèrent dans la ville une fermentation qui lui fut avantageuſe, & les Magiſtrats revinrent lui offrir les clefs, & le ſupplier de les préſerver du pillage. Edouard leur accorda tout. Après avoir été introduit dans York, il ſe rendit à la Cathédrale, où il confirma par un ferment ſolemnel ſes premières proteſtations d'être ſujet fidèle de Henri, & de laiſſer à la déciſion du Parlement la demande qu'il faiſoit de l'héritage de ſes ayeux. Ce fut ainſi que s'étant rendu maître d'York, & qu'il vit chaque jour ſon armée augmenter, & qu'il emprunta même de l'argent

aux citoyens. Enfin, lorſqu'il eut raſſemblé un corps de troupes conſidérable, il laiſſa une forte garniſon dans la place, & ſe mit en marche pour Londres. 1471.

La Cour de Henri n'apprit pas tous ces événemens avec indifférence; elle donna ordre au Duc de Clarence, aux Comtes de Pembroke & de Warwick de lever des troupes, & le Marquis de Montacute, qui venoit d'être fait Garde des frontières d'Ecoſſe, fut chargé d'arrêter Edouard dans ſa route vers York, & de le combattre, avant qu'il fût en état de ſe défendre, ou d'attaquer avec eſpérance de ſuccès. Mais ſoit que le Marquis ne fût pas de ce ſentiment, ſoit qu'il eût contracté de nouveaux engagemens avec Edouard, il reſta tranquille dans ſon camp à Pontefract, & laiſſa paſſer Edouard à quatre milles environ de lui, ſans coup férir. Lorſqu'Edouard eut atteint Nottingham, il fut rejoint par Sir Guillaume Stanley, Sir Guillaume Par, Sir Th. Burgh, Sir Guillaume Noris, & une infinité d'autres Seigneurs, tous à la tête de leurs vaſſaux. Cette réunion le mit en état de déclarer publiquement ſes prétentions à la Couronne; ce qu'il fit

avec d'autant plus de confiance, qu'à
1471. chaque instant, & à mesure qu'il avançoit vers Londres, son armée devenoit plus nombreuse. Cependant le Comte de Warwick, conduisant les troupes qu'il avoit levées, s'avançoit vers Leicester, dans le dessein de rejoindre son frère Montacute ; mais ayant appris qu'Edouard avoit pris sa route vers Coventry, il marcha de ce côté, déterminé à hazarder le combat. Déja les deux armées étoient en présence l'une de l'autre, lorsque le Comte reçut une lettre du Duc de Clarence, qui le prévenoit qu'il étoit en marche pour l'aller rejoindre, & le prioit d'attendre son arrivée pour livrer la bataille. Warwick changea donc de résolution, & laissa son ennemi avancer vers Londres. Il espéroit que cette ville tiendroit aisément jusqu'à ce qu'il pût aller à son secours. Elle l'auroit pu en effet, si l'Archevêque d'York, aux soins duquel on avoit confié & la personne de Henri & cette Capitale, eût été gardien fidèle de ce dépôt, & constamment attaché aux intérêts de Warwick son frère. Mais dans cet intervalle, il avoit fait la paix avec Edouard, qui

par le moyen de ce Prélat entra dans la ville, & se saisit du Roi Henri, dans le palais de l'Evêque de Londres. Cependant, pour sauver les apparences, l'Archevêque fut arrêté & mis en prison; mais deux jours après, il en sortit absous & pardonné. 1471.

Le Comte de Warwick, le Duc de Clarence son gendre, & son frère Montacute s'étoient enfin rassemblés, & avançoient à grandes journées vers Londres. Le treize Avril, ils vinrent camper sur des bruyères dans les environs de Barnet. Edouard, maître de Londres, marcha vers ses ennemis pour les combattre; il y étoit déterminé avec d'autant plus de confiance, que le Duc de Clarence, toujours traître en faveur du plus fort, l'avoit assûré par un courier, qu'il se joindroit à lui avec toutes ses forces. Cependant la nuit qui précéda l'action, Richard, Duc de Glocester, se rendit sans sauf-conduit à la tente de son frère le Duc de Clarence; ils s'embrassèrent avec toutes les marques d'une véritable tendresse, & après s'être entretenus quelque tems, ils prirent ensemble le chemin du camp d'Edouard, & furent suivis par en-

viron douze cens hommes. Le Duc
1471. envoya aussi tôt un courier au Comte de Warwick pour lui dire, qu'ayant fait sa paix avec son frère, il avoit pris un parti qu'il le prioit d'excuser, & lui offrir de la part de ce Prince un pardon général, s'il vouloit mettre bas les armes, & le reconnoître. Le Comte, indigné, répondit qu'il ne savoit point acheter de pareilles graces par le parjure & la perfidie, qu'il aimoit mieux perdre la vie, que de la conserver sans s'être vengé.

Le jour suivant, les armées, à portée l'une de l'autre, furent rangées en bataille de grand matin. Le Duc de Glocester commandoit l'avant-garde d'Edouard. Lui-même conduisoit le corps d'armée, & le Lord Hastings étoit à la tête de l'arrière-garde. La première division de l'armée de Warwick, dans laquelle le Marquis de Montacute servoit, mais sans y tenir aucun rang, étoit commandée par le Comte d'Oxford. Le Duc de Somerset conduisoit la seconde, qui n'étoit composée que de troupes d'élite, & le Duc d'Exeter étoit à la tête de la troisiéme. Warwick ne s'étoit réservé aucun com-

mandement particulier, afin de se porter plus aisément par-tout où il jugeroit sa présence nécessaire. Sa conduite pendant cette journée fut celle d'un grand homme. Avant l'action, il embrassa les Officiers Généraux, & les conjura d'avoir toujours sous les yeux pour qui ils alloient combattre. Alors il descendit de son cheval, & le renvoya, pour faire connoître qu'il étoit déterminé à vaincre ou à périr. 1471.

Bientôt on chargea de part & d'autre avec une fureur incroyable. Il sembloit que les deux armées avoient choisi ce jour pour venger la mort de tous leurs amis qui avoient succombé dans les premières batailles, & que ce moment devoit terminer cette longue & sanglante guerre. Les troupes de Warwick, inférieures en nombre, mais qui sentoient qu'elles seroient traitées comme rebelles, si elles étoient vaincues, combattirent avec un courage qui tenoit du désespoir. Leur premier choc fut si violent, que les premières lignes d'Edouard furent enfoncées, & quelques cavaliers coururent, à bride abattue vers Londres, annoncer qu'il étoit entiérement défait. Dans

1471. ce moment critique, Edouard fit avancer ſon corps de réſerve, & prit l'ennemi en flanc. Cet expédient lui fut d'autant plus avantageux, que le Comte d'Oxford, s'étant laiſſé entraîner trop loin à la pourſuite des troupes d'York, avoit laiſſé le corps de Warwick ſans défenſe. Cependant, à peine ce Général ſe fut-il apperçu de ſa faute, qu'il retourna ſur ſes pas pour reprendre ſon poſte. Ce mouvement fut la cauſe de la perte de la bataille. Il portoit pour écuſſon ſur ſes armes & ſur ſes drapeaux une étoile lançant des rayons, & celui d'Edouard étoit un ſoleil ; les ſoldats de Warwick, ayant apperçu à travers le brouillard l'étoile qui avançoit, la prirent pour les drapeaux d'Edouard, & tombèrent ſur leurs amis avec tant de fureur, qu'ils furent rompus & diſperſés, avant que le Comte d'Oxford pût leur faire connoître leur fatale erreur. Ces derniers, ſe croyant trahis, s'enfuirent précipitamment vers l'ennemi. Les autres troupes de l'armée de Warwick ſe crurent, en voyant ce déſordre, attaquées par derrière & ſur le point d'être enveloppées. Auſſi-tôt la conſternation ſe

répandit parmi elles, une frayeur panique passa de rang en rang, & la confusion devint générale. Edouard en profita, & chargea avec une vigueur nouvelle. Envain par son exemple Warwick fit les plus grands efforts pour rallier ses soldats & les encourager. Après avoir inutilement employé toute la capacité d'un habile Général, & la bravoure d'un héros, il se précipita dans le plus fort de la bataille, & y périt couvert de blessures. Son frère Montacute subit le même sort, en voulant le dégager. La mort de ces Généraux fit cesser le combat, & environ vers midi, Edouard remporta une victoire complette sur ses ennemis, dont cinq mille restèrent sur le champ de bataille. Il ne l'obtint pas lui-même sans effusion de sang. Il perdit le Lord Berners & quinze cens hommes. 1471.

Ainsi périt ce fameux Comte de Warwick, que sa puissance extrême, son crédit, ses talens militaires & sa fortune avoient fait nommer le Grand. Ce Seigneur étoit en effet aussi habile que magnanime, & s'il n'eût pas été trahi par ceux en qui il avoit le plus de confiance, jamais Edouard n'eût triom-

phé de la maison de Lancaster. On
1471. exposa son corps & celui de son frère Montacute dans la Cathédrale de St. Paul, d'où ils furent ensuite tranportés à Bisham en Berkshire, pour être enterrés dans le Prieuré que leurs ancêtres avoient fondé.

Il s'en falloit cependant beaucoup que cette victoire eût terminé la guerre civile. Le Duc de Somerset & le Comte d'Oxford avoient rallié des troupes assez considérables, & s'étoient retirés au nord. Bientôt ils passèrent dans le pays de Galles, où Jasper, Comte de Pembroke vint les rejoindre. Deux jours après la bataille, Marguerite, qui étoit toujours le flambeau de la guerre, & non moins redoutable pour Edouard que le Comte de Warwick, vint débarquer à Weymouth dans le Comté de Dorset. Elle avoit à sa suite le Prince Edouard son fils, la Comtesse de Warwick, le Prieur de St. Jean, le Lord Wenlock & plusieurs autres personnes de distinction. La première nouvelle qu'elle apprit, fut celle du combat fatal. Elle en fut si accablée & si désespérée, qu'elle se retira au Monastère de Beaulieu dans le Comté de Hamp, avec son fils &

plusieurs personnes de sa suite. Il y avoit trois jours qu'elle étoit dans ce refuge, lorsque le Duc de Somerset vint la voir avec le Comte de Devonshire, qui avoit laissé le Comte de Pembroke occupé à lever des troupes dans le pays de Galles. Elle sortit aussi-tôt de sa retraite, & elle vit un nombre considérable de peuple accourir pour se ranger sous ses drapeaux. Animée par la presence, le nom & l'autorité du jeune Prince, sa suite ne fit qu'augmenter à mesure qu'elle avança vers Tewkesbury dans le Comté de Glocester, d'où elle se proposoit de marcher vers les Galles, & de rejoindre le Comte de Pembroke. 1471.

Cependant Edouard avoit publié une déclaration par laquelle il proscrivoit la Reine & ses partisans, & s'avançoit vers les bords du Severne, dans l'intention de la combattre avant sa jonction au Comte de Pembroke. Il se plaça de façon que Marguerite ne pût passer la rivière sans exposer son arrière-garde à être taillée en pièces. Elle tint donc un conseil de guerre où il fut décidé qu'on se retrancheroit dans un parc attenant à la ville de Tewkesbury, & qu'on attendroit dans

cette position le Comte de Pembroke.
1471. En conséquence on fit des retranchemens. Edouard, voyant l'ennemi occupé à se fortifier, ne voulut pas lui donner le tems de se renforcer, & résolut de l'attaquer avant que ses ouvrages fussent plus avancés. Il rangea son armée sur deux lignes, donna le commandement de la première à son frère le Duc de Glocester, & se mit à la tête de la seconde avec son frère le Duc de Clarence. Le Duc de Somerset disposa en dedans de ses retranchemens son armée en trois lignes. Il conduisit lui-même l'avant-garde, afin de soutenir le premier choc de l'ennemi. La seconde ligne étoit confiée au Lord Wenlock sous le Prince de Galles, qui étoit regardé comme le Général en chef, & le Duc de Devonshire étoit chargé de l'arrière-garde. Edouard, ayant remarqué que Somerset avoit ménagé dans le front de l'armée quelques ouvertures qu'il destinoit à faciliter des sorties, & connoissant l'impétuosité avec laquelle ce Général chargeoit, lui opposa son frère Glocester, avec ordre de commencer l'attaque. Mais pour faire sortir Somerset de ses retranchemens, Glocef-

ter devoit feindre une retraite précipitée, jusqu'à ce que la ligne du Duc 1471.
fût en pleine campagne, ensuite retourner sur ses pas, & renouveller la charge, dans laquelle il seroit vigoureusement soutenu. Glocester, ainsi instruit, attaqua vivement les retranchemens, & fut reçu de même. Alors, il se retira avec tant d'apparence d'un désordre réel, que Somerset sortit de ses travaux pour le poursuivre; il laissa ordre à Wenlock de le soutenir en cas de besoin. Aussi-tôt que Glocester eut attiré son rival dans la plaine, il mit en usage l'instruction qu'il avoit reçue. En un instant ses troupes s'arrêtèrent, firent volte-face, & furent rangées suivant leur premier ordre. La bataille recommença avec fureur, & dura quelque tems sans avantage de part ou d'autre, lorsque deux cens chevaux prirent à l'improviste la division de Somerset en flanc, & la mirent tellement en désordre, que se trouvant pressée par les deux frères à la fois, les soldats furent obligés de revenir sur leurs pas, & de passer au milieu des troupes d'Edouard, pour regagner leur première position. Le Duc de Somerset, étonné de n'avoir

pas été soutenu par Wenlock, trouva
1471. ce Général froid & tranquille à la tête de ses troupes. Il en fut si indigné, que poussant son cheval contre lui, il lui fendit la tête avec sa hache d'armes. Dans le même instant, le Duc de Glocester pénétra dans les retranchemens, & y fit un carnage horrible. Le jeune Prince de Galles, voyant son armée en confusion, ne savoit de quel côté tourner, & le Duc de Somerset étoit si transporté de fureur, qu'à peine pouvoit-il parler, & encore moins donner les ordres nécessaires pour remettre ses troupes en ordre. Edouard vint ensuite avec sa seconde ligne achever la déroute de l'armée de la Reine : elle fut entière & sanglante. La troisiéme ligne s'enfuit sans avoir combattu, & trois mille morts restèrent sur le champ de bataille. On trouva parmi eux le Comte de Devonshire, & Sir Jean Beauford. Le Duc de Somerset, le Grand Prieur de St. Jean & environ vingt autres Seigneurs se retirèrent dans l'Eglise de l'Abbaye ; ils espéroient être en sûreté dans ce refuge ; mais on vint les en arracher pour les mener à leur exécution. On ne sut pas d'abord que

le Prince de Galles étoit pris, & on promit cent livres ſterling par an, à quiconque l'ameneroit mort ou vif à Edouard. 1471.

Le Prince étoit tombé entre les mains de Sir Richard Croft, qui même avoit déja pris de l'amitié pour lui; mais l'intérêt étouffa ce ſentiment, & Richard le remit au Roi. Edouard s'entretint quelque tems avec cet illuſtre priſonnier d'une manière douce & familiérement; mais lui ayant demandé comment il oſoit tenter de s'emparer ouvertement de ſon Royaume, le Prince lui répondit avec un maintien noble & d'une voix aſsûrée, qu'il étoit venu pour rentrer dans les droits de trois Rois ſucceſſifs & ſes ayeux. Cette réponſe, qui auroit excité l'admiration & l'eſtime d'un ennemi généreux, ne fit qu'offenſer la vanité d'Edouard; il n'y vit que la hauteur & la fierté de la maiſon de Lancaſter, & ce ſon de voix lui parut auſſi formidable qu'une armée de cent mille hommes. La jalouſie fit naître la trahiſon, & ſe laiſſant lâchement vaincre par un mouvement de colère, il frappa de ſon gantelet le jeune Prince à la bouche. Il ſembla que ce coup fût un ſignal

concerté entre les Ducs de Clarence
1471. & de Glocefter. Ils firent fortir ce jeune Prince de la tente, & aidés du Lord Haftings & de Th. Grey, ils le poignardèrent fans pitié. Ce meurtre abominable prouvoit qu'Edouard n'avoit plus de l'homme que la figure & les crimes. Marguerite fut arrachée du refuge d'une maifon religieufe & enfermée dans la Tour. Elle y paffa environ quatre ans, au bout defquels, le Roi de France acheta fa rançon cinquante mille écus.

Il ne reftoit plus d'efpoir à la maifon de Lancafter de recouvrer le Royaume d'Angleterre. Le dernier rejetton de cette race illuftre venoit, en fuccombant fous le fer de fes ennemis, d'en tarir la fource. Il y avoit cependant encore une petite armée en campagne, commandée par le Comte de Pembroke; mais à la première nouvelle de la perte de la bataille, les troupes fe difpersèrent d'elles-mêmes. Le Comte laiffa à Sir Jean Scudamore la défenfe de Pembroke, & s'enfuit en Bretagne avec Henri le jeune, Comte de Richemont.

Pendant qu'Edouard combattoit & triomphoit à l'occident, Th. Nevil,

bâtard de Falconbridge, qui pendant l'administration de Warwick avoit été fait vice Amiral de la Manche, se voyant par la mort de ce Seigneur sans état, assembla une flotte, enrôla un certain nombre de proscrits & de gens qui n'avoient rien à perdre, & croisa tout le long des côtes du Kent, où il subsista de pirateries. Bientôt il vit sa troupe devenir si considérable, qu'il tenta une descente à Sandwick, & fut introduit dans Cantorbery, par Nicolas Faunte, Lord Major. Enfin, se trouvant à la tête de dix-sept mille hommes, il marcha à Londres, & le 14 de Mai, il entra dans les fauxbourgs de Southwark. Mais les citoyens de Londres, qui venoient d'apprendre qu'Edouard étoit vainqueur à Tewkesbury, fermèrent les portes à ce pirate. En conséquence il fit passer la rivière à une partie de son armée, & lui donna ordre d'attaquer la ville en trois endroits différens, tandis qu'il donneroit l'assaut à la porte du pont. Un de ces détachemens se fit jour par Aldgate, & entra dans la ville; mais Robert Basset les en chassa. Ce premier échec refroidit un peu les rebelles. Bientôt ils désertèrent, & leur

1471.

Chef se retira sur ses vaisseaux, qui
1471. étoient à Blackwall, & mit à la voile pour Sandwick. Edouard, revenant à Londres avec un corps de trois mille hommes, le poursuivit jusqu'au lieu de sa retraite, & soumit la ville. Cependant Nevil s'échappa par mer; mais il fut par la suite pris & exécuté à Southampton.

Cette révolte fut sans doute ce qui hâta la fin du malheureux Henri; on le trouva mort dans la Tour, où il avoit été confiné depuis le rétablissement d'Edouard. Ce Prince fut d'un caractère original, ni cruel ni vindicatif; ce fut toujours malgré lui qu'il consentit au châtiment des malfaiteurs qu'on sacrifioit à la sûreté publique. Il reçut souvent les outrages les plus sanglans, sans en témoigner le moindre ressentiment. Il fut chaste, pieux, sensible, charitable, & si incapable de faire le mal, que l'Evêque qui le confessoit a souvent déclaré, que pendant tout ce tems, il ne commit jamais une faute qui méritât pénitence, ni même censure. En un mot, il eût fait l'édification d'un cloître; mais il avilit la Couronne, & s'il mérita quelque estime, ce fut moins

pour ses vertus, que pour l'heureuse disposition de son naturel, exempt de passions & de vices. Son corps fut enterré dans l'Abbaye de Chertsey; mais par la suite Richard III le fit transporter à Windsor. 1471.

Après la bataille de Tewkesbury, le Comte d'Oxford s'étoit retiré en France; mais on l'y reçut si froidement, qu'il assembla environ cent hommes, tous gens sans ressource & sans aveu, vint débarquer au mont St. Michel en Cornouaille, & surprit la place. Le Roi en fut alarmé, & fit marcher contre le Comte un détachement pour l'arrêter, avant qu'il eût le tems de former une armée. Il se vit donc bientôt enfermé dans la place, & se rendit, sous promesse qu'on lui laisseroit la vie; mais il perdit la liberté & ses biens. Edouard les confisqua tous, sans en laisser la plus petite partie pour la subsistance de la Comtesse son épouse, qui étoit sœur de Warwick. Jean Holland, Duc d'Exeter, qu'on avoit cru mort sur le champ de champ de bataille à Barnet, s'étoit retiré dans le refuge de Westminster; mais ne voyant plus d'espoir de jamais rentrer en grace, 1472.

& laſſé de vivre ainſi retiré à la charge
1472. de ſes amis, il quitta ſon azyle ſi ſecrétement, que perſonne ne ſut ni en quel tems, ni comment. Environ deux ans après qu'on ſe fut apperçu de ſa fuite, on trouva ſon corps ſur le bord de la mer dans le Comté de Kent. Il ne reſtoit plus de la maiſon de Lancaſter, que le Comte de Richemont, qui réſidoit à la Cour de Bretagne, avec ſon oncle Pembroke. Quoiqu'ils ne fuſſent ni l'un ni l'autre en état de cauſer aucune inquiétude à Edouard, ni de troubler la tranquillité de ſon règne, cependant il déſiroit ardemment d'avoir le jeune Comte en ſa puiſſance; il envoya même des Ambaſſadeurs au Duc de Bretagne pour le lui demander; mais ce Prince ne voulut pas violer à ce point les loix de l'hoſpitalité. Il ſe contenta d'aſsûrer Edouard qu'il ſauroit le garder de manière, que jamais il ne troubleroit ſon gouvernement. En conſidération de cette promeſſe, le Roi paya annuellement une penſion, ſous prétexte de pourvoir à l'entretien des deux refugiés.

1473. Il n'arriva rien d'intéreſſant pendant cette année en Angleterre. Le

Parlement, qui avoit été prorogé, s'assembla le huit de Février. Il accorda un quinziéme denier, comme une augmentation au dixiéme qui avoit été passé dans la séance précédente. Cette assemblée fut remise au six d'Octobre. On y passa un acte, pour que le Roi rentrât dans tous les biens & offices qu'il avoit concédés. On conclut, à la satisfaction de la nation Angloise & Ecossoise, le traité d'Alnwick, qui depuis long-tems étoit en suspens. Et on renouvella l'ancienne alliance avec le Dannemark. 1473.

Edouard conclut avec le Duc de Bourgogne une ligue offensive & défensive contre Louis. Ils devoient l'attaquer & conquérir son Royaume, s'il étoit possible; mais comme les subsides que le Parlement avoit accordés n'étoient pas suffisans pour subvenir aux frais de cette expédition, le Roi demanda à ses sujets un don gratuit, proportionné à leurs facultés. Cet expédient lui réussit. Quelques uns contribuèrent de bonne grace, d'autres cédèrent à l'éloquence & aux insinuations d'Edouard. Il y en eut beaucoup qui aimèrent mieux partager avec lui leur fortune, que d'encourir son in- 1474.

dignation. Ainſi, la guerre avec la
1474. France fut alors un prétexte dont on ſe ſervit vis-à-vis du peuple pour avoir ſon argent.

1475. Edouard, ayant aſſemblé quinze cens hommes d'armes, quinze mille archers à cheval, & une nombreuſe infanterie, nomma Edouard ſon fils, le Prince de Galles, qui étoit encore enfant, Régent du Royaume, & s'embarqua le vingt Juin à Sandwich pour Calais. Il étoit cependant ſi mal pourvu de vaiſſeaux de tranſport, qu'il lui fallut trois ſemaines pour faire paſſer toutes ſes troupes. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé en cette ville; il envoya un héraut vers Louis, pour lui demander qu'il eût à lui remettre la couronne & le Royaume de France, qu'il avoit uſurpés. Le Monarque François reçut ce meſſage ſans trouble. Il répondit qu'il n'ignoroit pas qu'Edouard ne faiſoit point cette démarche de ſon propre mouvement, mais uniquement à l'inſtigation du Duc de Bourgogne & du Connétable St. Pol. Il pria ce héraut de dire à ſon maître que l'un & l'autre le tromperoient. Il lui fit enſuite pluſieurs queſtions, & il comprit par les réponſes du héraut, que dans

dans le cas où il trouveroit jour à faire quelques propositions de paix, c'étoit aux Lords Howard & Stanley qu'il devoit s'adresser. Il lui offrit alors trois cens écus & trente verges * de velours pour lui faire une robe, & le renvoya ainsi comblé de ses bienfaits. 1475.

Cependant Edouard avança en Picardie, où il espéroit que les troupes Bourguignones viendroient le rejoindre. Au lieu de remplir ses engagemens, le Duc faisoit alors le siége de Nuis : il est vrai qu'il se détermina à lever le siége ; mais ses troupes étoient dans un état si déplorable, qu'il fut obligé de leur faire prendre des quartiers pour les reposer, tandis que suivi d'un petit corps de troupes, il vint en personne s'excuser auprès d'Edouard. Celui-ci fut fort offensé de la conduite de son allié, & commença à s'appercevoir, que la guerre dans laquelle il venoit de s'engager, étoit plutôt pour l'intérêt d'une puissance étrangère, que pour le soutien de ses prétentions. Il en fut convaincu, lorsqu'il vit le Duc ne vou-

* Mesure d'Angleterre, qui contient trois pieds de Roi.

loir laiſſer entrer dans Péronne qu'un
1475. petit nombre de troupes Angloiſes ; encore exigea-t-il qu'elles fuſſent ſans armes, tandis que d'un autre côté, le Comte de St. Pol refuſa de livrer Saint-Quentin, qui devoit être le gage de l'exécution du traité. Edouard ſentit la faute qu'il avoit faite. Sa poſition étoit embarraſſante : il ne pouvoit ſe diſſimuler que le Duc de Bourgogne & le Connétable l'abandonnoient. Le Duc de Bretagne ne paroiſſoit pas diſpoſé à rien faire pour lui, & les mécontens de France ſe prêtoient encore moins à exciter quelques troubles. Il fut fâché de s'être engagé ſi avant, & auroit bien déſiré n'avoir jamais entrepris cette expédition.

Tandis qu'il étoit dans cette perplexité, il fit relâcher un Gentilhomme François, qui avoit été fait priſonnier, & les Lords Howard & Stanley lui ayant demandé la permiſſion de faire préſenter leurs reſpects à Louis, il la leur accorda. La Cour de France conclut de cette honnêteté qu'Edouard cherchoit à entrer en négociation, & Louis voulut lui épargner la confuſion de ſolliciter la paix.

Il lui envoya un héraut sur la prudence & sur la sagacité duquel il comptoit. Ce héraut, après avoir reçu toutes les instructions nécessaires, passa dans l'armée Angloise. Il s'adressa aux Lords Howard & Stanley, qui le conduisirent au Roi. Il demanda un sauf-conduit pour les Ambassadeurs de France. Il l'obtint, & fut renvoyé avec un présent considérable. Les Plénipotentiaires de part & d'autre se rassemblèrent auprès d'Amiens, & le vingt-huit la paix fut conclue. Les conditions furent que Louis paieroit soixante-quinze mille écus pour dédommager Édouard des frais de cet armement, & qu'aussi-tôt le paiement de cette somme, le Roi d'Angleterre se retireroit avec toutes ses forces; que Louis paieroit annuellement cinquante mille écus; que le Dauphin de France épouseroit la Princesse Elisabeth, fille d'Edouard, à laquelle on assûreroit un douaire de soixante mille livres par an; que de part ni d'autre on ne chercheroit point à élever aucunes guerres civiles dans les Royaumes réciproques; mais qu'on se prêteroit mutuellement des secours pour appaiser les révoltes, & faire ren- 1475.

trer les ſujets dans leur devoir. On
1475. convint auſſi par ce traité que Marguerite d'Anjou ſeroit miſe en liberté, moyennant cinquante mille écus, que Louis paya, parce que le père de Marguerite s'engagea à lui céder, & à ſes héritiers, la ſucceſſion de la Provence & de l'Anjou, dont il héritoit, comme deſcendant de Béatrix, fille de Rémond Berenger II, Comte de Provence.

Lorſque l'armée Angloiſe approcha d'Amiens, Louis fit ouvrir les portes, & ordonna à tous les aubergiſtes de traiter les ſoldats gratis, ſe chargeant de les rembourſer de leurs frais. Il envoya au camp d'Edouard trois chariots chargés de vin, dont il fit préſent à l'armée. Ces généroſités annonçoient aſſez combien Louis craignoit des hôtes auſſi dangereux, & qu'il ne vouloit rien épargner pour ſe défaire d'eux, & pour les renvoyer contens.

1476. Auſſi-tôt que ce traité fut ſigné, le Duc de Bourgogne marcha de nouveau contre le Duc de Lorraine, & s'empara de tout ce pays ſans avoir preſque trouvé de réſiſtance. Il conçut pour lors le deſſein d'humilier les Suiſſes, qui s'étoient déclarés contre lui, pendant

qu'il faisoit le siége de Nuis. Ses succès furent rapides pendant quelque tems; mais il perdit ensuite deux batailles, tout son bagage, & la plus grande partie de son armée. Il fit cependant quelques recrues, avec lesquelles il vint pour reprendre Nancy. Cette ville s'étoit rendue à René II, Duc de Lorraine, qui étoit campé à Saint-Nicolas, où il attendoit l'effet d'une correspondance qu'il entretenoit avec Campo-Basse, Officier Napolitain, & favori du Duc de Bourgogne. Déja la ville étoit réduite à l'extrémité, lorsque René crut devoir venir à son secours. A peine les deux armées furent-elles en présence l'une de l'autre, & rangées en bataille, que Campo-Basse, abandonnant le Duc de Bourgogne, passa du côté de ses ennemis, suivi de deux cens hommes d'armes, après avoir laissé auprès du Duc quatorze traîtres comme lui, qui devoient répandre une terreur panique parmi les Bourguignons, & tuer le Duc lui-même dans la mêlée, lorsqu'ils en trouveroient l'occasion. En effet, l'attaque commença de grand matin; le Duc fut battu & tué. 1476.

La mort de ce Prince impérieux, que 1477.

la hauteur & l'intrépidité de son ca-
1477. ractère avoient fait nommer le Téméraire, changea non-seulement la face des affaires en Angleterre, mais donna lieu à un nouveau systême de politique en Europe. Il ne laissoit d'autre héritier de ses Etats qu'une fille unique, Marie, âgée de dix-neuf ans, qui, après avoir été l'objet de l'ambition intéressée de différens Princes, épousa Maximilien d'Autriche, fils de Frédéric, Empereur d'Allemagne.

1478. Pendant tous ces démêlés au continent, le gouvernement Anglois étoit agité de troubles & de factions. La Reine & sa famille, devenues odieuses à la nation, avoit, par son ambition & son insolence extrême, mis à bout les deux frères du Roi, Richard, Duc de Glocester, & George, Duc de Clarence. Le premier, plus sage & plus dissimulé, sut cacher son ressentiment de manière, à prévenir une rupture ouverte entre le Ministère & lui; mais l'autre, moins adroit, dévoré d'ambition, fier & emporté, ne put contenir son indignation : il haïssoit la Reine & le Ministère, qui lui avoient enlevé Tutbury, & plusieurs autres terres, dont il avoit joui, en

vertu du don que le Roi lui en avoit fait. Sa femme étoit morte peu avant Charles, Duc de Bourgogne. Il engagea sa sœur Marguerite, veuve de ce Prince, à faire ensorte qu'il pût épouser Marie : cette alliance eût été très-avantageuse à l'Angleterre, & la Duchesse douairière, qui aimoit Clarence plus que ses autres frères, mit tant d'intérêt & de chaleur dans la suite de cette affaire, qu'elle auroit certainement réussi, si Edouard lui-même n'eût fait naître adroitement des difficultés & des obstacles, qui rompirent tout. On ne peut attribuer ce procédé de la part de ce Prince, qu'à la jalousie qu'il auroit eue de voir son frère parvenu à ce degré d'autorité, ou aux intrigues de la Reine, qui vouloit ménager cette alliance pour son frère Antoine Wideville, Comte de Rivers.

1478.

Clarence, furieux de voir ses projets traversés uniquement par la méchanceté de ses ennemis, s'en plaignit amèrement en public, & se répandit en propos injurieux contre le Roi. Le Duc de Glocester, qui regardoit Clarence comme un obstacle insurmontable à l'exécution

de ses desseins particuliers sur la Couronne, rendit à Edouard les discours
1478. de son frère, & les envenima encore de manière, que le Roi offensé envoya le téméraire à la Tour. Il n'y languit pas long tems : on lui laissa le choix de genre de mort, & suivant quelques historiens, il voulut être noyé dans un tonneau de vin de Malmsey. Il laissa un fils nommé Edouard, Comte de Warwick, & une fille qui par la suite fut Comtesse de Salisbury. La mort de ce Prince excita les clameurs de toute la populace. La Cour crut devoir cacher la manière dont il avoit fini, & fit courir le bruit qu'il étoit mort de chagrin; & pour convaincre le public qu'on n'avoit point usé de violence envers lui, on exposa son corps dans l'Eglise de St. Paul. Mais on avoit trop souvent en pareille circonstance usé de cet expédient; il ne servit qu'à confirmer les premières conjectures, & on n'en déclama pas moins contre la cruauté du Ministère.

La trève entre Edouard & Maximilien étant finie, les deux armées se mirent en campagne. Celui-ci avoit épousé Marie de Bourgogne, & les

Flamands, ainsi que les Bourguignons, étoient si satisfaits de leur nouveau maître, que si son père ou Edouard eussent voulu le soutenir, il auroit bientôt forcé Louis à lui demander la paix; mais le premier étoit dévoré par l'avarice, & l'autre entraîné par le plaisir. Ni l'un ni l'autre ne voulurent faire aucun sacrifice. Cependant Edouard renouvella avec le Duc & la Duchesse un traité qui termina tous les différens entre les marchands des deux pays. 1478.

Edouard, fatigué des délais qui retardoient le mariage de sa fille aînée avec le Dauphin de France, nomma le Lord Howard & Th. Langton, Trésorier de l'Eglise d'Exeter, Ambassadeurs extraordinaires à la Cour de Louis, pour lui demander d'une manière absolue l'exécution de ses promesses. Ce Prince fut fort embarrassé pour éluder les instances pressantes de ces envoyés. Il avoit déja destiné le Dauphin à la Princesse Marguerite, que Maximilien venoit d'avoir de Marie de Bourgogne, mais il ne croyoit pas devoir divulguer encore ses desseins, ne se trouvant pas en état de braver le ressentimeut d'Edouard. Il 1479.

eut donc recours à la dissimulation. Il
1479. sut mettre le Lord Howard dans ses intérêts, & congédier l'ambassade avec des promesses. Cependant, comme il prévoyoit bien qu'il ne pourroit amuser long-tems Edouard, il tourna ses vues d'un autre côté. Il engagea Jacques III, Roi d'Ecosse, par le moyen de son Ambassadeur auprès de ce Prince, à rompre sa trève avec l'Angleterre, & à faire une invasion sur les Etats d'Edouard. Il ne trouva pas de grandes difficultés dans cette négociation. Jacques étoit entièrement gouverné par trois malheureux qu'il avoit tirés de la fange, & dont l'élevation faisoit murmurer toute l'ancienne Noblesse. Ces Ministres, corrompus par l'or de la France, déterminèrent aisément leur maître à se prêter aux desseins de Louis. On fit en conséquence tous les préparatifs nécessaires pour la guerre.

1480. Edouard reconnut à ce trait la mauvaise foi & la dissimulation de Louis. Il jura de s'en venger ; mais il voulut auparavant, que les artifices de ce Monarque retombassent sur lui-même. Il renouvella le traité d'alliance qui avoit existé entre le feu Duc de Bourgogne

& lui, & s'engagea à fournir à Maximilien & à Marie un renfort de troupes, tandis que d'un autre côté, l'Archiduc promit de payer annuellement à Edouard cinquante mille écus, en cas que le Roi de France lui retirât sa pension. Edouard s'obligea aussi à ménager une trève entre Louis & Maximilien, à offrir sa médiation pour terminer leurs querelles ; & enfin à déclarer la guerre à ce Monarque, s'il refusoit son arbitrage. Aussi-tôt que ce traité fut ratifié, il envoya une nouvelle ambassade en France, pour presser le mariage du Dauphin & de sa fille Elisabeth. Louis, ayant encore remis à un autre tems la rédaction du contrat, Edouard fit équiper une flotte, & l'envoya sous les ordres de Jean Middleton au secours de son nouvel allié. Son premier soin fut ensuite de mettre ses frontières en état de s'opposer aux irruptions des Ecossois, & il envoya des émissaires vers le Comte de Ross, Lord des Isles. Ils conclurent une alliance avec lui au nom d'Edouard, & l'engagèrent à faire une diversion en sa faveur, si Jacques tentoit une invasion en Angleterre. Ce Prince, malgré la haine que sa No-

1480.

bleſſe & ſon peuple lui portoient ;
1480. trouva moyen de raſſembler un corps de troupes, à la tête deſquels il entra en Angleterre, & y fit quelques ravages, avant qu'Edouard eût mis une armée ſur pied. Mais il ſe retira auſſitôt ſans avoir entrepris rien d'important.

1481. Edouard, qui avoit trouvé moyen d'établir une correſpondence avec la Nobleſſe Ecoſſoiſe, ne ſe preſſoit pas de marcher contre l'ennemi ; il prévoyoit bien que Jacques ſentiroit bientôt la néceſſité d'un accommodement, ce qu'il déſiroit lui-même ardemment, afin d'être en état de ſe venger de Louis. Il renouvella, en conſéquence, ſon alliance avec le Duc de Bretagne, & ratifia le contrat de mariage entre le Prince de Galles & Anne, fille aînée de ce Duc.

1482. Dans le même tems, Alexandre, Duc d'Albain, frère de Jacques, s'échappa du château où il étoit enfermé, & vint à Londres implorer la protection d'Edouard. Son frère Jean avoit été déja la victime de la barbare jalouſie de Jacques, & lui-même étoit ſi indigné de tous les outrages qu'il avoit reçus, qu'il ne reſpiroit que ven-

geance contre un frère dénaturé, qui par ses cruautés faisoit oublier qu'il étoit Souverain. Edouard le reçut avec amitié. Non-seulement il lui promit de l'aider à satisfaire son ressentiment, mais il flatta encore son ambition de l'espérance de le placer sur le Trône d'Ecosse. Ils conclurent ensemble un traité, par lequel Alexandre prit le titre de Roi d'Ecosse, aux conditions de rendre hommage de sa Couronne à l'Angleterre. Il s'engagea aussi à rompre l'ancienne alliance qui subsistoit entre la France & l'Ecosse, & à s'associer avec Edouard contre Louis; à soumettre Berwick à l'Angleterre, à épouser Cécile, fille d'Edouard, déja fiancée au Prince d'Ecosse, pourvu qu'il pût obtenir de répudier sa femme, & dans le cas où ce divorce seroit impossible, il promit de marier son fils avec quelque Princesse de la famille Royale d'Angleterre. Lorsque ce traité fut consommé, Edouard envoya en Ecosse une armée sous les ordres du Duc de Glocester son frère, que le Duc d'Albain accompagna. En même-tems une flotte, commandée par Robert Radcliff, eut ordre de suivre les mouvemens de l'armée.

1482.

1482. On commença par le siége de Berwick. La ville fut prise après une foible résistance, mais le château se préparoit à se défendre vigoureusement; lorsque Glocester, aimant mieux poursuivre Jacques, sous les drapeaux duquel les Ecossois refusoient de servir, laissa la suite du siége au Lord Stanley, détacha à cet effet quatre mille hommes de son armée, & marcha avec le reste vers Edimbourg, dans le château duquel le Roi s'étoit retiré. La position de Jacques étoit singulière : quoiqu'au milieu des siens, il n'étoit pas plus en sûreté; ils consentoient bien à le défendre, mais ils vouloient qu'il changeât de conduite. Sans doute ils ignoroient les engagemens que son frère avoit pris avec Edouard. Mais cette guerre fut terminée sans qu'il y eût beaucoup de sang répandu. La Noblesse Ecossoise entra en négociation, & après bien des débats de part & d'autre, on convint que le mariage entre le Prince d'Ecosse & la Princesse Cécile n'auroit pas lieu; que le château de Berwick seroit remis aux Anglois, & que le Duc d'Albain seroit Régent du Royaume. L'Archevêque de St. André, l'Evêque de Dun-

keld, le Chancelier & le Comte d'Argyle s'engagèrent à lui faire obtenir son pardon, & le Duc promit de reconnoître son frère Souverain d'Ecosse. 1482.

Cette guerre ainsi terminée, Edouard s'occupa uniquement de la vengeance qu'il méditoit contre la France; mais les circonstances étoient bien changées, & moins favorables qu'avant sa rupture avec Jacques. Marie de Bourgogne étoit morte à la suite d'une chute de cheval, & son mari Maximilien avoit si peu de crédit auprès des Flamands, qu'il avoit été obligé de laisser ses enfans entre les mains des habitans de Ghent. Louis, de son côté, avoit adroitement fait consentir ce peuple au mariage du Dauphin avec Marguerite, fille de la feue Duchesse: on lui avoit assigné pour dot les pays d'Artois, de Bourgogne, le Mâconnois, Auxerre & Charolois. Cette négociation avoit été conduite si secrétement, qu'Edouard n'en eut aucune connoissance, que lorsque la jeune Dauphine arriva à Paris, où elle fut fiancée avec pompe & magnificence. 1483.

Edouard, vivement offensé de cet

événement, qu'il regardoit comme un
1483. affront impardonnable fait à la famille Royale d'Angleterre, résolut de faire la guerre avec la plus grande vigueur. Il convoqua pour cet effet toute la Noblesse; il la trouva sensible comme lui à cet outrage, & la nation saisit le parti qu'il prenoit avec autant de joie que si la victoire eût été certaine. Il leva aussi-tôt des troupes, & son peuple contribua aux frais de cette expédition avec un empressement incroyable; mais au milieu de ces préparatifs, il fut saisi d'une fiévre violente, occasionnée par quelques excès, & mourut le neuf Avril, âgé de quarante-deux ans, & après en avoir régné vingt-trois.

Ce Monarque ternit la gloire de ses exploits guerriers par le parjure & la cruauté, & jamais Prince ambitieux n'en donna de si affreux exemples. Il donna, dit-on, dans les derniers momens de sa vie des preuves du repentir le plus sincère & le plus doulôureux; mais les remords ne sont qu'un tourment de plus pour le coupable, lorsque la frayeur les produit. La crainte & les soupçons, qui agitoient ce Prince au sein même du bon-

heur, lui firent verſer le plus noble ſang de l'Angleterre; & l'ambition qui 1483.
ſollicitoit ſans ceſſe ſon ame, même dans les bras de l'infortune, le rendit le fléau de ſa patrie. Il eût pu prétendre au premier rang dans le Temple de Mémoire, ſi ſes victoires n'euſſent pas été ſuivies d'un carnage affreux, & s'il n'eût pas flétri par ſes cruautés les lauriers qu'il cueilloit dans le champ de Mars. Il faut cependant convenir qu'on ne peut lui imputer tout le ſang qu'il répandit dans les combats; mais s'il eut la juſtice de ſon côté, il eut contre lui le crime dont ſon cœur étoit infecté. Il méditoit le parjure & la trahiſon au moment où ſon viſage ſourioit avec amitié. Quoiqu'environné de dangers, il s'endormoit dans le plaiſir, & immola ſa gloire à la volupté. Il fut d'un courage intrépide, mais ſans véritable grandeur. Il eut quelques qualités, & peu de vertus. Cependant il fut le ſeul, qui, ſans avilir la majeſté du Trône, ſut tempérer l'éclat éblouiſſant qui l'environne, & qui ſouvent inſpire au peuple plus de crainte que d'amour; & c'eſt à cette qualité ſéduiſante qu'il dut la patience avec laquelle on ſup-

1483. porta les crimes qui déshonorèrent son règne, crimes qui auroient rendu tout autre Prince un objet d'horreur & d'exécration.



EDOUARD V.

CE fut envain qu'Edouard, dans les derniers momens de sa vie, reconnut 1483.
& pleura ses erreurs passées; elles étoient irréparables, & elles portèrent de funestes atteintes à sa famille, dont la ruine suivit de près la mort de ce Monarque.

Aussi-tôt qu'on sut qu'Edouard n'existoit plus, son fils fut proclamé Roi d'Angleterre, sous le nom d'Edouard V; mais ce jeune Prince, qui n'étoit pour lors âgé que de douze ans, ne reçut jamais la Couronne, & n'exerça aucunes des fonctions attachées à la royauté; ainsi, l'espace de tems qui se trouve entre la mort de son père & l'usurpation de son oncle, peut être considéré comme un interrègne, pendant lequel le Duc de Glocester prit ses mesures pour enlever le sceptre à son neveu. Le jeune Edouard étoit à Lud-Low-Castle, dans la province de Shrop, sous la direction du Comte de Rivers, qui avoit été nommé son Gouverneur. Les autres charges & places d'honneur de la mai-

son du Roi étoient remplies par les
1483. créatures de la Reine. Il restoit cependant quelques anciens Officiers & vieux serviteurs, qui, au milieu de toutes les vicissitudes que la fortune du feu Roi avoit éprouvées, lui avoient resté constamment attachés. La Reine avoit inutilement fait tous ses efforts auprès de son mari, pour qu'ils fussent bannis du Conseil. Ces braves & fidèles sujets n'ignoroient pas les dispositions où la Reine étoit à leur égard, & aussi-tôt après la mort de leur maître, ils se rassemblèrent & se promirent d'être toujours unis, & de se défendre mutuellement contre les entreprises de la famille Royale. Henri Stafford, Duc de Buckingham, étoit à la tête de ce parti avec Guillaume, Lord Hastings, & Th. Lord Stanley. On regardoit ces Seigneurs comme chefs de l'ancienne Noblesse, pour les distinguer de ceux qui avoient été anoblis par le crédit de la Reine, & qui formoient un autre parti séparé. Glocester, toujours dissimulé, vivoit publiquement en bonne intelligence avec l'un & l'autre; mais il entretenoit dans le particulier une liaison intime avec le Duc de Buckingham & ses amis.

A la mort du Roi, les deux factions cherchèrent, chacune de leur côté, à devenir plus puissante, & à s'asſûrer de la personne du Roi, pour gouverner le Royaume en son nom. A peine Edouard eut-il les yeux fermés, que la Reine dépêcha un courier au Comte de Rivers son frère, pour l'informer de cet événement, & par une lettre, dont le même courier étoit chargé, elle lui marquoit de lever incessamment un corps de troupes dans le pays de Galles, & de conduire à Londres le nouveau Roi, afin de le faire couronner sur le champ. D'un autre côté, le Duc de Buckingham instruisit Glocester de la mort de son frère & des mesures que la Reine prenoit déja. Comme la Régence du Royaume lui appartenoit incontestablement pendant la minorité du Roi, Buckingham exhortoit le Duc à faire valoir ses droits, & lui offroit mille hommes armés & prêts à marcher où il voudroit. Richard n'avoit pas besoin d'être sollicité; il choisit Northampton pour le lieu du rendez-vous. Ces troupes s'assemblèrent avec un grand nombre d'amis & de partisans. Richard leur exposa, avec cette élo- 1483.

quence qui lui étoit naturelle, le danger qu'ils courroient infailliblement, si la Reine restoit à la tête de l'administration, & leur observa combien il étoit fondé & intéressé à tenir les rênes du gouvernement pendant la minorité de son neveu; mais qu'un semblable projet ne pouvant s'exécuter sans le secours des véritables Anglois, il les avoit réunis pour les consulter sur les mesures qu'on devoit prendre relativement aux circonstances; il ajoûta qu'il ne vouloit se conduire, dans cette affaire importante, que par leurs conseils. Après avoir ainsi préparé tous les esprits à l'exécution de ses desseins, on tint une sérieuse consultation, pour aviser aux moyens de se rendre maître de la personne du Roi, & on convint que la force ouverte étant impraticable, il falloit avoir recours à la ruse. On arrêta qu'on affecteroit un zèle extrême pour les intérêts du nouveau Souverain, afin que la Reine n'eût aucun prétexte pour assembler ni entretenir une armée, & que le Duc de Glocester la déterminât plus aisément à congédier les troupes qu'elle avoit déja levées, parce qu'alors on feroit ensorte de se

1483.

saisir de la personne du Roi, avant son arrivée à Londres. 1483.

Hastings retourna donc dans cette Capitale, où il avoit beaucoup de crédit parmi le peuple, & le Duc de Glocester écrivit à la Reine une lettre de condoléance, par laquelle il lui faisoit les protestations les plus vives d'amitié, d'estime & d'un attachement sincère pour elle & pour le jeune Souverain son fils : il l'engageoit à prendre les moyens les plus sages & les plus capables d'étouffer les animosités personnelles, & les jalousies qui pouvoient encore exister parmi la Noblesse; il lui observoit que les troupes, qu'elle avoit cru devoir lever pour la défense du Roi, dans un tems où la nation paroissoit ne respirer que l'amour de la paix & de la tranquillité, pouvoient faire naître de nouveaux soupçons à tous ces mêmes Seigneurs qui, depuis si long tems étoient regardés comme les ennemis de sa famille, & que, par une suite de leur méfiance, ils ne manqueroient pas de prendre les mesures qu'ils croiroient les plus propres à assûrer leur conservation; & qu'enfin un mal entendu en feroit naître successivement un au-

1483. tre, & rempliroit à la fin le Royaume de trouble & de confusion. Pour prévenir ces malheurs, il la supplioit instamment de licentier ses troupes, afin que les Grands de l'Etat pussent dans une pleine confiance rendre leurs hommages à leur Souverain, & contribuer de toute leur puissance au maintien de la tranquillité publique. La Reine crut que la lettre du Duc de Glocester étoit l'effet de sa sincérité, & elle ne balança pas à suivre son conseil, comme étant celui d'un ami. Elle envoya ordre au Comte de Rivers de renvoyer l'armée, pour ne pas donner d'ombrage à la nation.

Le Comte obéit, & prit sa route vers Londres avec le jeune Roi, sans autre suite que ses domestiques ordinaires. Les Ducs de Glocester & de Buckingham vinrent au-devant d'Edouard, & le rencontrèrent dans les environs de Northampton, où ils avoient fait cacher neuf cens hommes. Ils s'approchèrent du Roi avec toutes les marques du plus profond respect, & Glocester lui dit, que comme la ville de Northampton étoit remplie d'étrangers, il feroit plus à son aise à Stoni-Stratford, qui étoit à douze milles plus loin sur

ſur la route de Londres ; il ajoûta qu'ils iroient l'y rejoindre le lendemain de bon matin, parce qu'ils reſteroient la nuit à Northampton. On approuva cet arrangement, & le Duc engagea le Comte de Rivers à venir paſſer l'après-dîné avec eux. Celui ci, charmé de trouver une occaſion de cimenter, par cet acte de complaiſance, une réconciliation pour laquelle il eût tout ſacrifié, accepta avec plaiſir la propoſition, & laiſſa le Roi continuer ſa marche. Ils s'amusèrent une partie de la nuit en bonne intelligence, & de part & d'autre on ſe fit des proteſtations d'amitié. Mais le lendemain le Comte fut arrêté, & les Ducs partirent pour Stoni Stratford. Il trouvèrent Edouard prêt à ſe remettre en route ; car ils avoient pris des précautions ſi sûres, qu'il ignoroit entiérement ce qui s'étoit paſſé à Northampton. Bientôt, ſur le premier prétexte qu'ils trouvèrent, ils cherchèrent querelle devant Edouard à Sir Richard Gray, frère utérin du Comte de Rivers, & lui reprochèrent d'avoir formé, de concert avec le Marquis de Dorſet & le Comte, le projet de ſe rendre maître de la

1483.

personne du Roi, & accusèrent le
1483. Marquis de s'être emparé des trésors que le feu Roi lui avoit confiés. Édouard prit part à la dispute, & dit qu'il ne prétendoit pas justifier la conduite du Marquis, parce qu'elle lui étoit absolument étrangère & inconnue; mais qu'il répondoit bien de son oncle & de son frère Richard, qui avoient resté constamment avec lui, depuis la mort du feu Roi. Le Duc de Buckingham lui répondit qu'ils étoient trop rusés pour lui avoir communiqué leurs projets, & en même-tems il ordonna à sa suite de conduire Sir Richard Gray & Sir Th. Vaughan en prison. Le Roi fut ramené à Northampton, & le lendemain on envoya les prisonniers au château de Pontefract.

Aussi-tôt que la Reine fut informée de cet événement, elle reconnut aisément la fourberie du Duc de Glocester, & regardant son frère & ses deux enfans comme perdus, elle se retira avec le Marquis de Dorset & ses autres enfans dans le refuge de Westminster. A peine le Lord Hastings eut-il appris ce qui se passoit à Northampton, qu'il se rendit chez

l'Archevêque d'York pour lui en faire part; mais il l'aſsûra qu'il ne feroit fait aucun mal au Roi, auquel il lui proteſta qu'il étoit véritablement attaché, quels que puſſent être les deſſeins du Duc de Glocester. Il n'étoit que minuit. L'Archevêque ſortit auſſi-tôt de ſon lit, & ſe rendit auprès de la Reine. Il la trouva accablée de douleur, & déplorant le ſort de ſes enfans. Le Prélat tâcha de la conſoler par les promeſſes qu'Haſtings venoit de lui donner; mais ce qui partoit de ce côté n'étoit pas capable de la tranquilliſer. Il jura alors que, ſi ſes ennemis étoient aſſez lâches pour ôter la vie au Roi, il couronneroit auſſi-tôt le Duc d'York, & pour gage de ſa ſincérité, il lui remit le grand ſceau. Lorſque les habitans de Londres apprirent qu'on s'étoit ſaiſi de la perſonne du Roi, ils coururent aux armes, ignorant quelles pourroient être les ſuites des tentatives du Duc de Gloceſter. 1483.

Mais bientôt le Roi fut amené à Londres. Il y entra au milieu des acclamations du peuple. Le Duc marchoit devant lui nue tête, ainſi qu'un grand nombre de Seigneurs, qui paroiſſoient fort empreſſés auprès de leur

Souverain. On le conduisit au palais
1483. de l'Evêque, comme étant un lieu de sûreté, & sous la protection des citoyens. On assembla un Conseil général, & Richard fut déclaré Protecteur du Roi & du Royaume. Aussi-tôt que le Duc se vit revêtu de cette charge, il ôta le grand sceau à l'Archevêque d'York, & le donna à l'Evêque de Lincoln. Tous les partisans de la Reine, qui occupoient les places les plus importantes, en furent dépossédés, & les créatures du Duc leur succédèrent. Il proposa au Conseil d'envoyer une députation à la Reine, pour la supplier de permettre que le Duc d'York vînt auprès de son frère, & assistât à son couronnement. Il observa que la retraite d'Elisabeth annonçoit une méfiance qui pouvoit donner lieu à de nouvelles factions, & devenir très-préjudiciables à la nation; que le séjour du Duc d'York dans un refuge, au moment où son frère recevroit la Couronne, seroit aux yeux des Ministres étrangers une flétrissure pour le Gouvernement; qu'il étoit probable que la Reine avoit dessein de sortir de son azyle, & d'allumer la guerre parmi la nation, sous prétexte de met-

tre son second fils à l'abri de la violence. Il ajoûta donc que son sentiment étoit, que l'Archevêque d'York fût trouver la Reine, & fît tous ses efforts pour la déterminer à se séparer du Duc d'York, & qu'en cas qu'elle refusât de se prêter aux désirs du Conseil, il falloit recourir à la force, pour lui enlever ce jeune Prince. L'Archevêque se chargea volontiers de solliciter la Reine, mais il s'opposa vivement à ce qu'on violât un azile, qui depuis si long-tems étoit regardé comme sacré. 1483.

La Reine parut d'abord à l'Archevêque entiérement décidée à ne pas quitter son fils : cependant, à force d'instances, il parvint à l'y faire consentir. Mais ce ne fut pas sans verser bien des larmes qu'elle le lui remit entre les mains. Le Prélat le conduisit au Protecteur, & celui-ci le reçut avec toutes les marques d'une véritable tendresse. Il lui dit, qu'il vouloit qu'il le regardât comme son défenseur & son père. Les deux jeunes Princes parurent charmés de se revoir, & commencèrent à croire que leur oncle étoit de bonne foi ; mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Quel-

1483. ques jours après, ils furent retirés du palais de l'Évêque, & conduits à la Tour. Il est d'usage en Angleterre, que les Rois doivent sortir de la Tour pour aller en procession à Westminster, où ils sont couronnés. Ce fut le prétexte dont Glocester se servit pour enfermer ses neveux.

Le Protecteur crut devoir alors communiquer ses grands projets au Duc de Buckingham, & s'assûrer de lui en le comblant de dons, auxquels il ajoûta les promesses les plus capables de le séduire. Il n'eut pas de peine à y parvenir, & le cœur corrompu du Duc s'offrit de lui-même. Glocester chercha encore des partisans, & en trouva dans une foule de gens, dont la fortune délabrée les fit sacrifier, sans remords, leur conscience & leur honneur à l'intérêt, & devenir les lâches instrumens des ordres les plus cruels. Il pensa aussi qu'il étoit tems, ou de gagner Hastings, ou de le perdre. En conséquence, il employa un Avocat nommé Catesby, qui fut chargé de sonder ce Seigneur sur l'avénement de Richard au Trône; mais Hastings, indigné de l'idée seule d'un pareil crime, jura qu'il prendroit la défense des deux

jeunes Princes contre leurs ennemis, qu'il les foutiendroit de tout fon crédit, & verferoit pour eux jufqu'à la dernière goutte de fon fang. Le Protecteur, informé de cette réponfe, en fut vraiment alarmé. Il défiroit ardemment ne pas avoir à combattre un adverfaire auffi dangereux, mais l'engager dans fon parti. Catesby retourna vers lui, pour le tenter de nouveau, & lui toucher quelque chofe du projet d'exclure les deux Princes de la Couronne. Haftings parut encore plus déterminé dans cette feconde converfation que dans la première à s'oppofer à tout ce qu'on pourroit entreprendre contre les enfans de fon maître. En conféquence, Richard réfolut d'en faire fa première victime, & fa perte fut décidée. 1483.

Le Protecteur fe rendit le lendemain à la Tour, où le Confeil fe tenoit. Il accabla de careffes chacun des membres qui le compofoit, & quelque tems après il fortit, en leur difant qu'ils continuaffent leurs délibérations, & donnaffent les ordres néceffaires pour la cérémonie du couronnement, qui depuis long-tems étoit différé. Il y avoit environ une

heure qu'il étoit absent, lorsqu'il ren-
1483. tra; mais les sourcils froncés, se mordant les lèvres, & paroissant dans une agitation extrême. Après un moment de silence, il s'écria : » Milords, » quelle punition méritent ceux qui » ont conspiré contre ma vie ? » Tout le Conseil resta confondu de surprise. Hastings, au nom de tous, répondit : » Quiconque est coupable de ce cri- » me, est un traître, & doit être pu- » ni comme tel. Il n'en est point d'autre, reprit Richard, » que mon im- » placable belle-sœur & ses compli- » ces ». La crainte & l'étonnement rendirent chacun immobile. Il découvrit son bras gauche, qui étoit comme flétri, le montra au Conseil, & sans avoir été interrompu, il continua : » Voyez, par l'état où mon bras » est réduit, la force & la méchance- » té de leurs enchantemens, & la noir- » ceur de l'infame Shore. Tout mon » corps auroit éprouvé le même sort, » si par une protection particulière du » Ciel, on n'eût pas découvert leurs » desseins abominables ». Ces mots redoublèrent l'horreur & l'épouvante; non que l'on ajoûtât foi à cette prétendue sorcellerie; personne n'igno-

roit que Richard avoit toujours eu le bras ainsi meurtri & ridé, & l'on étoit persuadé, que si la Reine eût tramé contre la vie du Prince, elle ne se seroit pas associée avec Jeanne Shore, qui avoit été concubine du feu Roi, & qui l'étoit alors du Lord Hastings, ennemi déclaré d'Elisabeth : mais on frémissoit des desseins du Protecteur, qu'on entrevoyoit à travers toute cette fourberie. Hastings ne put s'empêcher de lui faire sentir qu'il n'étoit pas convaincu de la vérité de cette imputation, & dit : » s'ils sont coupables, il faut » les punir ». Quoi, s'écria le Protecteur en colère, » peux-tu répon» dre par un si, & prétends-tu faire » entendre que j'ai inventé cette ac» cusation ? Je te dis qu'ils ont atten» té à ma vie, & toi-même es un de » leurs complices ». A ces mots, il fappa deux fois sur la table, & en un instant, la salle fut remplie d'hommes armés. Alors, il se tourna vers Hastings, & lui dit : » Je t'arrête pour » crime de trahison. Qui moi ! Mi» lord, s'écria le malheureux Seigneur». Oui toi traître, reprit le Protecteur, & il le fit aussi-tôt saisir par ses soldats. La confusion devint extrême.

1483.

1483. Un ſoldat, ſous prétexte de faire ſilence, tenta de fendre la tête avec ſa hache d'armes au Lord Stanley; mais il manqua ſon coup. Stanley ſe coula précipitamment ſous une table, où il ſe fit une bleſſure dangereuſe, mais qui lui ſauva la vie. Il fut cependant arrêté avec l'Archevêque d'York & l'Evêque d'Ely. A l'égard d'Haſtings, Richard, qui ne reſpiroit qu'après ſa perte, avoit juré qu'il ne dîneroit pas, avant qu'on lui eût fait ſauter la tête. Ainſi, il n'eut que le tems de ſe confeſſer au premier Prêtre qu'on rencontra, & il fut décolé ſur une ſouche de bois, au même inſtant que les parens & amis de l'infortunée Eliſabeth éprouvoient le même ſort au château de Pontefract. Ces exécutions, & l'empriſonnement des Prélats & autres Seigneurs, ne laiſſoient aucun doute ſur la nature des deſſeins du Protecteur. Il étoit évident qu'ils tendoient à ſe ſaiſir de la Couronne, & tout le Royaume étoit dans la conſternation. Il prit donc le parti de publier ſes intentions; mais comme il vouloit obtenir le ſuffrage des habitans de Londres, il conſulta le Duc de Buckingham, ſon digne

confident, fur les mefures qu'il devoit prendre pour y parvenir. Ils convinrent enfemble qu'il falloit tâcher de perfuader au peuple que les enfans d'Edouard étoient bâtards. Le Docteur Shaw, frère du Lord Maire, dans un fermon qu'il prêcha à la Croix de St. Paul, s'étendit long-tems fur les engagemens antérieurs qu'Edouard avoit eus avec Elifabeth Lucy; ce qui rendoit fes autres enfans illégitimes: il fut même jufqu'à prétendre qu'Edouard & fon frère Clarence étoient bâtards, & afsûra qu'ils devoient la vie à des gens que la Ducheffe d'York admit dans fon lit en l'abfence de fon époux. Il fit enfuite une tranfition fur le Duc de Glocefter, qu'il repréfenta comme le véritable fils d'York, auquel il reffembloit, & par les traits, & par les vertus. Loin d'applaudir à cette indignité, les auditeurs gardèrent un morne filence. Le Docteur, pénétré du mépris que cette démarche lui avoit attiré, fut fe cacher dans la retraite, & y mourut de douleur & de remords. 1483.

Cette tentative, & plufieurs autres qu'on fit fur l'efprit du peuple, n'ayant pas eu de fuccès, on convint que le

Duc de Buckingham & autres Seigneurs conduiroient le lendemain le Lord Maire & les autres Aldermans auprès du Protecteur, & le supplieroient avec instance de recevoir la Couronne. En effet, ils arrivèrent. Richard feignit d'abord tant d'éloignement pour leur proposition, qu'ils furent obligés de réitérer plusieurs fois leurs sollicitations; & enfin le Duc de Buckingham lui dit : » que le peuple » étoit si prévenu contre la postérité du » feu Roi, que si Sa Hautesse ne vouloit » pas accepter la Couronne, on feroit » obligé de jetter les yeux sur une au- » tre personne «. Richard, vaincu, y consentit, en affectant cependant encore une répugnance hypocrite, qui mit le sceau à cette scène d'iniquité. Depuis ce jour, qui fut environ le 20 Juin, tous les actes de Royauté furent passés au nom de Richard, & c'est à cette époque que l'on peut terminer le court règne d'Edouard V.

1483.



RICHARD III.

Ce fut ainsi que Richard parvint au comble de ses vœux, en usurpant un Trône dont il ensanglanta le premier degré qui servit à l'y faire monter. Il fut proclamé Roi d'Angleterre sous le nom de Richard III, & le jour de son couronnement ayant été fixé au 6 de Juillet, il fut célébré avec la plus grande magnificence à Westminster. Tous les Grands du Royaume y assistèrent, & ne voulurent pas donner par leur absence aucun soupçon au nouveau Monarque, qui s'étoit déja rendu très-redoutable. 1483.

On prétend que quelque tems après cette cérémonie, Richard arrangea tout pour faire mourir ses deux neveux; mais que pour n'être pas soupçonné d'y avoir eu aucune part, il parcourut différens pays du Royaume, sous prétexte de réformer les abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la justice. Il résida quelque tems à Glocester, & affecta même de favo-

riser cette Province, comme étant
1483. celle dont il tiroit ses titres. Le Duc de Buckingham l'avoit jusqu'alors accompagné par-tout ; mais le prix qu'il mettoit à ses services passés le rendoit si insolent, qu'il disoit hautement que rien n'étoit capable de les récompenser, & qu'il força à la fin Richard à humilier son orgueil. Ce Seigneur mécontent se retira dans son château de Brecknock : ce fut dans cet intervalle qu'un nommé Tyrrel, qui avoit déja fait le métier d'assassin sous le règne d'Edouard IV, étouffa les deux jeunes Princes dans la Tour. Telle fut au moins l'opinion publique ; mais il est constant que ces Princes disparurent environ vers ce tems, & que sous le règne de Charles II, des ouvriers, en réparant quelques endroits de la Tour, trouvèrent les os de deux petits squelettes, & qu'on les enterra dans l'Abbaye de Westminster, comme les restes de ces deux malheureux Princes.

Cependant, tous les lieux par où Richard passoit, se louoient de l'impartialité & de la justice de ses jugemens. Il sembloit vouloir, par l'attention infatigable qu'il apportoit au

bien de ses sujets, réparer & faire oublier les crimes qui l'avoient conduit au Trône. De Glocester il se rendit à York, où il eut la satisfaction de recevoir Geoffroy de Sasiola, Ambassadeur d'Espagne, que Ferdinand & Isabelle lui envoyoient pour renouveller l'ancienne alliance entre la Castille & l'Angleterre. Il fut si satisfait de voir que cette Princesse, qui descendoit de la maison de Lancaster, le reconnoissoit, qu'il créa l'Ambassadeur Chevalier, lui fit mille caresses, & envoya des lettres très-respectueuses à Leurs Majestés Catholiques, ainsi qu'à leurs Ministres. Pendant le séjour que Richard fit à York, il fut couronné une seconde fois dans la Cathédrale de cette ville, & son fils, âgé pour lors de dix ans, fut fait Prince de Galles, avec les cérémonies ordinaires. 1483.

Tandis que Richard s'occupoit ainsi d'honneurs & de dignités, le Duc de Buckingham conspiroit contre lui, & lui suscitoit des ennemis capables de lui enlever une Couronne qu'il ne devoit qu'à la cruauté. Ce Seigneur étoit secondé par Merton, Evêque d'Ely, homme d'une finesse & d'une péné-

tration singulière, & qui avoit été
1483. renfermé dans le château de Beck-
nock. Ils convinrent de se déclarer pour Henri, Comte de Richemont, qui épouseroit Elisabeth, fille aînée d'Edouard IV, parce qu'au moyen de cette alliance, les deux maisons se réuniroient en sa faveur. Ils communiquèrent, en conséquence, leur projet à la vieille Comtesse de Richemont, & à la Reine douairière, qui étoit toujours dans le refuge de Westminster. Ces deux Princesses consentirent à cet arrangement. Elles établirent avec le Duc une correspondance suivie, & de part & d'autre chacun chercha des partisans. Les succès furent au-dessus de leurs espérances. La nation en général n'avoit reconnu l'usurpation de Richard que par contrainte & par nécessité; mais elle conservoit contre ce Prince une haine intérieure. Tous ceux qui étoient attachés à la maison d'York ne pouvoient lui pardonner le meurtre des deux jeunes Princes, & les Lancastriens, de leur côté, embrasèrent avec ardeur un projet qui pouvoit remettre sur le Trône un Prince de leur maison. En même-tems la Comtesse de Riche-

mont envoya des couriers à son fils, qui étoit en Bretagne, pour l'informer de ce qu'on projettoit en sa faveur, & des conditions sous lesquelles on l'invitoit à venir en Angleterre. A la réception de cette agréable nouvelle, il se rendit à la Cour du Duc de Bretagne, & lui communiqua, sans déguisement, tout le plan de cette intrigue, & le Duc lui promit toutes sortes de secours pour en assûrer le succès. Le Comte écrivit aussi-tôt à sa mère & au Duc de Buckingham, pour leur rendre compte de ce qu'il avoit fait, & les prier de se mettre en état de le recevoir au commencement d'Octobre. Ces avis mirent tous les conjurés en mouvement, & chacun d'eux s'occupa à lever des troupes & à multiplier le nombre des mécontens.

1483.

Richard s'apperçut bientôt qu'on tramoit contre lui. Il quitta York, s'avança au centre de son Royaume, & donna des ordres de tous côtés pour que les troupes fussent prêtes à marcher au premier signal. Il envoya aussi un courier au Duc de Buckingham, qu'il soupçonnoit être l'auteur principal de cette conspi-

ration, & lui ordonna de se rendre
1483. à la Cour; mais au lieu d'obéir, le Duc assembla ses forces, & s'avança vers les Provinces méridionales, où le Comte de Richemont se proposoit de descendre, pour être rejoint par le reste des conjurés. Le Roi, surpris de trouver le Duc si bien préparé, prit le parti d'aller chercher son ennemi & de le combattre, avant qu'il fût renforcé. Cette tentative eût été difficile, pour ne pas dire impossible, sans un accident imprévu qui empêcha seul la jonction du Duc avec ses amis. En effet, ce premier s'étoit avancé à grandes journées vers le Severn pour se réunir à tous ceux de Devon & de Dorset, qui l'attendoient; mais il trouva la rivière si débordée, qu'il fut six jours sans pouvoir la passer, & même sans trouver dequoi subsister dans le lieu où il étoit campé. Ces obstacles, réunis à la répugnance que ses soldats avoient pour lui personnellement, firent déserter toute son armée, & il ne lui resta qu'un seul domestique assez fidèle pour n'avoir pas voulu abandonner son maître dans son malheur. Le Duc s'enfuit chez un nommé Bannister, qui étoit sa

créature, & auquel il avoit procuré un état honnête à Shrewsbury; mais 1483.
ce misérable le trahit lâchement, le livra au Chérif de Shropshire, & celui-ci le conduisit à Salisbury, où, sans autre forme de procès, il eut la tête tranchée. La nouvelle de son infortune dispersa ses amis, & ils furent se cacher dans différentes retraites, tandis que le Marquis de Dorset, avec beaucoup d'autres, passèrent en Bretagne.

Richard, se livrant alors aux mou- 1484.
vemens de sa vengeance, fit couler le sang d'une infinité de victimes, que la fortune lui mit entre les mains. Cependant il sentit, par le danger qu'il venoit de courir, la nécessité de se faire des amis. En conséquence, il voulut s'attacher fermement le Lord Stanley, mari de la Comtesse de Richemont, & le créa Grand Connétable d'Angleterre. Il entra aussi en négociation avec Pierre Landais, premier Ministre du Duc de Bretagne, pour qu'il lui livrât le Comte de Richemont; mais celui-ci fut informé à tems de ce projet, & trouva moyen de se retirer secrétement à Angers, Capitale d'Anjou. Lorsque le Duc de

Bretagne, qui étoit convaleſcent d'une
1484. léthargie, eut appris que Richemont s'étoit enfui dans la crainte d'être trahi par Landais, il fut vivement irrité contre ce Miniſtre, & permit à tous les Anglois qui étoient dans ſes Etats, d'aller rejoindre le Comte; il les chargea de complimens & de proteſtations de ſervice pour lui. Vers le même tems, le Comte reçut de pluſieurs Seigneurs Anglois les aſsûrances les plus vives de pouvoir compter ſur eux dans toutes les occaſions qu'ils pourroient trouver de ſe déclarer pour lui contre Richard. De ce nombre étoit le Lord Stanley, qui avoit épouſé la mère du Comte, & qui par-là étoit ſi ſuſpect au Roi, qu'il ne put obtenir la liberté de ſe retirer à ſa maiſon de campagne, qu'après avoir laiſſé ſon fils en ôtage à la Cour.

Richard venoit de découvrir tout ce que ſes ennemis tramoient ſourdement contre lui, ſur-tout le mariage de Henri avec Eliſabeth, qui devoit être le ſceau de l'union des partiſans de la Reine avec ceux de la maiſon de Lancaſter. Il ſentit aiſément combien il lui étoit important de déconcerter de ſemblables projets, qui n'é-

toient que trop capables d'ébranler les fondemens de son administration ; il ne vit point de moyen plus efficace pour y parvenir, que celui d'épouser lui-même Elisabeth. Tout autre que Richard eût abandonné ce dessein, à l'exécution duquel trois obstacles insurmontables s'opposoient formellement. Le premier étoit la répudiation de sa femme actuelle ; le second, l'aveu & le consentement de la Reine douairière ; & enfin la dispense du Pape pour cette alliance incestueuse. Il commença par faire les offres les plus séduisantes à la Reine douairière & à toute sa famille, & dans une assemblée des Lords spirituels & temporels qu'il convoqua, il jura solemnellement de les remplir. La Reine n'y put résister ; elle sortit de son refuge, & vint à la Cour avec ses cinq filles, & y reçut l'accueil le plus flatteur. Richard, ayant surmonté cette principale difficulté, alloit s'occuper à trouver des raisons plausibles en apparence pour répudier sa femme, lorsque la mort vint la lui enlever. Il affecta la plus grande affliction, & cette Princesse fut pompeusement enterrée. Mais la douleur de ce Prince

1484.

ne dura pas long-tems. Son épouse
1484. étoit à peine dans la tombe, qu'il demanda sa niéce en mariage. Cette proposition fit horreur à la jeune Princesse, qui fit voir tant d'aversion pour cette alliance, que Richard, sans abandonner son projet, crut devoir en remettre l'exécution à des circonstances plus favorables, & attendre que le tems dissipât la répugnance d'Elisabeth.

1485. Pendant ce tems, le Comte de Richemont sollicitoit vivement le Ministère François, pour obtenir quelques secours. Enfin, à force d'importunités, on lui accorda deux mille hommes, quelques vaisseaux pour les transporter, & une somme d'argent. Henri partit aussi tôt pour Rouen, où il reçut d'Angleterre des lettres qui l'invitoient à venir débarquer dans le pays de Galles ; on l'assûroit qu'il y trouveroit le peuple prêt à prendre les armes en sa faveur. On lui faisoit entendre aussi que tout le Royaume étoit mécontent & du caractèee & de la conduite de Richard, & que l'occasion étoit d'autant plus favorable, que le tyran n'avoit encore fait aucuns préparatifs pour se défendre.

Ces nouvelles encouragèrent le Comte; il hâta son départ, & s'étant 1485.
embarqué le dernier de Juillet à Harfleur avec toutes ses forces, il arriva le 6 Août au port de Milford. Le lendemain, il s'avança jusqu'à Haverford, où il fut reçu au milieu des acclamations des habitans. De-là, il se mit en marche vers Shrewsbury, où il se proposoit de passer le Severn. Sir Rhees, le membre le plus puissant des Communes dans les Galles, vint se joindre à lui sur sa route, avec une infinité de Seigneurs du lieu; de façon, que lorsqu'il fut arrivé à Shrewsbury, où il entra sans obstacle, son armée étoit considérablement augmentée. Dans le même tems, le Lord Stanley & son frère Guillaume, sous prétexte d'être du parti de Richard, levèrent un corps de cinq mille hommes, & s'avancèrent jusqu'à Litchfield, comme si leur intention eût été de s'opposer à l'usurpateur. Mais Sir Guillaume eut une entrevue secrete avec Henri, & il l'assûra que son frère voleroit à son secours aussi-tôt qu'il pourroit se déclarer pour lui, sans exposer la tête de son fils, que le tyran retenoit encore en ôtage.

Cependant Richard avoit raſſemblé
1485. ſon armée à Nottingham, & ayant appris que le deſſein du Comte étoit de marcher à Londres, il prit le parti de lui livrer bataille, & vint camper entre Leiceſter & Coventry. Henri, de ſon côté, avança juſqu'à Litchfield, où étoit le Lord Stanley; mais qui, à ſon approche, ſe retira vers Atherſtone. Le Comte, qui s'étoit arrangé avec les deux frères, continua ſa marche du côté de Leiceſter, où il étoit décidé d'en venir à une action déciſive. Mais ayant été informé que Richard venoit au-devant de lui dans le même deſſein, il voulut lui éviter la moitié du chemin.

Le vingt deux Août, les deux armées ſe trouvèrent en préſence. Celle de Richard étoit compoſée de douze mille hommes, tous bien armés. Il donna le commandement de l'avant-garde au Duc de Norfolk, & ſe plaça dans le centre, avec la Couronne ſur la tête, ſoit pour marque de diſtinction, ſoit pour défier ſon rival. Les troupes du Comte de Richemont montoient à cinq mille hommes; mais mal équipées & en mauvais état. Il les rangea ſur deux lignes, donna le commandement

1485.

dement de la première au Comte d'Oxfort, & se chargea de l'autre. Le Lord Stanley, qui avoit quitté Atherstone, s'étoit placé dans une piéce de terre entre les deux armées, & son frère, à la tête de deux mille hommes, lui faisoit face de l'autre côté. Richard, se méfiant des desseins de Stanley, lui envoya ordre de se joindre à l'armée. Celui-ci répondit d'une manière équivoque. Le Roi, indigné, étoit prêt de faire mourir le fils de ce Seigneur; mais ses Généraux parvinrent par leurs remontrances à le détourner de ce dessein.

Les deux rivaux haranguèrent les troupes, & le Comte de Richemont fit un mouvement vers la gauche, pour éviter un marais qui séparoit les deux armées. Par ce trait de prudence, non-seulement il asfûra sa droite, mais il y trouva l'avantage d'avoir le soleil derrière lui, tandis qu'il donnoit dans les yeux de l'ennemi. Richard, le voyant approcher, fit sonner la charge : elle commença par une grêle de traits qu'on s'envoya de part & d'autre; après quoi, l'armée Royale avança pour combattre de près. Le Lord Stanley, s'étant apperçu que le Duc

de Norfolk étendoit sa ligne vers la
1485. gauche pour envelopper l'ennemi, se réunit à l'aîle droite du Comte, afin de soutenir l'attaque. Le Duc, qui le remarqua, fit faire halte & resserra ses rangs : ainsi les deux armées, presque égales en nombre, recommencèrent le combat. Ce fut d'abord avec la même ardeur de part & d'autre ; mais bientôt les troupes du Roi se rallentirent : la désertion du Lord Stanley les avoit découragées. Richard, voulant les ranimer par son exemple, apperçut son rival qui sortoit de ses lignes. Aussi-tôt il baissa la lance, & courut à bride abbattue contre lui. Sur sa route il tua Sir Guillaume Brandon, qui portoit l'étendard de Henri, & démonta Sir Jean Cheyney, Officier remarquable par sa force naturelle & sa bravoure ; mais un danger plus pressant l'empêcha d'exécuter son dessein. Stanley, qui venoit de se déclarer entiérement pour Richemont, prenoit les Royalistes en flanc, & repoussoit leur aîle droite jusqu'au centre. Bientôt le désordre suivit ce choc terrible, & Richard vit ses troupes fuir de toutes parts. Pour comble de disgrace, le Comte de Northumber-

land, à la tête d'un corps séparé, resta immobile, & refusa de donner. Le 1485.
Roi, au désespoir, fit envain tout ce qu'il put pour rallier ses troupes. Enfin, voyant que la confusion étoit irréparable, il ne voulut pas survivre à sa disgrace, ni tomber entre les mains de ses ennemis, & se précipita dans le plus fort des combattans, où, après avoir donné des preuves du plus grand courage, il fut accablé par le nombre, & tomba lui-même sur ceux qu'il avoit immolés à sa rage & à son déshonneur.

Cinq mille Royalistes périrent dans cette action. Le Duc de Norfolk fut de ce nombre. Le Comte de Northumberland se rendit au vainqueur, & en obtint aisément son pardon. Le Comte de Surrey fut envoyé prisonnier à la Tour, d'où il sortit par la suite; mais Catesby, cet infâme instrument des perfidies & de l'ambition de Richard, fut décolé le lendemain à Leicester. Le Comte de Richemont ne perdit pas plus de mille hommes, & Sir Brandon fut le seul Officier de marque qui périt.

Richemont, victorieux, se prosterna à genoux sur le champ de bataille,

& remercia le Tout-Puissant d'avoir
1485. béni ses armes; ensuite il monta sur une petite éminence, d'où il témoigna à ses soldats combien il étoit satisfait de leur valeur, & leur promit de les en récompenser. La Couronne de Richard, ayant été trouvée parmi les dépouilles, le Lord Stanley la plaça sur la tête de Henri, & toute l'armée le reconnut pour son Roi. On trouva le corps de l'usurpateur parmi les morts, défiguré & couvert de blessures : on le chargea sur un cheval, & on le porta à Leicester, où il fut exposé deux jours, & traité avec la plus grande indignité ; ensuite on l'enterra simplement dans l'Eglise de l'Abbaye. Cependant, par égard pour sa famille, Henri lui fit élever un tombeau.

Ainsi finit Richard III, le tyran le plus cruel & le plus inflexible qui jamais ait occupé le trône de l'Angleterre. Son cœur ne connut point les tendres émotions de l'humanité. Sa passion dominante fut une soif ardente de régner, & il sacrifia tout pour la satisfaire. Mais son ambition fut celle d'un sauvage, & non celle d'un Prince. Solitaire & séparé du reste des hom-

mes, il ne confidéroit que lui-même. Il fut indifférent fur le bonheur d'autrui. Incapable de reffentir les douceurs de l'amitié, ni de fe livrer aux plaifirs d'une fociété paifible & défintéreffée. Sa taille étoit petite, fon regard fombre, dur & menaçant. Il avoit un bras entiérement defféché, & une épaule plus haute que l'autre; ce qui l'avoit fait nommer le Boffu. La nature lui avoit donné un jugement fain & folide, une éloquence qui enchaînoit les efprits, une pénétration & une fineffe qui lui firent démêler les projets de fes ennemis, & un courage qu'aucun danger ne put étonner : il étoit le dernier de la race *Angevine*, furnommée Plantagenet, qui avoit poffédé la couronne d'Angleterre pendant trois cens trente ans. Sa mort mit fin aux guerres civiles, qui depuis environ trente ans, divifoient les maifons d'York & de Lancafter. 1485.

Fin du fixième Volume.

De l'Imprimerie de P. Al. Le Prieur.

